

Une anthologie du **Courrier**

pour célébrer le 40^e anniversaire de l'Unesco



MAY - JUIN 1986 - 8FF

M 1205 - 606 - 8F

Message à la jeunesse du monde

EN 1983, la Conférence générale de l'Unesco a décidé que l'Organisation devrait participer, dans toute la mesure de ses moyens, à la célébration de l'Année internationale de la Jeunesse (1985). Les jeunes représentent en effet une part considérable, et toujours croissante, de la population mondiale; ils sont donc concernés par tous les problèmes qui intéressent le présent et l'avenir de l'humanité. Aucune des grandes interrogations posées à notre époque ne peut trouver de réponse sans l'implication active de la jeunesse.

La jeunesse représente 45 % de la population mondiale. Et ses effectifs ne cessent de croître en nombres absolus : les 15-24 ans étaient 730 millions en 1975, ils devraient atteindre 1 milliard 180 millions en l'an 2000 — soit un accroissement de 60 % en vingt-cinq ans.

Si la place et le poids de la jeunesse dans la vie nationale varient d'un pays à l'autre, les jeunes partagent dans bien des cas un certain nombre de préoccupations, de craintes et d'aspirations communes.

Dans de nombreux pays, en effet, la jeunesse est spécialement exposée à des problèmes tels que le chômage, la faim, la délinquance, la drogue, la violence, le racisme — qui, tous, s'enracinent dans les tensions et les incertitudes d'aujourd'hui. Mais la jeunesse se caractérise aussi par l'imagination, l'enthousiasme, le courage, qui peuvent contribuer aux changements nécessaires. Parce qu'elle se situe au carrefour nécessaire de la continuité et du changement, de la tradition et du progrès.

Encore faut-il que les différents groupes de jeunes aient la possibilité de participer pleinement à tous les aspects de la vie économique, politique, éducative, culturelle et scientifique de leur société, d'y exercer librement les qualités qu'ils détiennent en propre.

C'est à y contribuer que s'emploie l'Unesco, qui place l'action en faveur de la jeunesse au cœur de l'ensemble de ses programmes — et notamment de ses programmes d'éducation et de formation.

Ses efforts en la matière s'organisent autour de trois objectifs principaux : stimuler la recherche sur la jeunesse dans les différentes régions du monde; promouvoir la diffusion et l'échange d'information sur les jeunes et à leur intention; contribuer à l'élaboration de politiques et à la mise en œuvre de programmes destinés à susciter la participation des jeunes à tous les aspects de la vie des sociétés. ■

Janvier 1985

A. Mahtar M'Bow

Amadou-Mahtar M'Bow
Directeur général de l'Unesco



DANS le cadre des célébrations du quarantième anniversaire de l'Unesco, nous présentons à nos lecteurs une anthologie d'articles, sous une forme abrégée tant pour le texte que pour l'illustration, qui ont paru dans le *Courrier* au cours de ses trente-neuf ans d'existence (ci-dessus, la couverture du premier numéro, datant de février 1948). Tout choix étant par définition arbitraire, nous avons fondé le nôtre sur un certain nombre de critères que le lecteur découvrira dès le sommaire : d'abord, évoquer les domaines d'intérêt et d'action de l'Unesco, tels la faim et la paix dans le monde, le racisme et les droits de l'homme, l'environnement naturel et le patrimoine culturel, la science et la technologie, l'éducation et l'apprentissage de l'écriture, les jeunes et la condition des femmes... Ensuite, montrer que notre revue se veut — c'est là son ambition première — « une fenêtre ouverte sur le monde », mettant peuples et pays sur un plan d'égalité, quelles que soient leur importance géographique ou démographique, leur puissance économique et politique, et accordant prioritairement son attention à leur richesse culturelle ainsi qu'à leurs problèmes humains et écologiques. Enfin, présenter une sélection d'auteurs importants, au sein de leur culture propre ou dans le monde, qui nous ont honoré de leur collaboration en même temps qu'ils montraient ainsi leur attachement aux idéaux de l'Organisation.

Notre couverture : ces trente-neuf numéros du *Courrier de l'Unesco* en diverses langues donnent l'âge de notre revue. Photo Prncelle, Paris

Rédacteur en chef : Edouard Glissant

Message à la jeunesse du monde <i>par Amadou-Mahtar M'Bow</i>	2	LA TECHNOLOGIE	
Notre seul pays : cette planète en danger	4	Mes premiers pas dans l'espace <i>par Alexei Leonov</i>	39
Ma dernière œuvre est un mur <i>par Joan Miró</i>	8	L'ENFANCE	
LA FAIM		Enfances africaines <i>par Camara Laye</i>	40
Vaincre la faim <i>par Antoine Dakouré</i>	9	Les fées pour le meilleur et pour le pire <i>par Jorge Enrique Adoum</i>	42
LA PAIX		Fausses images dans les livres d'enfants <i>par Tordis Orjasaeter</i>	43
Armes nucléaires. Les terrifiants calculs d'un savant <i>par Linus Pauling</i>	11	Alice, l'autre côté de la logique <i>par Anthony Burgess</i>	44
LE RACISME		LES DROITS DE L'HOMME	
L'apartheid : le racisme institutionnalisé <i>par Basil Davidson</i>	12	Les droits de l'homme dans le tiers monde <i>par Radhika Coomaraswamy</i>	45
Hétérophobie et racismes <i>par Albert Memmi</i>	14	LA FEMME	
Les dialogues interdits <i>par Lewis N'Kosi</i>	15	La femme méditerranéenne. « Un même destin » <i>par Nilüfer Göle</i>	46
Méfiez-vous des images toutes faites ! <i>par Otto Klineberg</i>	16	Autoportrait d'une femme écrivain <i>par Ding Ling</i>	47
L'ENVIRONNEMENT		LA PAROLE ET L'ECRIT	
Le grand péril des volcans éteints <i>par Haroun Tazieff</i>	17	L'image et l'écrit <i>par Alberto Moravia</i>	48
Braconnage <i>par Sir Julian Huxley</i>	18	Le passé-futur du livre <i>par Marshall McLuhan</i>	50
Pour un bon usage des icebergs <i>par Paul-Emile Victor</i>	19	LA COMMUNICATION	
LONGITUDES ET LATITUDES		Du cri au langage <i>par Victor Bounak</i>	51
Cinquante ans de vie littéraire <i>par Ba Jin</i>	20	La parole, mémoire vivante de l'Afrique <i>par Amadou Hampâté Bâ</i>	52
Le sens d'une vie <i>par Lu Xun</i>	21	Le réseau international d'information des pays non alignés <i>par Pero Ivacic</i>	53
Les révoltés du Pacifique. Jeunes écrivains et artistes océaniques à la conquête de leur civilisation <i>par Albert Wendt</i>	22	LE LIVRE	
L'expérience afro-brésilienne <i>par Gilberto Freyre</i>	24	Traduction <i>par Octavio Paz</i>	54
« Nous, peuple de métis... » <i>par Jorge Amado</i>	25	Le livre au cœur des civilisations précolombiennes <i>par Miguel Angel Asturias</i>	55
« Je suis né il y a mille ans... » <i>par Dan George</i>	26	L'IDENTITE CULTURELLE	
Ishi, le dernier bon sauvage <i>par Alfred Métraux</i>	27	La crise moderne de l'anthropologie <i>par Claude Lévi-Strauss</i>	56
L'histoire du pauvre Indien de Californie <i>par Alfred Métraux</i>	28	Les trois piliers de la culture <i>par Cheikh Anta Diop</i>	58
L'empreinte de l'Afrique sur la culture d'un autre continent <i>par Alejo Carpentier</i>	28	La subjectivité rebelle <i>par Tahar Ben Jelloun</i>	59
Le Paraguay, île entourée de terres <i>par Augusto Roa Bastos</i>	30	LE PATRIMOINE	
La Relation de Michoacán <i>par J.M.G. Le Clézio</i>	31	« L'acte par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort » <i>par André Malraux</i>	60
L'EDUCATION		LES GRANDS HOMMES	
Une analphabète à Paris <i>propos recueillis par Marguerite Duras</i>	32	Al-Biruni Petite anthologie	61
Les 21 points d'une nouvelle stratégie de l'éducation	33	Lénine et les sciences physiques <i>par Mstislav Keldych</i>	62
LA SCIENCE		Tagore : histoire du poète <i>par Satyajit Ray</i>	63
L'homme devant la science La « table ronde » des prix Nobel	36	Léonard : la gloire de peindre <i>par Carlo Pedretti</i>	64
La réalité sous le masque <i>par José Ortega y Gasset</i>	38	1986 : Année de la Paix/5 Lettre de Nagasaki <i>par Takashi Nagai</i>	66
Le flambeau de la science. Pour une renaissance de la recherche scientifique dans le tiers monde <i>par Abdus Salam</i>	38		

Mensuel publié en 32 langues par l'Unesco, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture
7, place Fontenoy,
75700 Paris.

Français
Anglais
Espagnol
Russe
Allemand
Arabe
Japonais

Italien
Hindi
Tamouli
Persan
Hébreu
Néerlandais
Portugais

Turc
Ourdou
Catalan
Malais
Coréen
Kiswahili
Croato-Serbe

Macédonien
Serbo-Croate
Slovène
Chinois
Bulgare
Grec
Cinghalais

Finnois
Suédois
Basque
Thaï

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais, en espagnol et en coréen.

ISSN 0304-3118
N° 5/6 - 1986 - DPC - 86 - 3 - 434 F

Notre seul pays :

Extrait du texte collectif sur les grands problèmes mondiaux, rédigé par :

M. YOSHIO ABE, Professeur à l'Université de Tokyo.

M. SAMIR AMIN, Directeur de l'Institut africain de développement économique et de planification, Dakar.

Mlle MARGARET J. ANSTEE, Directeur régional adjoint, Bureau pour l'Amérique latine, Programme des Nations Unies pour le développement, New York.

M. BECHIR BENYAHMED, Directeur de la revue *Jeune Afrique*, Paris.

M. WILBERT CHAGULA, Ministre des Affaires économiques et de la Planification du développement de la République-Unie de Tanzanie.

M. JEAN-MARIE DOMENACH, Directeur de la revue *Esprit*, Paris.

Mme MARION DONHOFF, Rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Die Zeit*, Hambourg.

M. ABDUL-RAZZAK KADDOURA, ancien recteur de l'Université de Damas. Depuis 1976, Sous-Directeur général du Secteur des Sciences de l'Unesco.

M. ALFRED KASTLER, membre de l'Académie des sciences, Professeur honoraire de l'Université de Paris, prix Nobel de physique.

M. M.G.K. MENON, Secrétaire général, Département d'électronique, Gouvernement de l'Inde.

M. YEHUDI MENUHIN, ancien président du Conseil international de la musique, Paris.

M. CHARLES MORAZE, Directeur de l'Institut d'études du développement social et économique de l'Université de Paris.

M. AURELIO PECCEI, Président du Club de Rome, Italie.

M. RAUL PREBISCH, ancien représentant spécial du Secrétaire général des Nations Unies pour les opérations d'urgence de l'ONU, New York.

M. RADOVAN RICHTA, Directeur de l'Institut de philosophie et de sociologie de l'Académie tchécoslovaque des sciences, Prague.

M. JOAQUIN RUIZ-JIMENEZ, Professeur à l'Université de Madrid.

M. ABDULA ZIZ EL SAYED, ancien Directeur général de l'Organisation arabe pour l'éducation, la culture et la science, Paris.

M. VADIM SOBAKINE, Professeur de droit international, Moscou.

NOUS traversons une période de mutations profondes et rapides, bien qu'irrégulières, où sévissent parfois des crises. Cette mutation est liée, en grande partie, au pouvoir de plus en plus grand que les progrès de la science et de la technique confèrent à l'homme.

La technique est ambivalente. D'une part, elle a dispensé d'immenses bienfaits à l'humanité, d'autre part, elle a entraîné une accumulation invraisemblable d'engins de destruction. Par ailleurs, les contradictions inhérentes au transfert de la technologie des centres industriels aux régions en développement du monde sont la cause d'inadaptations et de bouleversements très graves. Les inégalités se sont accentuées et la croissance démographique prend des proportions extraordinaires.

Une chose au moins est incontestable. Aucun des problèmes auxquels l'humanité doit et devra faire face ne peut être résolu de façon satisfaisante si la paix n'a pas été instaurée, si l'atténuation des tensions internationales ne devient pas un processus irréversible, et si on ne libère pas progressivement, pour les affecter au développement humain, les ressources considérables encore immobilisées aujourd'hui aux fins d'armement.

Dans tous les domaines, de l'économie à la science et de la diplomatie à la culture, il faudra redoubler d'efforts pour consolider la paix — conçue comme un système juste et démocratique des relations internationales, fondé sur les principes de la coexistence pacifique et non pas simplement comme l'absence de guerre.

La course aux armements entraîne chaque année des dépenses s'élevant à 200 ou 250 milliards de dollars — une somme équivalant au montant total du revenu national de pays où vit la majeure partie de l'humanité. Pendant ce temps, deux mille cinq cents millions d'hommes et de femmes mènent, en grande partie, une existence précaire en deçà du minimum acceptable, et souffrent de malnutrition.



cette planète en danger

Le taux actuel de croissance de ces populations est tel qu'un doublement de leur nombre est à prévoir dans vingt-cinq ans.

La planète et ses ressources actuellement accessibles ont des limites. En quelques générations, nous gaspillons des réserves énergétiques du sous-sol accumulées par la nature pendant des milliards d'années.

Nous risquons, dans l'immédiat, de détruire sans égard pour les générations futures la végétation, les arbres. En cinquante ans, les neuf dixièmes des forêts de certaines îles tropicales ont disparu.

Sous la pression d'impératifs justifiés ou artificiels pour maintenir la croissance, accroître la consommation ou la satisfaire sans

égards pour les conséquences, les générations actuelles, déjà beaucoup plus nombreuses que les précédentes, pillent et polluent la nature avec une sorte d'inconscience.

Ainsi, le fait même que les ressources, renouvelables ou non, sont limitées montre que le « modèle de développement occidental » ne peut être généralisé ni dans l'espace ni dans le temps.

Dans certaines sociétés, où elles sont fortement implantées, l'industrialisation et la technologie ôtent aux individus et aux groupes la ►

Les photos de cet article symbolisent l'évolution de l'homme qui, d'une petite communauté, voit s'ouvrir devant lui une perspective planétaire. Page de gauche, sculpture du célèbre artiste suisse Alberto Giacometti; elle orne une cour du Siège de l'Unesco, à Paris.



► possibilité d'agir sur leurs conditions de vie, et donc sur leur propre destin.

Droits de l'homme et liberté sont menacés par de multiples intrusions dans la vie privée. L'extension de l'informatique et des techniques de communication permet, en effet, de pratiquer une mise en condition après des enquêtes parfois plus ou moins consciemment inquisitoriales. Ainsi, certains pays industrialisés doivent entreprendre un nouveau genre de lutte pour la défense des droits de l'homme, dont la notion même n'est qu'une vaine promesse pour les masses des pays en développement privées des plus élémentaires réponses à leurs besoins.

Ces réflexions soulignent l'étroite interdépendance des problèmes auxquels se trouve confronté le monde actuel. Car il ne s'agit pas de problèmes distincts, pouvant chacun faire séparément l'objet de tentatives isolées de solution.

Une vision globale doit donc précéder toute tentative pour résoudre les différents problèmes contemporains. La déclaration de l'Organisation des Nations Unies sur un « nouvel ordre économique international » peut être considérée comme un événement d'importance mondiale.

Il faut renoncer aux habitudes qui conféraient aux seuls centres dépositaires de la puissance économique une valeur éminente de vérité, de civilisation et d'universalité.

On a pensé, dans certains milieux, que la croissance industrielle sur le modèle de certains centres, européens ou nord-américains, entraînerait d'elle-même l'amélioration de toutes conditions humaines, chaque peuple pouvant espérer réaliser pour son compte le modèle ainsi proposé : force est de constater qu'il n'en est pas ainsi.

Dès qu'il est conçu comme global, le développement ne peut plus être l'extension directe au monde entier des connaissances, modes de pensée, modes de vie ou expériences propres à une seule région du globe; il faut mettre chaque développement local en relation avec ses valeurs et sa culture.

Il ne suffit pas de transférer dans les pays en développement le stock des connaissances disponibles dans les pays développés; un tel processus exclut toute implantation authentique de la science et de la technologie dans le pays d'accueil, il favorise la « fuite des cerveaux » et ralentit même le progrès général des connaissances.

Le problème immédiat qui se pose aux pays en développement est celui de la création d'une infrastructure pour la science. Tant que celle-ci n'existe pas... il ne peut y avoir de développement scientifique authentique, mais seulement transplantation d'une science venue de l'extérieur, et ne correspondant pas aux vrais besoins des pays.

Etant donné qu'il ne saurait y avoir de développement scientifique autochtone original sans une civilisation et des traditions autochtones originales, la prise de conscience préalable de cette civilisation et de ses valeurs est indispensable.

Si l'objectif de la science a été d'acquérir de nouvelles connaissances et de comprendre la nature, ses applications ont été en partie déterminées par la motivation du profit, au bénéfice de secteurs restreints de l'humanité — groupes ou pays...

Il convient également d'attirer l'attention sur les sommes énormes absorbées par la recherche scientifique, mais, pour moitié au moins, consacrées aux armements...

En réalité, la science est l'une des grandes manifestations créatrices du génie humain.

Ce qui est indispensable, c'est une nouvelle conception et une stratégie internationale à long terme du développement de la science et de la technique, tenant compte de la totalité des besoins sociaux considérés globalement...

L'évolution accélérée de la science et de la technique est un fait, et de nouvelles perspectives se font jour qui ont des incidences pour l'humanité tout entière, qu'il s'agisse, par exemple, d'intervention dans le code génétique, d'action délibérée sur les conditions atmosphériques, d'utilisation sur une grande échelle des systèmes d'information omniprésents et des moyens de stockage à mémoire perpétuelle, d'utilisation à l'échelle industrielle des micro-organismes ou de création de cycles métaboliques fermés homme-nature.

Il faudrait envisager un vaste débat sur ces

questions d'une grande importance et aboutir à une conception globale : et, dans ce domaine, l'Unesco a un rôle important à jouer.

La culture n'est pas un luxe réservé à ceux dont les besoins élémentaires sont satisfaits, elle est liée à l'organisation de la société, qui lui doit aussi son dynamisme. La sagesse de l'analphabète ou l'expérience transmise par des générations d'artisans lui appartiennent à côté des plus grands savoirs. Les traditions oubliées ou détruites par des modernisations inconsidérées constituent d'irréparables pertes pour la compréhension du destin.

Trop affirmer les particularismes culturels est aussi dangereux que trop les mépriser : c'est une autre manière de courir les mêmes



Photo Georg Gerstler © Rapho, Paris

risques. En plus du constant équilibre entre sciences et cultures, un autre est nécessaire, fait de mutuels efforts de compréhension, d'incessants ajustements entre ce que les cultures doivent apprendre les unes des autres.

Il n'est pas acquis d'avance que les hommes échappent à la fatalité qui les a conduits aux périls actuels; la survie de la planète est en cause. Il est grand temps que nous nous inspirions d'une certaine modestie, d'une sagesse qui a été parfois celle de nos

ancêtres et qui pourrait constituer la base d'une morale nouvelle.

Ce qui est mis en cause, en effet, ce n'est pas seulement la survie de notre espèce, mais celle de tous les êtres vivants. Si l'homme veut vraiment, comme il le prétend aujourd'hui, vivre en harmonie avec « l'environnement naturel », il devrait proclamer le

respect non seulement des droits de l'homme, mais aussi de ceux de la vie, au sens le plus large du terme. ■

Mars 1976

Photo © USIS, Paris



Ma dernière œuvre est un mur

par Joan Miró

C'EST en 1955 que les directeurs de l'Unesco m'ont demandé de participer à la décoration des nouveaux bâtiments de l'Organisation qui étaient en construction place de Fontenoy, à Paris. On m'offrit, à proximité du bâtiment des Conférences, deux murs perpendiculaires de 3 m de hauteur, l'un de 15 m de long, l'autre de 7,50 m.

Je proposai de les réaliser en céramique, avec la collaboration de Llorens Artigas.

Les formes mêmes des édifices, leur orga-

nisation spatiale, les conditions de lumière m'ont suggéré les formes et les couleurs de mes murs. Ainsi, en réaction contre les immenses parois de béton qui l'entourent, l'idée d'un grand disque d'un rouge puissant s'imposa à moi pour le grand mur.

Sa réplique, sur le petit mur, serait un croissant bleu, dicté par l'espace plus restreint, plus intime dans lequel il était prévu.

J'ai cherché une expression brutale dans le grand mur, une suggestion plus poétique dans le petit. Ainsi furent dessinées et peintes des petites maquettes au 1/100^e qui furent soumises à un comité responsable et agréées.

La deuxième étape de ce travail, ce fut la recherche, avec Artigas, des moyens techniques de la réalisation en céramique de mon projet. Aucun céramiste n'avait eu à se mesurer à une œuvre de cette envergure. De plus, il fallait également prévoir la résistance des matières aux différences de tem-

pérature, à l'humidité et à l'insolation, puisque les deux murs devaient être situés à l'extérieur, sans aucune protection. Tous ces problèmes étaient extrêmement difficiles à résoudre et il n'y avait sans doute qu'Artigas pour pouvoir le faire.

Llorens Artigas cherchait donc, comme un vieil alchimiste, les terres, les émaux de grès et les couleurs qu'il utiliserait. Cette recherche était une véritable création...

Nous avons eu l'idée de faire le voyage de Santillana del Mar pour revoir les célèbres peintures pariétales d'Altamira et méditer devant le premier art mural du monde. Dans la vieille église romane, la « Collegiata » de Santillana, l'extraordinaire beauté de la matière d'un vieux mur rongé d'humidité nous a frappés d'émerveillement. Artigas s'en souviendra pour la matière de ses fonds.

Après ce voyage aux sources, nous avons voulu également nous placer sous le signe des Romains catalans et de Gaudí. Le musée de Barcelone renferme d'admirables fresques romanes dont je n'ai pas cessé, depuis mes premiers travaux de peintre, d'entendre la leçon. Enfin, nous sommes allés rendre visite au parc de Guëll et là, un disque immense, ménagé dans le mur même et découvrant le rocher à nu, tout à fait semblable à celui que j'avais projeté de graver et de peindre sur le grand mur, frappa mon imagination. J'interprétai cette rencontre comme une confirmation et un encouragement...

Artigas n'était pas content de la matière du fond et la régularité géométrique des éléments lui paraissait dangereuse pour la sensibilité et la vie même de l'œuvre. C'est alors qu'il se rappela le mur de la Collegiata et qu'il en retrouva, dans ses essais, la merveilleuse sensibilité. De même, les murs à appareil régulier de la vieille chapelle de Gallifa nous ouvrirent les yeux. Tout était à refaire avec des plaques aux dimensions différentes. Cette expérience malheureuse nous a coûté 4 000 kg de terre, 250 kg d'émail et 10 tonnes de bois, sans compter le travail et le temps.

La structure des plaques et la matière du fond étant maintenant trouvées, la première cuisson fut sans histoire. Mais en dépit des précautions qu'on peut prendre, le maître de l'œuvre, en dernier ressort, est le feu; son action est imprévisible et sa sanction redoutable.

Difficulté supplémentaire : les grandes dimensions de la surface que je devais peindre. Certaines formes et certains traits devaient être tracés d'un seul mouvement, pour leur garder leur dynamisme et leur jaillissement originel. Je me suis servi, pour cela, d'un balai de fibres de palmier. Artigas retint son souffle quand il me vit saisir le balai pour tracer des formes de 5 à 6 mètres, risquant ainsi de compromettre le travail de plusieurs mois. ■

Novembre 1958

Extrait de « Derrière le Miroir », numéros 107, 108, 109; Maeght, éditeur. Publié grâce à l'aimable autorisation des Éditions Maeght.

JOAN MIRO (1893-1983), peintre, dessinateur, sculpteur et céramiste espagnol, l'une des figures les plus éminentes de l'art contemporain, se situa très tôt dans la mouvance du surréalisme à Paris, où il vécut longtemps. En 1957, l'Unesco lui confia la décoration de deux murs, que le peintre appela « Le mur du Soleil » et « Le mur de la Lune » et dont il parle dans le présent article.

Le paysage grandiose qui domine le village de Gallifa, où Miró et Artigas étaient à pied d'œuvre, joua le rôle des hautes parois de béton de la Maison de l'Unesco. C'est à l'épreuve de ce cadre que le peintre et le céramiste soumièrent les grandes maquettes des murs.

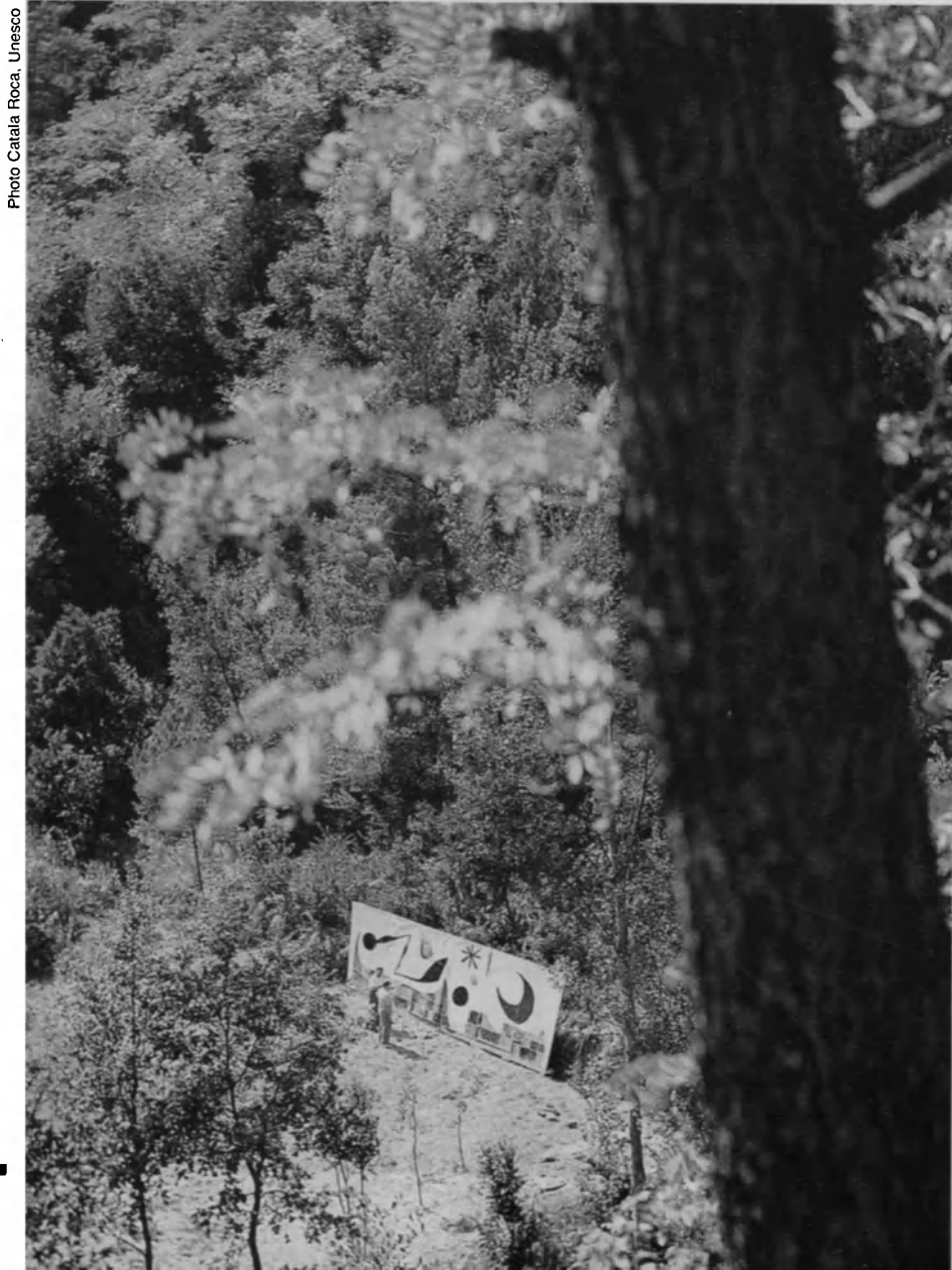


Photo Catala Roca, Unesco

Vaincre la faim

par Antoine Dakouré

LA faim dans le monde ! Un sujet qui fait, depuis bien longtemps, l'objet de longs débats au sein des instances les plus diverses, gouvernementales, non gouvernementales, internationales et autres.

Dans une étude remarquable, « Agriculture, Horizon 2000 » (1981), la FAO avertissait le monde de l'aggravation du fléau et proposait des mesures concrètes susceptibles d'aider à lutter efficacement contre la faim.

« Le meilleur projet de développement rural, élaboré par les meilleurs experts, soutenu par tous les moyens matériels, techniques et financiers requis, est voué à l'échec si le paysan dont on prétend faire le bonheur ne se sent pas suffisamment concerné pour y participer, sans aucune réserve et avec la conviction qu'il s'agit bien de son projet. » Ci-dessous, paysans égyptiens au travail.

Aujourd'hui, on en est réduit à constater amèrement que le sort des déshérités de planète va de mal en pis. Près de 500 millions d'être humains croupissent dans la misère et sont quotidiennement menacés par la famine. La population des pays les plus vulnérables augmente de plus de 2,5 % par an alors que l'accroissement de la production céréalière plafonne à 1 %. Les besoins d'aide céréalière qui s'élevaient à 7,6 millions de tonnes en 1979 seront de l'ordre de 21 millions en 1990 si les tendances actuelles persistent.

Le capital terre se trouve très largement hypothéqué dans de nombreuses régions. La pression démographique, en accentuant la surexploitation des terres cultivables, la destruction du couvert végétal et les méfaits de l'élevage extensif, entraîne une désertification d'une ampleur incroyable, aux conséquences, à moyen terme, tout aussi redoutables que le spectre de l'arme nucléaire. Nous sommes menacés par la fami-▶



► ne, mais, dans le même temps, nous stérilisons chaque année près de 20 millions d'hectares.

Pourquoi le problème semble-t-il insoluble alors que tout laisse à supposer qu'on n'a pas manqué de lucidité pour le cerner convenablement ?

Sans doute pour de multiples raisons, dont la plus grave, à mon sens, réside dans le fait que pays en développement et pays industrialisés ont toujours manqué du courage indispensable à la mise en œuvre des mesures préconisées.

Il s'agit de chercher des méthodes d'approche qui associent au maximum le paysan au lieu de s'acharner à décider pour lui et à lui imposer des solutions sans même prendre la précaution de recueillir son opinion, prélude à toute adhésion. Faute de cette adhésion convaincue du monde paysan, aucune mutation profonde n'est possible. La susciter n'est malheureusement pas chose aisée qu'on puisse réaliser par décrets présidentiels ou arrêtés ministériels. Il faut des actes concrets et coordonnés qui tissent petit à petit, au rythme du paysan et non à celui des techniciens ou des politiciens, l'environnement favorable qui lui apporte la garantie de pouvoir disposer de la terre dont il a besoin, des semences, intrants et équipements en quantité et qualité satisfaisantes en temps opportun et, en aval de la production, il faut l'assurance qu'il ne sera pas spolié des fruits de son labeur.

Comme le souligne l'étude « Agriculture, Horizon 2000 », il est possible de résoudre les problèmes de la faim dans le monde à l'horizon 2000. Mais si dans l'ensemble, dans les diverses instances, on a suffisamment mis l'accent sur tous les domaines sectoriels qui conditionnent le succès, il me semble qu'il reste à ouvrir le débat primordial : « Que faire concrètement pour créer la motivation sans laquelle aucun progrès ne sera possible en matière de production agricole ? » L'Unesco et la FAO pourraient conjointement prendre des initiatives pour maîtriser cette question en rapport avec les instances compétentes des pays concernés.

Dans l'immédiat, l'aide alimentaire qui permet de parer au plus pressé est une excellente chose. Elle peut contribuer à des opérations de stabilisation du prix des denrées alimentaires et encourager les efforts d'accroissement et d'amélioration de la production agricole.

Bénéficiaires et dispensateurs de cette aide alimentaire doivent veiller à ce qu'elle ne se perpétue pas pour constituer à la longue une entrave au développement de la production agricole locale.

Sous cette réserve, personne ne peut nier que l'aide alimentaire bien organisée est précieuse. Mais elle peut devenir une arme redoutable, très dangereuse pour la paix, si les pays qui en disposent cèdent à la tentation de l'utiliser comme moyen de pression dans les relations internationales. ■

Avril 1984

ANTOINE DAKOURE, ancien ministre du Plan et du Développement rural de la Haute Volta (aujourd'hui le Burkina Faso), fut Président du Conseil d'administration du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) en 1973 et membre de la Commission indépendante pour le développement international (Commission Brandt) de 1981 à 1983.



Armes nucléaires

Les terrifiants calculs d'un savant

par *Linus Pauling*

PENDANT la Seconde Guerre mondiale, il y a eu quelques grands raids de bombardement sur les villes allemandes. Un millier d'avions qui transportaient chacun quatre formidables super-bombes d'une tonne ont presque entièrement anéanti Hambourg et tué 75 000 personnes. S'il y avait aujourd'hui un tel raid de 1 000 avions sur Paris, par exemple, et le même demain, et le même après-demain, et ainsi jour après jour pendant quatorze ans, les explosifs lancés représenteraient la puissance d'une bombe de 20 mégatonnes.

Aujourd'hui, l'essai d'une seule bombe de 20 mégatonnes, dans l'atmosphère ou à la surface de la terre, libère dans l'atmosphère des matériaux radio-actifs qui, selon les plus exactes estimations possibles, causeront des maux graves à 550 000 enfants à naître, ou entraîneront leur mort. C'est ce qu'il en coûte à un pays pour essayer une seule bombe H. Chacun doit le savoir.

Aujourd'hui, la bombe nucléaire standard est celle de 20 mégatonnes (une mégatonne équivaut à un million de tonnes). L'Union soviétique a fait exploser une bombe de 60 mégatonnes qui n'était apparemment que les deux premiers étages d'une bombe de 100 mégatonnes. Une bombe de 100 mégatonnes comporte seulement trois tonnes et demi de matériel explosif et peut sans doute être transportée d'un continent à l'autre par une seule grande fusée. Mais les bombes de 100 mégatonnes ne riment pas à grand chose, puisqu'il suffit d'une bombe de 20 mégatonnes pour détruire n'importe quelle grande ville de la terre.

Selon mon estimation, le stock mondial comprend 16 000 de ces bombes de 20 mégatonnes ou leur équivalent. Il n'y a pas actuellement 16 000 grandes villes dans le monde et on peut se demander pourquoi

existe cette accumulation insensée de matériel explosif.

Si 10 % de ce stock, soit 32 000 mégatonnes, étaient employés dans une guerre nucléaire, les bombes qui exploseraient en moyenne à 50 ou 100 kilomètres des objectifs visés (il n'est pas nécessaire de les atteindre avec précision) feraient que 60 jours après l'entrée en guerre — et nous présumons que celle-ci s'étendrait sur l'ensemble de l'Europe, des Etats-Unis et de l'Union soviétique — 720 millions de personnes sur les 900 millions qui vivent dans ces parties du monde seraient mortes, 20 millions survivraient, atteintes seulement de blessures légères.

Mais ces survivants devraient affronter les problèmes posés par la destruction totale de toutes les villes, de toutes les zones urbaines, de tous les moyens de communication et de transport; par le démembrement complet de la société, la mort de tout le bétail, la grave contamination radio-active de toutes les récoltes alimentaires. Ce serait la fin de cette partie de la planète et personne n'est en mesure d'évaluer valablement les ravages causés dans le reste du monde.

Le traité signé à Moscou en 1963, qui visait l'arrêt des expériences d'armes nucléaires, constituait un grand pas en avant. Je regrette beaucoup, pour ma part, que ce traité n'ait pas été signé trois ans plus tôt.

Il serait bon de mettre à profit ce répit durant lequel s'atténuerait le risque d'une guerre dévastatrice qui, que ce soit par quelque accident psychologique ou technique, ou encore par le hasard des circonstances, serait déclenchée de telle façon que le plus sage des chefs d'Etat ne pourrait empêcher cette foudroyante catastrophe. ■

Novembre 1964

D'un homme, il n'est resté qu'une ombre sur le mur. A Hiroshima, lors de l'explosion de la bombe atomique, le 6 août 1945, son corps a absorbé les radiations et servi d'écran à l'onde calorifique intense qui a frappé le mur derrière lui. L'échelle qu'il venait de quitter est demeurée.

Photo © Asahi

LINUS PAULING, chimiste américain, s'imposa par ses travaux sur l'introduction de la mécanique quantique en chimie atomique, sur la structure des molécules et les liaisons chimiques. On lui doit également, avec d'autres savants, la découverte d'une « maladie moléculaire » de l'hémoglobine (1949). Son principal ouvrage est *The nature of the Chemical Bond* (1939). Il fut lauréat du prix Nobel de chimie en 1954 et du prix Nobel de la paix en 1962.

L'apartheid : le racisme institutionnalisé

par Basil Davidson

L'HISTOIRE de l'apartheid est celle d'un racisme que de petites minorités blanches de l'Afrique du Sud ont conçu et utilisé pour dominer une large majorité de Noirs, accaparer ses terres et exploiter au maximum son travail, tant à leur propre bénéfice qu'à celui de leurs partenaires étrangers.

Jusqu'en 1899, la politique appliquée par les Blancs dans toutes les régions du sud du Limpopo — régions qui forment l'Afrique du Sud moderne — était essentiellement celle d'une puissance militaire s'employant à briser la résistance des Noirs. En gros, cette politique était appliquée à l'intérieur de deux zones concurrentielles. Dès que les Britanniques se furent implantés solidement au Cap de Bonne-Espérance, après leur victoire sur la flotte française à Trafalgar, ils s'engagèrent dans une longue série de « guerres de frontière », comme ils les appelaient par euphémisme. Se heurtant à la résistance des Noirs — une résistance qui n'a pas connu que des défaites —, les forces britanniques, lancées à partir de la petite colonie du Cap, poussèrent vers l'est et le nord-est, en envahissant et en dépossédant une communauté africaine après l'autre, jusqu'à la conquête finale du royaume zoulou en 1879.

Pendant ce temps, les descendants des colons néerlandais (dont les rangs furent grossis par de nouveaux immigrants et surtout par les Noirs, mal vus, avec des femmes noires) étaient en train de constituer une nation, le *volk* — le peuple — afrikaner, et parlaient à l'époque une variante du hollandais qui était déjà une langue distincte, l'*afrikaans*. Ils étaient trop peu nombreux et trop dépourvus de moyens techniques pour s'attaquer à des communautés africaines puissantes telles que les Xhosas ou les Zoulous (dont la destruction en tant qu'entités indépendantes fut laissée à la charge des Britanniques), mais ne réussirent pas moins à asservir un grand nombre de petites communautés africaines. Celles-ci vivaient à l'ouest des régions conquises par les Britanniques et furent carrément incluses dans les républiques des Afrikaners (ou Boers, terme signifiant simplement « fermiers ») : l'Etat libre d'Orange et le Transvaal.

Aussi bien, vers 1880, existait-il quatre unités politiques blanches : les deux colonies britanniques du Cap et du Natal et les deux républiques afrikaners dans le nord et à l'ouest.

Dès 1867, on découvrit, à Kimberley, des diamants en grande quantité. En 1871, les Britanniques annexèrent tout bonnement ces terrains diamantifères qui suscitèrent, un peu plus tard, une véritable « ruée vers le diamant », et la construction, en 1885, d'un chemin de fer entre le Cap et Kimberley. Mais même cette nouvelle source de richesses ne modifia pas la situation

générale. Ce qui changea tout, et bientôt d'une manière fort dramatique, fut la découverte en 1884-1886, des grands gisements d'or de Witwatersrand dans la République du Transvaal.

Pour des raisons largement impérialistes et étroitement économiques, les responsables des intérêts britanniques se rendirent compte qu'ils devaient acquérir le contrôle politique du Transvaal, gouverné par des fermiers dont l'intérêt pour un développement capitaliste à grande échelle était médiocre, sinon nul.

Sortis victorieux de la guerre (anglo-afrikaner déclenchée par les Britanniques en 1899), les Britanniques s'empressèrent de rassurer leurs adversaires afrikaners, en leur faisant savoir que la discrimination systématique à l'égard de la majorité noire serait inscrite dans les lois fondamentales de l'Union sud-africaine (formée par la colonie du Cap, le Natal, le Transvaal et l'Etat libre d'Orange) qui vit le jour en 1910. Dès lors, et pendant trente-huit ans, la minorité anglophone domina le parlement — constitué uniquement de Blancs — d'une Union désormais indépendante, mais toujours fidèle à sa politique d'apartheid.

Le nouveau parlement ne perdit pas de temps pour organiser un racisme systématique. En 1911, la *Native Labour Regulation Act* (loi sur la réglementation du travail des indigènes) procédait à la légalisation — qui allait être perfectionnée et renforcée par la suite — d'une discrimination globale à l'égard des salariés noirs. En 1913, le parlement alla bien plus loin encore. Il fit voter une loi foncière qui réservait aux propriétaires blancs 90 % du territoire de l'Union et réduisait la part des Noirs aux 10 % restants (moins au début, aujourd'hui environ 13 %). Ces petits terrains que possédaient les Africains furent appelés « Réserves indigènes » et devinrent, rapidement, ce qui, dès le départ, avait été leur raison d'être : les misérables réservoirs d'une main-d'œuvre noire destinée aux « zones blanches ».

En 1923 fut votée la loi sur les indigènes (des zones urbaines) qui, avec la loi foncière de 1913, est demeurée jusqu'à ce jour, le pilier de la politique des Blancs envers les Noirs. Elle fut surtout l'arme qui permit l'instauration de la ségrégation physique à l'intérieur des « zones blanches » ; et la politique qui était sensée la justifier fut appelée « développement séparé ».

En 1948, la minorité de langue anglaise perdit le contrôle du parlement et ne put jamais le récupérer. Ce contrôle passa entre les mains du « Parti nationaliste afrikaner purifié », et le « développement séparé » fut relayé par l'apartheid.

Entre temps, la Seconde Guerre mondiale avait exacerbé l'hostilité qui opposait les Anglais aux Afrikaners. Presque tous les dirigeants du Parti nationaliste purifié

Le visage de la faim

*J'ai compté ses côtes en soufflet
d'accordéon
les os saillaient de sa poitrine
comme sculptés
par la main de la famine.
Il regardait, les yeux brillants,
et ne voyait qu'un petit pain sur
une étagère tout là-haut.*

*La peau était pâle et tendue
comme le gant sur la main du médecin.*

*Sa langue sortait et rentrait
comme celle d'un caméléon
happant un paquet de mouches.*

*O enfant !
ton ventre est une tanière où des lions
rugissent jour et nuit.*

Oswald Mbuyiseni Mtshali

avaient travaillé ouvertement avec les nazis et espéré leur victoire ; quelques-uns d'entre eux avaient même été emprisonnés pour sabotage pro-nazi. C'est pourquoi leur triomphe électoral de 1948 s'est accompagné de leur détermination à réussir là où Hitler avait échoué et à mettre un terme, une fois pour toutes, à la suprématie des anglophones.

Le système ne changea pas pour autant... Des lois furent votées qui identifiaient toute protestation des Noirs, fut-elle pacifique et par ailleurs légale, au « communisme », assimilé d'une manière grotesque à un mouvement subversif guidé par l'étranger.

Dans cette République d'Afrique du Sud, toutes les « soupapes de sûreté » étant bloquées, l'explosion devenait la seule réponse à une soumission constante. En 1980, à travers son organisation activiste « Umkonto wa Sizwe », le Congrès national africain se lançait dans une guerre de résistance.

A partir de 1981, le régime de l'Afrique du Sud était pratiquement en guerre avec l'Angola et le Mozambique, aussi bien qu'avec la Namibie, sa colonie, et menaçait d'invasion la République du Zimbabwe, devenue récemment indépendante. Mais le régime se trouve aussi en guerre — guerre dont on ne prononce pas le nom et qui n'a pas été formellement déclarée — à l'intérieur de ses propres frontières.

Aujourd'hui, cette guerre continue. ■

Novembre 1983

BASIL DAVIDSON, écrivain et historien anglais, fait autorité pour ce qui concerne l'histoire et les problèmes de l'Afrique. Il a publié de nombreux ouvrages, dont, en traduction française, *Révolution en Afrique (1969)* et *L'Angola au cœur des tempêtes (1972)*.





Photo USIS, Paris

Hétérophobie et racismes

par Albert Memmi

TRENTE ans d'observation et de réflexions, de recherches et d'enquêtes « sur le terrain » m'ont convaincu que cette affaire du racisme est une planche pourrie. Je ne parle pas seulement de l'aspect moral, mais de la simple logique.

La nature biologique actuelle de l'homme s'est constituée et continue de se constituer dans de continuels mélanges. De sorte que la notion de pureté apparaît ici comme une métaphore, un vœu ou un fantasme. Non que les hommes ne soient pas différents : ils le sont culturellement et même biologiquement. Mais, d'une manière surprenante, la science la plus récente révèle au contraire un tel émiettement de la différence qu'il est impossible de faire coïncider un groupe social avec une quelconque figure biologique unique. La notion de supériorité n'est pas plus fonctionnelle. A supposer qu'il existe une supériorité biologique, rien ne montre qu'elle entraîne une supériorité psychologique ou culturel-

le. Enfin, on ne voit guère pourquoi une supériorité naturelle quelconque doit entraîner des avantages économiques ou sociaux.

Voulant, pour survivre, défendre son intégrité et ses biens et, à l'occasion, s'approprier ceux d'autrui, biens mobiliers et immobiliers, aliments, matières premières, territoires, femmes, biens réels ou imaginaires, religieux, culturels et symboliques, l'homme est à la fois agresseur et agressé, terrifiant et terrifié.

Toutefois, ce refus agressif d'autrui n'est pas encore exactement du racisme. Le discours raciste s'élabore à partir de là et grâce à des données culturelles et sociales pré-existantes.

On voit d'un côté que le racisme, c'est-à-dire la prétendue supériorité raciale, fondée sur la prétendue pureté biologique, et devant procurer des avantages, n'est qu'une machine idéologique, un alibi, parmi d'autres, de la dominance et de l'expropriation.

C'est pourquoi il m'a semblé nécessaire de mettre en lumière, à la fois cette généralité d'une conduite humaine, malheureusement trop commune, et cette singularité du racisme. Sans quoi, les faux problèmes du racisme continueront à obscurcir le drame permanent des refus agressifs d'autrui. Pour mieux marquer cette distinction, j'ai proposé de nommer ce refus terrifié et agressif par un mot nouveau : *hétérophobie*. Le terme de racisme serait dorénavant limité à cette variété d'hétérophobie qui utiliserait la peur de la différence biologique et raciale pour justifier l'agression et le privilège. J'ai donc proposé la formule suivante qui a été adoptée par l'Encyclopædia Universalis et dont l'Unesco m'a fait l'honneur de s'inspirer pour sa propre définition : *le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences biologiques, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime afin de justifier une agression.*

Le pasteur Martin Luther King, prix Nobel de la paix en 1964, s'adresse aux participants d'un « Pèlerinage de la liberté », face au mémorial de Lincoln, à Washington, D.C., en mai 1957. King fut assassiné le 4 avril 1968, victime du racisme.

Nous entrevoyons par là même quel pourrait être le critère unique pour les réponses à des questions si voisines, qui embarrassent la conscience contemporaine : quel rapport y a-t-il entre l'antisémitisme et la traite des Noirs ? Peut-on parler d'un racisme anti-femmes ou anti-jeunes ? Y a-t-il également un racisme des démunis et des opprimés ? etc. Pour vérifier la parenté de ces conduites, il suffit de se demander quel profit y trouve un agresseur particulier au détriment d'une victime particulière.

La traite des Noirs, dont l'acmé se situe au 17^e siècle, est en évidente corrélation avec les premières argumentations du racisme biologique. On trouve, certes, chez tel auteur ancien, les premiers éléments d'une telle démonstration. Mais il s'agit là de notations isolées. Et la stigmatisation biologique, lorsqu'elle n'était pas absente, n'avait qu'un rôle très secondaire. C'est effectivement avec la traite qu'on voit s'affirmer une telle argumentation, servant d'évidence un mercantilisme.

L'antisémitisme est certes ancien, mais il s'agissait plutôt d'une affaire religieuse ou nationale. Comme doctrine raciale, il naît bien plus tard, avec la libération sociale relative des Juifs, donc avec la concurrence économique.

Bref, il faut attendre des temps relativement récents pour qu'apparaisse une tentative d'explication systématique fondée sur une prétendue science. C'est probablement que seule la science serait digne dorénavant de fournir une garantie indispensable. Et à la fin du 19^e siècle, l'Europe cultivée est convaincue que le genre humain se partage en races supérieures et en races inférieures (voir Renan et l'anthropologue Broca).

Le rapprochement de ces diverses doctrines sociales et culturelles, autant que biologiques, fait bien apparaître une constante par delà les spécificités et les circonstances locales : au nom d'une supériorité, biologique ou autre, un groupe humain se croit autorisé à s'affirmer contre l'autre, et à utiliser, pour cela, même la violence et le meurtre.

Nous avons ainsi, en même temps, la réponse aux plus récentes questions qui préoccupent les gens : le racisme fut l'idéologie commode de la colonisation naissante, de la traite des Noirs et de l'antisémitisme. Il peut encore, et largement, servir. La guerre d'Algérie, en France, puis la présence de millions de travailleurs en France et dans toute l'Europe, fut et demeure un terrain propice à une arabophobie, une négrophobie renouvelées et, plus généralement, à un rejet agressif des immigrés, que je propose d'inclure également sous le concept d'hétérophobie, complexe de peur de l'autre et d'agressivité contre lui. ■

Novembre 1983

ALBERT MEMMI, écrivain français d'origine tunisienne, est particulièrement qualifié pour parler des avatars du racisme. Parmi ses œuvres, il faut citer *Portrait du colonisé* (1956), avec une préface de Jean-Paul Sartre, *La statue de sel* (1953), préfacé par Albert Camus, et *Le racisme* (1982).

Les dialogues interdits

par Lewis N'kosi

QUE les Noirs souffrent et paient un tribut insoupçonné de misère au maintien de la politique de ségrégation est un fait que nul ne peut nier.

Ce que l'on omet parfois de noter, c'est que les Blancs, même s'ils retirent certains bénéfices économiques de l'exploitation des Noirs, en tant que classe dominante, n'en subissent pas moins certaines privations très réelles.

On peut dire, sans exagérer, que les Blancs d'Afrique du Sud sont la communauté la plus déshéritée de toute l'Afrique sur le plan culturel. Sur le plan affectif, ils sont tout aussi mutilés.

Ils grandissent non seulement en refoulant leurs rêves au plus profond d'eux-mêmes, mais en apprenant à se passer de quelques-unes des œuvres les plus belles de la culture moderne (aussi bien en littérature qu'en musique ou en peinture, et sur le plan des idées), soit parce que ces œuvres sont considérées comme subversives, soit parce que les échanges culturels avec le monde extérieur sont rendus presque impossibles par le maintien de la politique officielle d'apartheid.

Avant de pouvoir se mettre à l'œuvre pour créer quoi que ce soit qui vaille, il leur faut accomplir un effort surhumain pour désapprendre tout ce qu'ils ont appris : que les Blancs, depuis leurs plus lointains ancêtres jusqu'à la génération présente sont tous des héros; qu'ils ont le monopole de la sagesse et de la vertu, de l'intelligence et de l'esprit d'entreprise.

Les affres de la création chez les écrivains afrikanders d'aujourd'hui trahissent une angoisse réelle, sur laquelle il serait déplacé d'ironiser. Avant d'apercevoir le monde dans sa diversité, et même avant de pouvoir dire la moindre chose qui ait un rapport quelconque avec la situation dans laquelle le pays se trouve, il faut que l'artiste se dégage au prix d'efforts inouïs du cocon hermétiquement clos qui l'étouffe.

Les écrivains noirs ne connaissent pas de tels drames de conscience : ils n'ont pas de choix à faire pour se dresser contre un système qui est, si manifestement, en contradiction flagrante avec toute réalité observable; la couleur de leur peau a déjà fait le choix pour eux; tout ce qu'il reste à faire est d'apprendre à survivre au système.

La plupart d'entre eux n'ont-ils pas d'abord à lutter contre une idéologie qui va répétant que les Blancs et les Noirs sont radicalement différents et leurs mentalités inconciliables ? Que l'esprit de l'Africain ne peut saisir certaines nuances de la pensée européenne ? Et que, par voie de conséquence, l'apartheid est parfaitement justifié

et représente la seule politique réaliste possible ?

Face à de telles allégations, les intellectuels noirs d'Afrique du Sud ont dû se livrer à toutes sortes d'acrobaties pour prouver qu'ils sont capables non seulement d'assimiler les modes de pensée européens, mais même de battre les Blancs d'Afrique du Sud à leur propre jeu.

C'est pourquoi la musique africaine qui a fleuri dans toutes les grandes villes me paraît, tout compte fait, avoir fourni le seul exemple de ce que l'Afrique du Sud pourrait offrir sur le plan de la culture, si elle était laissée à elle-même, libre de se développer selon sa pente naturelle.

La musique, justement parce qu'elle se passe de langage, échappe aux restrictions qui briment la littérature; c'est à peine si l'on songe à la frapper d'interdit; elle a aussi plus de spontanéité dans le choix des procédés qu'elle emploie pour exprimer la grande misère des temps en Afrique du Sud. La conséquence, c'est que la musique populaire africaine des villes nous offre le modèle le plus éclatant des courants souterrains qui traversent l'existence de la nation.

La musique est à prédominance africaine, comme il se doit et comme il fallait s'y attendre, les Africains l'emportant si nettement en nombre; mais elle est en même temps éclectique; elle nous offre l'illustration émouvante de ce que pourrait être la diffusion de la culture dans cette partie du continent africain qui constitue un laboratoire idéal pour la combinaison des techniques et la fusion des modes d'expression de l'Europe et de l'Afrique.

Si la littérature noire de la République Sud-Africaine ne nous offre que des aperçus fulgurants d'une réalité sordide, effarante de brutalité et presque insupportable par le climat d'angoisse qui y règne, la musique nous révèle, certes, la même vision, mais elle va plus loin et réaffirme ce que nous n'aurions jamais dû oublier, à savoir que les opprimés d'Afrique du Sud font preuve d'un ressort, d'une foi, d'un optimisme absolument étonnants. A l'inverse, l'apartheid prive les Blancs d'Afrique du Sud de toute participation réelle à des formes aussi vigoureuses d'expression culturelle. ■

Mars 1967

LEWIS N'KOSI, écrivain sud-africain, a été expulsé de son pays en 1960 et s'est installé depuis à Londres. On lui doit, entre autres, une pièce de théâtre sur les tensions raciales à Johannesburg, *The Rhythm of Violence*, et un essai sur les littératures négro-américaine et sud-africaine contemporaines, *Home and Exile*.

Méfiez-vous des images toutes faites !

par Otto Klineberg

BIEN rares sont ceux qui n'ont pas cédé à la tentation de stéréotyper les nations. Cette tendance est presque irrésistible. Nous savons que les Anglais sont réservés et les Irlandais batailleurs; nous l'avons entendu dire si souvent ! Et d'ailleurs la plupart des gens sont d'accord avec nous là-dessus. Il n'en est pas moins vrai qu'on nous embarrasserait beaucoup en nous demandant comment nous le savons.

L'une des premières études sérieuses de cette tendance a été faite en 1932 par Katz et Braly, au sujet des conceptions stéréotypées que se faisaient les étudiants de l'université de Princeton.

Nous pouvons résumer les résultats de cette enquête :

Les Allemands avaient l'esprit scientifique, ils étaient travailleurs et un peu lourds; les Italiens étaient déclarés impulsifs, artistes, passionnés; les Noirs superstitieux, paresseux, insoucians, ignorants; les Irlandais batailleurs, irascibles, spirituels; les Anglais, sportifs, intelligents et conformistes; les Juifs avisés, intéressés et travailleurs; les Américains, intelligents, matérialistes, ambitieux; les Chinois superstitieux, rusés, attachés au passé; les Japonais intelligents, travailleurs, épris de progrès; les Turcs cruels, religieux et perfides.

Sur un plan plus étendu, une étude effectuée dans neuf pays, sous les auspices de l'Unesco, en 1948 et 1949, a montré qu'il est partout facile d'obtenir de ces jugements stéréotypés. Dans chaque pays, l'enquête a porté sur un millier de personnes environ, représentant tous les éléments de la population.

Chaque personne recevait une liste de douze qualificatifs et devait choisir ceux qui lui paraissaient s'appliquer le mieux à ses compatriotes, aux Américains, aux Russes, et dans certains cas à deux ou trois autres groupes nationaux.

Les Britanniques, par exemple, ont estimé que les Américains étaient surtout épris de progrès, vaniteux, généreux, pacifiques, intelligents et doués de sens pratique. Les Américains, de leur côté, ont déclaré que les Britanniques étaient intelligents, travailleurs, courageux, pacifiques, vaniteux et maîtres d'eux-mêmes.

L'idée que les peuples se font d'eux-mêmes est également révélatrice. Les Britanniques se jugeaient pacifiques, courageux, travailleurs, intelligents; les Français se trouvaient intelligents, pacifiques, généreux et courageux; les Américains s'estimaient pacifiques, généreux, intelligents, épris de progrès.

Tous les groupes étaient d'accord sur un

point : leur pays était le plus pacifique de tous !

Bien des faits, cependant, tendent à montrer qu'un stéréotype peut prendre corps sans contenir pour autant la moindre parcelle de vérité.

Nous avons tous entendu dire que les personnes intelligentes ont le front haut, et pourtant des études scientifiques consacrées à cette question n'ont pas réussi à établir la moindre relation entre les deux faits.

Le stéréotype du criminel qui porterait sur son visage la marque de sa criminalité est très commun, mais il est également dépourvu de fondement.

Le sociologue américain La Piere a étudié les attitudes d'un certain nombre d'habitants de l'Etat de Californie à l'égard de la première et de la deuxième génération d'immigrants arméniens dans le Comté de Fresno (Californie).

De l'avis presque général, les Arméniens avaient bien des défauts et, dans l'ensemble, l'attitude des habitants du Comté à leur endroit était plutôt hostile. La Piere entreprit d'interroger les non-Arméniens sur les raisons de leur antipathie, et les réponses lui permirent de distinguer trois stéréotypes.

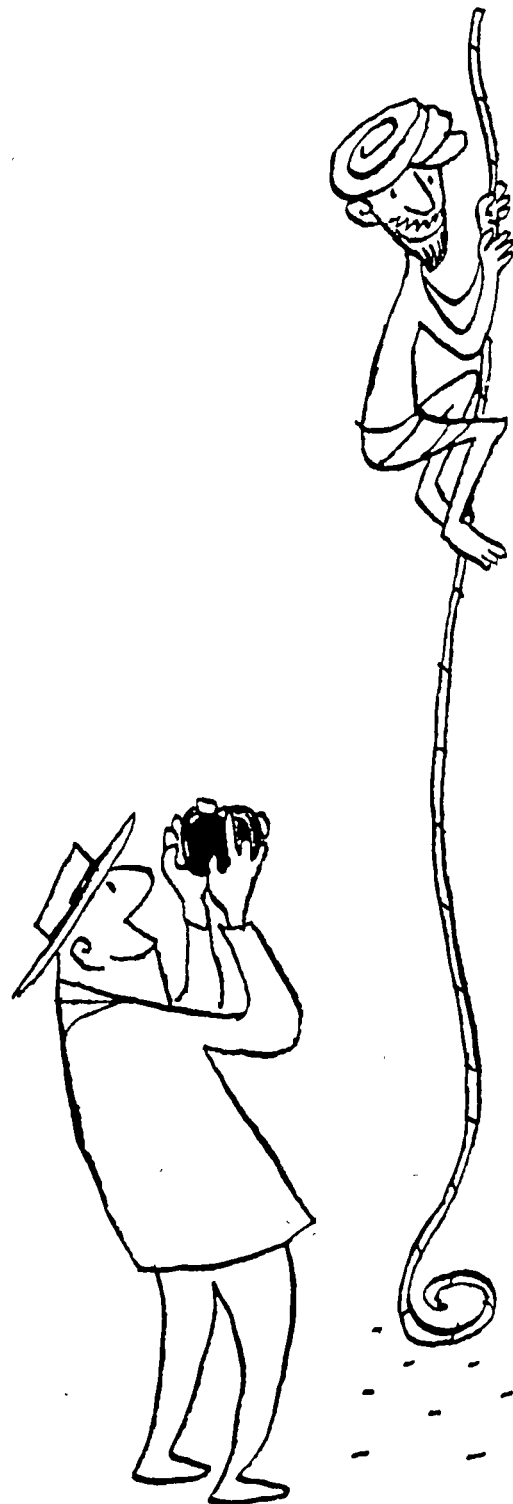
Tout d'abord, on disait que les Arméniens étaient malhonnêtes, menteurs et fourbes.

En réalité, une étude objective sur leur honnêteté en affaires révéla que les commerçants arméniens étaient aussi intègres que les autres, et souvent davantage. En second lieu, on affirmait que les Arméniens étaient des parasites dont la présence constituait un fardeau pour les institutions charitables, les dispensaires, etc. En fait, il apparut qu'ils recouraient à ces diverses institutions deux fois moins souvent qu'on aurait pu le prévoir, étant donné leur nombre par rapport au chiffre total de la population.

On prétendait enfin que leur moralité laissait à désirer et qu'ils avaient souvent affaire à la police. Vérification faite, les Arméniens n'étaient impliqués que dans 1,5 % des affaires correctionnelles, alors qu'ils représentaient environ 6 % de la population. La Piere conclut que tous ces stéréotypes présentaient un point commun : ils étaient absolument faux.

Juin 1955

OTTO KLINEBERG, psychosociologue canadien, est un spécialiste de la psychologie des peuples et des relations entre groupes ethniques. Il a publié notamment *Race Differences* (1935) et *The Human Dimension in International Relations* (1964).



Caricature faite en 1955 pour Le Courrier de l'Unesco par le dessinateur indien A.M. Abraham.



Le grand péril des volcans éteints

par Haroun Tazieff

Célèbre volcan de l'histoire, le Vésuve, qui domine la baie de Naples, est toujours en activité. En l'an 79 avant J.-C., son éruption provoqua l'ensevelissement de Pompéi, d'Herculanum et de Stabes.

JE me suis peu à peu convaincu d'un fait que non seulement l'homme de la rue, mais la plupart des professionnels, géologues et volcanologues, ignorent habituellement, et qui me remplit d'un effroi certain lorsque je l'envisage, à savoir que de prodigieuses catastrophes volcaniques vont se produire dans un certain avenir. L'évidence géologique a fini par me convaincre que jusqu'ici l'homme avait eu une chance prodigieuse et que les catastrophes de Pompéi et de Saint-Pierre de la Martinique ne sont rien à côté de ce qui l'attend. C'est qu'elles étaient petites, ces villes, comparées aux immenses cités qu'un soubresaut volcanique menace, comme Naples et Rome, Portland et Seattle, Mexico, Bandoung, Sapporo, Oakland, Catane, Clermont-Ferrand. Les volcans considérés comme très officiellement éteints qui avoisinent ces villes ne sont morts que pour

les yeux qui ne savent ou ne veulent pas voir. Qu'un volcan dorme depuis un siècle à peine et personne ou presque ne pense plus à lui en tant que tel. Or les volcans sont des animaux géologiques; leur unité de temps, ce n'est pas l'année, ni même le siècle, mais plutôt le millénaire, voire la dizaine de millénaires. Des siècles, des dizaines de siècles pourront passer encore avant que Clermont-Ferrand, Rome ou Seattle soient anéantis; un somme de dix mille ans pour eux, c'est peu de chose. ■

Octobre 1967

HAROUN TAZIEFF, géologue français, se consacre à l'étude des volcans. Outre des travaux de recherche, on lui doit de nombreux ouvrages de vulgarisation et des films documentaires.

Braconnage

par Sir Julian Huxley

DANS toute l'Afrique sud-orientale, les ressources qu'offrent la faune et la flore sauvages ont beaucoup perdu de leur extraordinaire abondance passée.

Malgré cet appauvrissement, la faune sauvage de cette région garde une valeur inestimable. Il importe donc de la préserver tant comme objet d'études que pour la beauté du spectacle.

Un judicieux aménagement des terres vierges permettrait d'en tirer de grandes quantités de viande, ainsi que de nombreux produits secondaires, tant animaux que végétaux. Le gibier pourrait, dans certaines régions, faire l'objet d'un commerce profitable; mais ce qui importe davantage, c'est qu'il contribuerait à satisfaire le besoin de viande qu'éprouvent les habitants de cette région, nettement déficitaire en protéines.

Cela tendrait à réduire le braconnage qui menace la faune africaine. Le braconnage est aujourd'hui, en réalité, un vaste commerce illicite d'animaux sauvages abattus. Mais ce n'est pas uniquement pour leur viande qu'on tue ces animaux; trop souvent, on les massacre pour n'en tirer que quelques « trophées » de prix, comme la corne du rhinocéros, la queue du gnou à queue blanche ou l'ivoire de l'éléphant; le reste de la bête est abandonné sur place.

Le braconnage ne représente pas seulement un véritable gaspillage; ses méthodes sont de surcroît extrêmement cruelles. L'embuscade dressée par des chasseurs armés de flèches empoisonnées au voisinage d'un trou d'eau ou à l'ouverture d'une barrière dressée dans ce dessein, qui permet d'abattre un grand nombre d'animaux condamnés à une longue agonie, est déjà assez révoltante. Mais les pièges sont pires; dans le Serengeti, par exemple, des séries entières de trappes sont creusées dans des endroits soigneusement choisis (l'effort consenti à ce travail montre combien ce procédé doit être efficace).

Ce qu'il faudrait à cette région, c'est un vaste programme de conservation et d'utilisation du sol, fondé sur une étude sérieuse qui

permettrait de décider quelles sont les terres qu'il convient d'attribuer essentiellement à l'agriculture, à un usage commercial ou industriel, quelles autres il faut réserver à la production méthodique de gibier, aux forêts de protection des bassins versants, aux réserves naturelles et aux parcs nationaux, ou simplement garder telles quelles en attendant de pouvoir décider du meilleur usage à en faire, sur quelles autres enfin on aurait avantage à rechercher une symbiose féconde entre la faune sauvage et le cheptel domestique.

Les ressources qu'offre la vie sauvage africaine peuvent se résumer par la formule « profit, protéines et prestige », sans parler de la fierté, du plaisir contemplatif ni de l'intérêt scientifique. Le profit est celui qu'on peut tirer du tourisme, du commerce de la viande et des trophées; les protéines sont celles que procure l'exploitation rationnelle du gibier. Objet de fierté pour les gens du pays, de prestige aux yeux de l'étranger, cette nature sauvage est enfin une source inépuisable de connaissances scientifiques.

La laisser s'éteindre, tolérer sa destruction, serait permettre qu'un élément irremplaçable de cette riche diversité soit à jamais englouti par le flot montant de la morne uniformité qui menace de recouvrir notre civilisation, fille de la technique et de la production en grande série. L'Unesco a déjà éveillé l'opinion mondiale au danger qui menace les monuments de Nubie; elle devrait lancer un appel analogue en faveur d'une autre tâche également digne d'effort : sauver la faune sauvage africaine, menacée de disparition. ■

Septembre 1961

JULIAN HUXLEY (1887-1975), zoologue et biologiste anglais, acquit une renommée internationale pour ses travaux d'embryologie et fut le premier Directeur général de l'Unesco, de 1946 à 1948. Auteur d'une quarantaine d'ouvrages portant sur la science, les voyages, la religion, la politique et l'histoire naturelle, il a reçu en 1953 le prix Kalinga de vulgarisation scientifique, créé par l'Organisation.

Photo © USIS, Paris

bon usage des icebergs

par Paul-Emile Victor

L faut chercher l'eau douce là où elle se trouve. Deux sources (et deux seulement) sont utilisables : la première est le dessalement de l'eau de mer, la deuxième les prélèvements sur les seules réserves existantes d'eau douce, c'est-à-dire la glace des régions polaires, formée par accumulation et compression des neiges tombées au cours des millénaires.

Le dessalement de l'eau de mer est un procédé très onéreux. La production d'eau douce par le transport d'icebergs est, au contraire, économiquement compétitive et réalisable.

Un iceberg, c'est de l'eau douce, si pure qu'elle est souvent proche de l'eau distillée. Il a été estimé que plus de 10 000 milliards de m³ de glace sont perdus chaque année sous forme d'icebergs dans l'Antarctique.

Pourquoi aller chercher des icebergs au Pôle Sud ? Pourquoi pas au Pôle Nord ?

D'abord parce que les icebergs arctiques sont, en général, des cathédrales aux formes biscornues et irrégulières, d'une instabilité dangereuse. Ensuite parce que, provenant de glaciers de montagne (du Groenland par exemple), ils n'ont jamais les volumes nécessaires. Les icebergs antarctiques, au contraire, sont « tabulaires », de forme souvent régulière et de volume important.

Un iceberg « convenable » doit être assez volumineux (100 millions de tonnes) pour

fournir la quantité d'eau désirée. Il doit être « tabulaire », sensiblement plus long que large (pour des raisons inhérentes au remorquage) et avoir une surface aussi plane que possible.

Le problème le plus important est celui de la protection contre toutes les formes d'érosion : fonte, évaporation, érosion mécanique due à l'action des vagues, frottement dû au déplacement.

Pour couvrir une distance de 6 000 milles nautiques (environ 10 000 km), par exemple, à la vitesse de remorquage la plus favorable, qui est de l'ordre de 1 nœud (près de 2 km/h), il faut compter 8 à 9 mois.

Pour protéger l'iceberg pendant une telle durée, diverses solutions sont possibles. L'une consiste à protéger les parois verticales par des bandes (semblables à un store vénitien) de matériau réfléchissant, et les parois immergées par un rideau semblable (une jupe) de matériau isolant. L'isolation proprement dite sera due à l'eau douce froide qui viendra se loger entre la jupe et la paroi de l'iceberg. La paroi inférieure de l'iceberg sera également protégée par une sorte de « couverture » appliquée grâce à des boudins gonflables.

La fabrication et la mise en place de ces éléments dans les eaux antarctiques ne vont pas sans difficultés — qui restent à résoudre. Le remorquage proprement dit ne pose pas

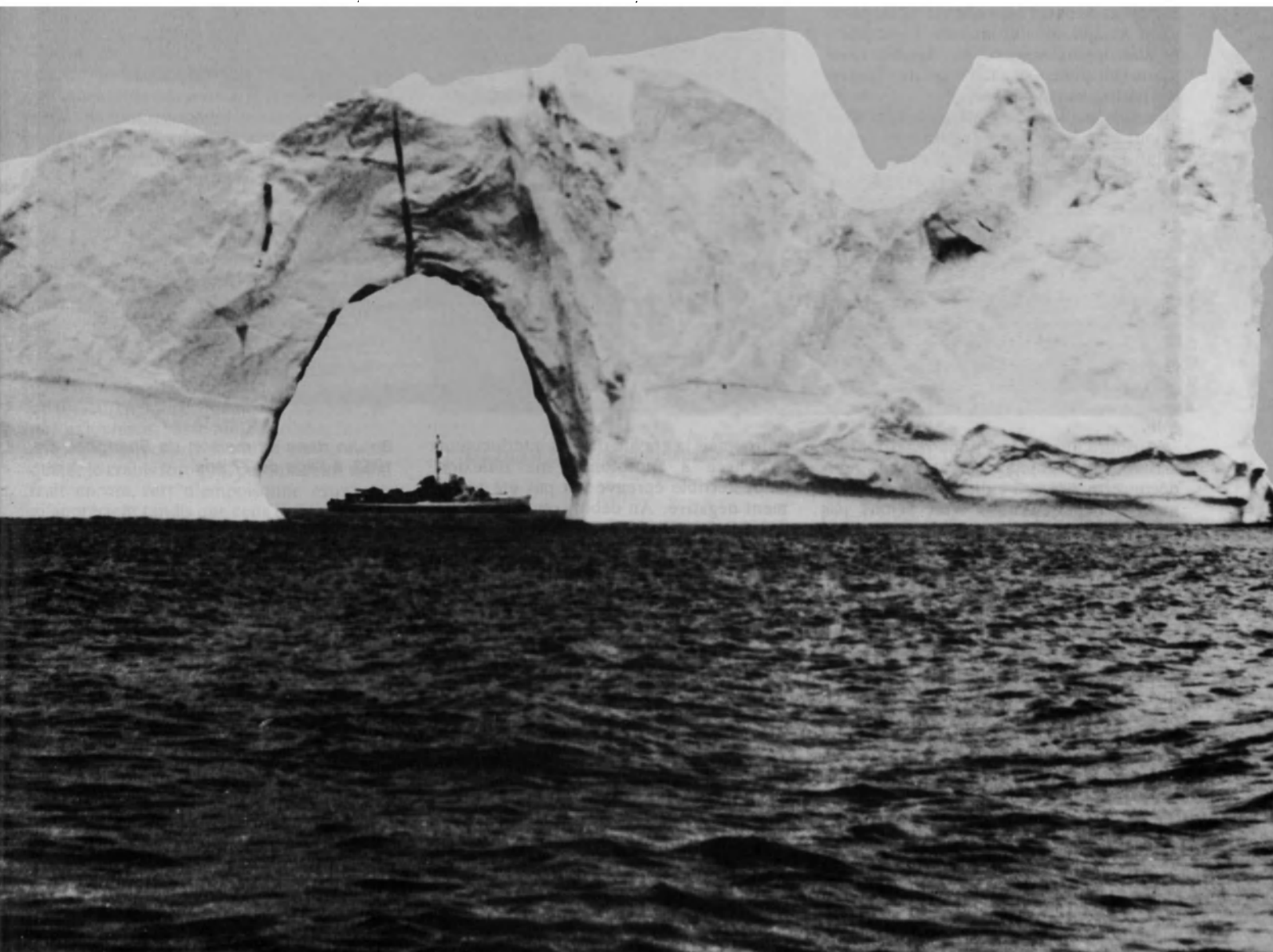
de problème dans son principe. Les plus gros remorqueurs actuels développent 125 tonnes de traction. Pour déplacer un iceberg de 100 millions de tonnes, la traction nécessaire est de l'ordre de 600 à 700 tonnes : 5 à 6 gros remorqueurs y suffiraient.

Une fois l'iceberg sur place (c'est-à-dire, dans certains cas à plusieurs kilomètres de la côte, étant donné la faible profondeur du plateau continental et le tirant d'eau de l'iceberg), il faudra récolter l'eau de la fonte et la pomper par pipe-lines jusqu'à terre.

La production d'eau douce par le transport d'icebergs est, sans doute possible, l'un des projets les plus originaux de notre époque. L'un des plus utiles aussi : proche est le jour où le problème numéro un de l'humanité sera le problème de l'eau douce. ■

Février 1978

PAUL-EMILE VICTOR est un explorateur français qui étudia en géographe et en ethnographe les régions polaires, séjournant entre 1934 et 1939 chez les Esquimaux de la côte est du Groenland et en Laponie. A partir de 1947, il organise les expéditions polaires françaises au Groenland et en Terre Adélie. De 1967 à 1970, il dirige l'expédition glaciologique internationale. On lui doit de nombreux ouvrages, dont *Boréal*, *Les survivants du Groenland* et *Poèmes esquimaux*.



Cinquante ans de vie littéraire

par Ba Jin

LORSQUE le peuple de Chine connut sa libération et que fut fondée la République populaire, j'ai voulu mettre ma plume qui, jusque-là, décrivait la misère et l'obscurantisme, au service de nouveaux héros et de nouvelles réalisations. J'ai voulu célébrer les joies et les conquêtes du peuple. Mais le temps me manquait pour étudier ces sujets. J'éprouvais aussi le besoin de participer et de prendre des responsabilités concrètes. J'ai beaucoup écrit à la gloire de notre nouvelle société et de notre nouvelle vie. C'est justement ce qui me fut imputé à « crime » pendant les dix années de la « Grande révolution culturelle » et a fait taxer mes œuvres d'« herbes vénéneuses ».

Je fus insulté, détenu dans ce que nous avons surnommé les « étables » et j'ai dû subir toutes sortes d'humiliations et de mauvais traitements. Durant ces dix années, je fus également déchu de mes droits civiques et il me fut interdit de publier.

Ces dix années, impossibles à oublier, représentent un épisode qui comptera dans l'histoire de l'humanité. Très peu nombreux sont, de par le monde, les écrivains qui auront traversé des événements semblables à ceux-ci, qui furent aussi effrayants que burlesques, aussi singuliers que douloureux. Nous avons tous été impliqués dans cette épreuve, tous nous y avons joué un rôle.

Aujourd'hui, quand nous regardons en arrière, notre comportement d'alors nous déconcerte par son ridicule et sa sottise, mais à l'époque nous n'en avions pas conscience. Je me répète souvent que si je ne tiens pas le compte de ces souffrances, ni ne me livre à un examen approfondi de mes réactions, il se pourrait qu'un jour, à nouveau, la cruauté, la barbarie, l'absurdité me semblent la norme.

Je ne me suis jamais, pour exercer ma profession, soucié de technique, d'habileté ni d'art. Il m'importe seulement de venir en aide à mes lecteurs, d'améliorer l'homme, d'embellir sa vie et de payer mon tribut à la société comme au peuple. Il n'y a pas une de mes œuvres qui n'ait visé à ce but.

En 1981, à Paris, quelques sinologues me demandèrent comment j'avais survécu à ces années de catastrophes. Pour nous, les rescapés, nous ne voyons là rien d'extraordi-



Photo © Edition Chinoise du Courrier de l'Unesco, Beijing

naire, mais la gravité de mes interlocuteurs m'obligea à approfondir ma réflexion. Cette terrible épreuve n'a pas été totalement négative. Au début, seule la révolte m'habitait... Ensuite, je vis plus clair. Là aussi, je devais découvrir de l'amour, une flamme, de l'espoir, un élément constructif.

Ceux qui, nombreux parmi nous, ont survécu aux persécutions, ont été protégés par leur foi, et ceux qui, nombreux, ont été détruits nous ont laissé une espérance que nous avons le devoir de transmettre à la génération suivante. Non, je ne cesserai jamais d'écrire !

Décembre 1982

BA JIN, né en 1904, est un écrivain célèbre de la Chine actuelle. Parmi ses œuvres traduites en français, il faut citer *Nuit glacée* (1978), *Famille* (1979), *Vengeance* (1980), *Le Jardin du repos* (1981) et *L'automne dans le printemps* (1983).

Ba Jin dans sa maison de Shanghai, en 1982, à l'âge de 77 ans.

Le sens d'une vie

par Lu Xun

LES lecteurs dont je suis le favori déclarent souvent que j'exprime la vérité. C'est en fait un éloge excessif qui provient justement de leur prédilection. Bien sûr, je n'ai aucunement l'intention de tromper le monde, mais je n'essaie pas non plus de dire tout ce qui est en moi. J'exprime seulement une petite quantité de choses, juste de quoi rendre ma copie. Il est exact que je dissèque fréquemment les autres, mais c'est moi-même que je dissèque encore plus souvent, et de façon encore plus impitoyable.

Quand je lève un petit coin de voile, les âmes sensibles en éprouvent un malaise. Quel effet, si je me dévoilais tout entier, en chair et en os ! De temps à autre, l'idée me vient d'utiliser ce moyen pour éloigner les gens, de telle sorte que ceux-ci qui, même alors, ne m'abandonneraient pas, fussent-ils des « serpents et des monstres odieux »¹, se révèlent à coup sûr mes amis, enfin de vrais amis. J'en serais quitte, si même ceux-là me faisaient défaut, à marcher tout seul. Mais, actuellement, je me garde d'agir ainsi, parce que le courage me manque encore et que je veux continuer à vivre dans cette société.

Une autre petite raison, que j'ai répétée plusieurs fois, est qu'il me plaît de maintenir le plus longtemps possible un certain malaise chez nos « gens de bien ». Dans cet esprit, je garde volontairement sur moi quelques pièces de mon armure, et je resterai là, debout sous leurs yeux, tare vivante dans leur monde, jusqu'à ce que la fatigue me prenne et qu'enfin je me dépouille de cette armure.

Etre un guide pour les autres, cela est d'autant plus difficile que, moi-même, je ne sais quel chemin suivre. On trouve sans doute en Chine beaucoup de « maîtres » et de « guides », mais moi je n'en suis pas et n'ai pas confiance en eux. La seule issue finale que je connaisse exactement, c'est la tombe. Mais c'est là quelque chose que tout le monde sait. Nul besoin de guide. Le problème est que, pour y arriver, il n'y a pas qu'un seul chemin et que, jusqu'à ce jour, je ne sais vraiment pas lequel est le bon. Je suis encore à sa recherche. Au cours de cette quête, je crains fort que, par malheur, mon fruit encore vert n'empoisonne ceux qui m'apprécient tandis que ceux qui me détestent — tout comme les « gens de bien » — ne parviennent tous à faire de vieux os. Aussi est-il inévitable que je parle de façon ambiguë, souvent interrompu à l'idée que le plus beau cadeau à offrir aux lecteurs qui m'aiment serait probablement l'« inconsistance ».

Certains imaginent que j'écris avec spontanéité et que je m'épanche en toute liberté. En fait, il n'en est absolument rien : je suis habité par beaucoup de scrupules. Je sais depuis longtemps que je ne suis ni un combattant ni un pionnier, d'où ces scrupules et ces retours. Je me rappelle qu'il y a trois ou quatre ans, un étudiant est venu m'acheter un de mes livres. Il a mis dans ma main la monnaie tirée de sa poche, encore



Photo © La Chine, Beijing

Lu Xun à l'âge de cinquante ans.

tiède de sa chaleur. Cette tiédeur a laissé une empreinte dans mon cœur, si bien que depuis ce jour, quand je prends la plume, j'ai peur d'empoisonner des gens comme lui et j'hésite beaucoup avant d'écrire un mot. Je crains bien que l'arrivée d'un temps où je pourrais parler sans ces scrupules ne soit plus possible. Mais il m'arrive de penser que pour répondre à l'attente de la jeunesse il faudrait justement les balayer tous, mais jusqu'ici je ne m'y suis pas résolu.

C'est tout ce que je voulais dire aujourd'hui. Et cela peut être considéré comme relativement sincère. ■

Décembre 1982

1. Littéralement : « Xiao, serpents et revenants. » Xiao : un oiseau mythique particulièrement répugnant et si odieux qu'il mange sa propre mère.

Ce texte extrait de la postface à *La Tombe* — premier recueil des œuvres complètes de Lu Xun — fut écrit en novembre 1926. Lu Xun venait de quitter Beijing, où sa liberté était menacée, pour aller enseigner à l'université de Xiamen (Amoy). *La Tombe* a été traduit du chinois sous le contrôle de Michelle Loi et du Bureau de Recherches sur Lu Xun de la République populaire de Chine. Ed. Acropole 1981, Collection Unesco d'œuvres représentatives © Traduction française : Unesco, 1981.

LU XUN (1881-1936), de son vrai nom Zhou Shuren, est un des écrivains majeurs de la littérature chinoise. Ecrivain engagé, il exerça une influence considérable tant par ses nombreux essais que par ses nouvelles ou ses poèmes en prose. En français ont paru notamment *Contes anciens* à notre manière (Gallimard/Unesco, 1959), *Essais choisis (10/18, 1976)* et *Un combattant comme ça (1982)*.



Les révoltés du Pacifique

Jeunes écrivains et artistes océaniens à la conquête de leur civilisation

par Albert Wendt

Ces plumes d'oiseau de paradis sont des ornements de coiffure pour les populations des hauts-plateaux de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Les relations entre humains et oiseaux sont clairement exprimées dans la littérature orale et l'art des peuples océaniens.



Photo © Camera Press, Londres

ERRANT et tâtonnant, nous cherchons tous ce havre qu'est Hawaïki, la patrie légendaire du peuple maori où nous saurons enfin pourquoi bat notre cœur.

Nos morts sont infus dans nos âmes comme la musique hypnotique des flûtes d'os : impossible de leur échapper. Laissons-les faire, et ils pourront nous éclairer et sur nous-mêmes et sur autrui. Ils peuvent engendrer en nous une fierté, une dignité, une sagesse renouvelées. Mais ils peuvent aussi se métamorphoser en *aitu* (mot samoan qui signifie fantôme maléfique, esprit diabolique), l'*aitu* qui continuera à nous détruire, nous aveugler et nous soustraire à la beauté à laquelle nous pouvons accéder,

en tant qu'individus, ou cultures, ou nations. Il nous faut donc tenter d'exorciser les *aitus*, tout à la fois antiques et modernes.

Il n'y a pas d'état de pureté culturelle — ni de phase accomplie de perfection culturelle — à partir desquels il y aurait déclin; l'usage seul fait l'authenticité. Il n'y a pas de Chute, il n'y a pas de Bons Sauvages à peu de soleil dans les Paradis des mers du Sud, il n'y a pas d'Age d'or, sauf dans les films de Hollywood, ou les élucubrations d'écrivains et d'artistes qui ne connaissent rien du Pacifique; sauf dans les fantômes de nos révolutionnaires férus de folklore romanesque.

Ce n'est pas une résurrection des cultures anciennes qu'il nous faut chercher, mais bien la création de nouvelles cultures,

nettes de toute empreinte colonialiste et solidement carrées, dans le passé qui est le nôtre.

Ce qu'il nous faut chercher, c'est une Océanie nouvelle. Beaucoup d'entre nous sont coupables — conscients de l'être ou non — de perpétuer l'avorissante terreur colonialiste sous couleur de « préserver notre pureté culturelle et raciale » (quelle que soit la signification de cette expression).

A cet égard, soutenir que pour être un « vrai Samoan », il faut être « de pur sang Samoan », vivre, penser, danser, parler, se vêtir, croire selon les modes prescrits et consacrés (et depuis des temps immémoriaux), c'est se révéler raciste, totalitaire, sans cœur et stupide. C'est imposer l'immobilisme culturel, vouer une culture à la sclérose et au pourrissement.

Il n'y a pas de « véritables interprètes », ni de « gardiens sacrés » d'une culture. Nous sommes tous également habilités à exprimer notre vérité, nos conceptions, nos intuitions, nos interprétations, tout ce qui est culturellement nôtre. A divers degrés, chacun de nous, en tant qu'individu, est prisonnier de sa culture : certes, il y a nombre d'usages et coutumes que nous désapprouvons, ou qui constituent des entraves à notre vie; mais si nous sommes tous conformistes dans une certaine mesure, la vitalité de toute culture dépend des divers apports de différentes sous-cultures.

L'Océanie n'a que quelque cinq millions d'habitants, mais nous avons la même diversité culturelle que partout ailleurs dans le monde. Nous avons aussi un large éventail de systèmes sociaux, économiques et politiques, tous à différentes étapes de la décolonisation, depuis les nations politiquement indépendantes (Samoa occidentales, Fidji, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Tonga, Nauru) en passant par les pays dotés d'autonomie (îles Salomon, Gilbert et Tuvalu) et les colonies (essentiellement françaises et américaines) jusqu'aux terres de nos frères opprimés, les aborigènes d'Australie.

Si, en l'état actuel des choses, notre région n'est pas la plus créatrice dans le domaine de l'art, nous n'en possédons pas moins un potentiel tel qu'il nous permet de le devenir. Plus de mille deux cents langues locales, outre l'anglais, le français, le hindi, l'espagnol et différentes formes de pidgin, nous permettent de saisir et de donner un sens au *Vide*, de réinterpréter notre passé, d'acquérir une nouvelle vision historique et sociologique de l'Océanie, de composer chansons, poèmes et pièces de théâtre, et autres formes littéraires écrites ou orales.

Il en va de même pour les nombreuses formes d'expression artistique : centaines de danses originales, sculptures et gravures sur pierre et sur bois, objets aussi variés que le sont nos cultures : poterie, peinture, tatouage. Fabuleux patrimoine de motifs traditionnels, de thèmes, de styles, de matériaux que nous pouvons utiliser, en les adaptant aux formes modernes pour exprimer notre spécificité, notre identité, la douleur et la joie, ainsi que notre vision personnelle de l'Océanie et du monde. ■

Février 1976

ALBERT WENDT, des Samoa occidentales, est écrivain et poète. Il est un spécialiste des cultures et de la littérature océaniques.

L'expérience afro-brésilienne

par Gilberto Freyre

L'expérience brésilienne peut être utile aux nouvelles républiques d'Afrique et d'Orient, ainsi qu'à d'autres jeunes nations. Car après quatre siècles de développement — d'abord pré-national, puis national, et plus d'un siècle d'indépendance — est apparue une civilisation qui cherche à s'exprimer à l'intérieur d'une écologie tropicale, sans rejeter pour autant les valeurs européennes profondément ancrées dans la conscience nationale.

Cette civilisation possède déjà son architecture, sa musique, sa peinture, sa cuisine, son christianisme même. Elle a un style de coexistence, une hygiène et un football — plus dionysiaque à la brésilienne qu'apollinien à la britannique. C'est un nouveau type de civilisation qui s'exprime à travers tous ces éléments. Nouveau surtout, parce que métis, moins par le sang que par l'interaction des cultures.

Ainsi, le culte de la Vierge Marie a-t-il été assimilé au culte de *Iemanjá* (l'équivalent féminin de *Orixá*, divinité secondaire du culte africain de Jeje-Nagô). Il y a, au Brésil, des Vierges noires comme celle du Rosario ou mulâtres comme celle de la Guadalupe. Les fidèles leur offrent des ex-voto : des sculptures en bois ou en argile bien plus africaine qu'européennes, en fait, typiquement brésiennes. Ces ex-voto, par la sacralisation des couleurs, ont des significations symboliques, elles aussi beaucoup plus africaines qu'européennes, plus africaines même que conformes à l'orthodoxie chrétienne.

Pour les dévôts brésiliens, ces influences africaines n'ont rien dégradé ni déchristianisé. Il se trouve que, dans la religion comme dans la musique, la cuisine, la sculpture ou la peinture d'origine européenne, les infiltrations africaines, loin d'entraîner une dégradation, ont plutôt constitué un enrichissement.

La « tropicalisation » de la langue portugaise est due aux infiltrations africaines d'abord, amérindiennes ensuite. Ces influences apparaissent dans le développement de la langue littéraire, qui n'est plus une sorte de sous-langue par rapport à la langue académique des puristes portugais.

Avec plus de désinvolture et moins d'académisme chaque jour, cette langue s'enrichit de nouveaux rythmes et de nouvelles expressions qui portent l'empreinte africaine. Il y a peu de temps encore, le phénomène se limitait à la langue populaire.

On a beaucoup parlé de l'influence africaine dans la musique brésilienne. Cette influence ne se manifeste pas seulement

dans la musique populaire, mais aussi dans les œuvres les plus savantes. On trouve ainsi une influence africaine chez Heitor Villa-Lobos. Mais ce compositeur accordait aussi une très grande valeur aux sources amérindiennes, qu'il tenait pour authentiquement brésiennes.

Le Brésil et l'Afrique ont ainsi bien des

affinités culturelles. N'oublions pas qu'une écologie tropicale a contribué à créer ces ressemblances, en plus des expériences historiques. Brésiliens et Africains habitent les uns et les autres des régions tropicales. Ces régions souffrent toutes aujourd'hui des conséquences de la modernisation. ■

Août-septembre 1977



GILBERTO FREYRE est un spécialiste brésilien mondialement connu en matière de sociologie et d'anthropologie sociale et culturelle. Parmi ses nombreux ouvrages, *Maîtres et esclaves* (1933), *Sobrados e Mucambos* (1936), *Ingleses no Brasil* (1948) et *A casa Brasileira* (1971).

« Nous, peuple de métis... »

par Jorge Amado

LA culture brésilienne s'est forgée dans la lutte contre le racisme et tire son origine du croisement entre le Blanc, le Noir et l'Indien. Pourtant, nos origines africaines sont indissolublement liées à nos origines blanches. Aussi, c'est avec fierté que le Brésil peut proclamer son métissage et la présence maternelle et merveilleuse de l'Afrique. Car l'Afrique est notre matrice.

Notre philosophie de la vie est profondément anti-raciste, basée qu'elle est sur le

mélange et le métissage. La sculpture si forte et si « nègre » d'un Agnaldo da Silva — sans égale dans le Brésil d'aujourd'hui — n'est pas exclusivement nègre : des éléments d'influence blanche et ibérique s'y discernent, dans les thèmes comme dans les formes. L'*Oxossi* d'Agnaldo est en effet aussi bien un Saint Georges.

Toutefois, il faut déplorer l'image déformée de notre culture telle qu'elle est souvent présentée à l'étranger. Ce qui est réellement fondamental et important y est esca-

moté, à savoir, le sens de la présence africaine dans notre culture.

Par un bizarre retour d'esprit colonial, on a tendance quelquefois à réunir peintres, chanteurs et écrivains à la peau foncée, dans l'intention vaine de démontrer l'absence de tout préjugé racial au Brésil, alors qu'au contraire on fait ainsi preuve d'une préoccupation tout à fait étrangère à la philosophie brésilienne de la vie, anti-raciste par excellence.

On finit, par exemple, par choisir quelquefois des chanteuses à la peau très noire, mais on ne prête aucune attention à leur répertoire; on les fait chanter des chansons où l'influence ibérique l'emporte sur l'influence africaine en oubliant qu'au Brésil la musique est avant tout l'héritière des *atabaques* africains.

On expose la peinture de l'Ecole de Paris, pourvu qu'elle soit peinte par des artistes à la peau sombre et l'on ne tient aucun compte de l'œuvre de peintres brésiliens, tels que Tarsila ou Di Cavalcanti, et pourtant c'est dans leur peinture que sont mis en évidence les éléments d'origine nègre qui ont marqué les arts plastiques dans ce pays, leur conférant, par l'intégration des apports blancs, indiens ou japonais, une originalité brésilienne.

Il faut proclamer et montrer au monde la présence exaltante et fondamentale de l'Afrique au Brésil, sa présence dans notre vie, notre culture, sur le visage de notre peuple.

Il est là, le Nègre africain, présent dans tout ce qui se fait de grand ici. Elle est là, l'Afrique, avec sa lumière et ses ombres, dans les sculptures de prophètes, de saints et d'anges que l'Aleijadinho — sculpteur métis (1730-1814) — faisait surgir sur les chemins de l'or dans l'Etat du Minas Gerais.

Elle est là la musique de Villa-Lobos, de Dorival Caymi, dans les *orixas* et la madone d'Agnaldo, dans les mulâtresses de Di Cavalcanti, dans la poésie de Gregorio de Matos, de Castro Alves, de Vinicius de Moraes, dans la danse, le chant, la douceur, la grâce, la cordialité et l'imagination, dans tout ce qui, en effet, se fait de grand au Brésil.

Parce que, ici, les dieux et les hommes se sont mêlés pour toujours, heureusement. Oui, heureusement. ■

Août-septembre 1977

JORGE AMADO, du Brésil, est l'un des romanciers latino-américains les plus lus dans le monde. Après son roman *Mar Morto* (*Mer morte*, 1936) qui le fit connaître dans tout le continent, il a écrit de nombreux ouvrages, traduits en plus de 30 langues, dont *Bahía de tous les saints* (1935), *Gabriela, girofle et canelle* (1958), *Dofia Flor et ses deux maris* (1966), *Tieta d'Agreste* (1977) et *La Bataille du Petit Trianon* (1980).

Depuis les débuts de la formation du Brésil, l'Afrique noire a été, biologiquement et culturellement, présente aux côtés des Indiens autochtones et des colons européens. Un nouveau type de civilisation s'est ainsi créé dans ce pays, ni européen, ni africain, mais proprement brésilien, produit d'un vigoureux mélange de races et de cultures. Ci-contre, famille afro-brésilienne dans les rues de Salvador de Bahía. Sur les murs à l'arrière-plan : scènes de la conquête et de la colonisation du pays.



Photo René Burri © Magnum, Paris

« Je suis né il y a mille ans... »

Cette lettre de Dan George, chef indien des Capilanos, tribu de la Colombie britannique (Canada) fut lue, lors d'un congrès consacré au développement de l'Arctique et à l'avenir des sociétés esquimaudes, par le père André-Pierre Steinmann, de Puvirtuk (Nouveau-Québec).

Mes très chers amis,

Je suis né il y a mille ans, né dans une culture d'arcs et de flèches; et dans l'espace d'une demi-vie humaine, je me suis trouvé dans la culture de l'âge atomique...

Je suis né à une époque où les gens aimaient toute la nature et lui parlaient comme si elle avait une âme.

Je me souviens qu'étant très jeune, je remontais l'Indian River avec mon père. Je me le rappelle admirant le soleil qui se levait sur le mont Pé-Né-Né; il lui chantait sa reconnaissance, comme il le faisait souvent, avec le mot indien « merci » et beaucoup de douceur.

Et puis, du monde est venu; de plus en plus de monde, comme une vague déferlante, et je me suis soudain trouvé au milieu du 20^e siècle. Je me suis trouvé moi-même et mon peuple flottant à la dérive dans cette nouvelle ère; nous n'en faisons pas partie, engloutis par sa marée saisissante, comme des captifs tournant en rond dans de petites réserves, dans des lopins de terre, honteux de notre culture que vous tourniez en ridicule, incertains de notre personnalité et de ce vers quoi nous allions.

Nous n'avons pas eu le temps de nous ajuster à la croissance brutale qui nous entourait; il semble que nous ayons perdu ce que nous avions, sans que cela soit remplacé.

Savez-vous ce que c'est que d'être sans pays ? Savez-vous ce que c'est que de vivre dans un cadre laid ? Cela déprime l'homme, car l'homme doit être entouré de beauté dans laquelle son âme doit grandir.

Savez-vous ce que c'est que de sentir sa race écrasée et d'être acculé à prendre conscience qu'on est un fardeau pour le pays ? Peut-être n'étions-nous pas assez malins pour apporter une participation pleine de signification, mais personne n'avait la patience d'attendre que nous puissions suivre. Nous avons été mis à l'écart parce que nous restions sans réagir et incapables d'apprendre.

A quoi cela ressemble-t-il de n'avoir aucun orgueil de sa propre race, de sa famille, aucun amour-propre, aucune confiance en soi ?

Et maintenant, vous me tendez la main... et maintenant, vous me demandez d'aller à vous. « Viens et intègre-toi ! » c'est ce que vous dites. Mais comment venir ? Je suis nu et couvert de honte. Comment venir avec dignité ? Je n'ai pas de présence, je n'ai rien à donner. Qu'appréciez-vous dans ma culture — mon pauvre trésor ? Vous ne faites que le mépriser. Vais-je venir à vous comme un mendiant et tout recevoir de votre main toute-puissante ?

Quoi que je fasse, je dois attendre, me trouver moi-même, attendre que vous ayez besoin d'un quelque chose qui est moi.

Votre aumône, je peux vivre sans elle, mais ma condition humaine, je ne saurais vivre sans elle. Peut-on parler d'intégration avant qu'il y ait l'intégration sociale, celle des cœurs et celle des esprits ?

Ce que nous voulons ? Nous voulons avant tout être respectés et sentir que notre peuple a sa valeur, avoir les mêmes possibilités de réussir dans l'existence.

Que personne ne l'oublie : notre peuple a des droits garantis par des promesses et des traités. Nous ne les avons pas demandés et nous ne vous disons pas merci. Car, grand Dieu, le prix que nous les avons payés était exorbitant : c'était notre culture, notre dignité et le respect de nous-mêmes.

Je sais que dans votre cœur, vous voudriez bien m'aider. Eh bien ! oui. Chaque fois que vous rencontrerez mes enfants, respectez-les pour ce qu'ils sont : des enfants, des frères.

Dan George

Janvier 1975

Ishi, le dernier bon sauvage

L'histoire du pauvre Indien de Californie

par Alfred Métraux

UNE nuit de l'été 1911, un boucher d'une petite ville de la Californie, réveillé par les furieux aboiements de ses chiens, découvrit près de sa maison un « homme sauvage » acculé contre un mur et de toute évidence à bout de forces. Le shérif de la ville, alerté, s'empressa de passer les menottes à l'étrange créature et l'enferma, par surcroît de précaution, dans une cellule de prison destinée aux fous furieux.

L'Indien Ishi venait de faire dans la civilisation une entrée solitaire et douloureuse.

Chose curieuse, Ishi ne devait pas garder un mauvais souvenir de ce premier contact avec les Blancs. La prison lui était apparue comme une belle demeure et il se montra reconnaissant de la nourriture et du traitement reçus... Ishi s'attendait, en effet, à être tué. Il imaginait mal un autre sort de la part des Blancs qui avaient exterminé tous les siens.

Vers 1872, quand Ishi devait avoir une dizaine d'années, les Yahi, sa petite tribu du groupe des Yana, avaient été rayés de la carte ethnique de l'Amérique. Il n'en restait qu'une poignée à peine.

L'existence d'une douzaine d'Indiens optant pour une vie de bêtes traquées plutôt que d'accepter la servitude est difficilement imaginable. Sans cesse en mouvement, prenant chaque jour les plus grandes précautions pour ne pas se trahir, ils ne subsistaient que grâce aux produits de la chasse et de la cueillette. La fatigue, l'âge, les maladies, eurent peu à peu raison des fugitifs.

En 1906, Ishi était seul. Pendant cinq ans, nouveau Robinson, il vécut solitaire dans les forêts de sa terre. Lorsqu'il fut découvert à l'orée d'un village des Blancs, il avait décidé de retourner à la communauté des hommes, fussent-ils ses pires ennemis.

La publicité faite autour de la capture du « sauvage » attira l'attention du

professeur Alfred Kroeber¹ qui avait consacré sa vie à l'étude des Indiens de la Californie. Il télégraphia au shérif pour lui demander d'accueillir son collègue, le professeur Waterman.

Mis en présence d'Ishi, Waterman se mit à lui lire des listes de mots dans la langue des tribus qui avaient jadis vécu dans cette région de la Californie. Ishi l'écouta patiemment sans que rien sur son visage indiquât la moindre compréhension. Waterman, découragé, allait abandonner sa tentative de communiquer avec le sauvage, lorsqu'il prononça le mot « siwini » tout en touchant le bois de lit sur lequel l'Indien était assis. Soudain, la face de celui-ci s'éclaira. Il répéta le mot. Les deux hommes, conscients de l'importance de l'incident, frappèrent à l'envi le bois du lit, criant « siwini », « siwini ».

Le mystère était en partie résolu. Ishi pouvait communiquer, bien qu'imparfaitement, avec un Blanc (qu'il prit d'ailleurs pour un Indien). Il n'était plus seul et il perdit son expression de bête traquée.

Que faire de ce sauvage qui ne pouvait continuer à être traité en détenu ? Le shérif consentit au transfert de son captif à l'Université de Californie. Ishi venait de surgir de la préhistoire. En apparence, il avait atteint la cinquantaine; pourrait-il s'adapter à la civilisation industrielle du 20^e siècle ?

Devant tant de nouveautés, il ne manifesta jamais ni émotion ni effroi. La stricte étiquette indienne qu'il observait toujours le lui interdisait. Il s'initia rapidement au mode de vie des Blancs.

Soit par gentillesse, soit par gratitude ou peut-être aussi parce qu'il comprit qu'il contribuait à perpétuer le souvenir de son peuple, Ishi, dans la mesure

de ses moyens, s'efforça de transmettre ses connaissances aux ethnographes et aux linguistes qui l'interrogèrent.

Il se surpassa au cours d'un pèlerinage qu'il effectua en compagnie de ses amis dans les vallées où il avait vécu avec les derniers Yahi et mené ensuite une existence solitaire et errante. Ce fut pour les ethnologues une expérience unique : ils apprirent à voir la nature avec les yeux d'un chasseur du néolithique. A mesure qu'il s'enfonçait dans les parages qu'il connaissait si bien, de vieux souvenirs surgissaient dans la mémoire d'Ishi. Mais peu à peu au plaisir qu'il avait éprouvé à se retrouver dans un cadre familial, succéda une étrange impatience de quitter la région. C'est d'un pas alerte qu'il monta dans le train qui l'éloignait de la terre de ses ancêtres.

Ishi avait une constitution de fer, mais il n'était pas immunisé contre les maladies des Blancs. Aucun soin ne put enrayer les effets dévastateurs de la tuberculose qu'il contracta à la quatrième année de son séjour parmi les Blancs. Quand ses amis jugèrent que sa fin approchait, se conformant à l'usage des Indiens qui veut que l'on meure chez soi, ils le firent transporter dans le musée d'ethnographie qui était « sa maison ». Ishi mourut sans se plaindre, avec le stoïcisme des gens de sa race. Ses amis ethnographes estimèrent qu'il était de leur devoir de disposer de sa dépouille comme l'aurait fait sa famille. Il fut incinéré avec son arc, ses flèches et des coquillages. Sur sa niche funéraire sont gravés les mots : « Ishi, le dernier des Indiens Yana, 1916. »

Février 1963

ALFRED METRAUX (1902-1963), anthropologue français d'origine suisse, se spécialisa dans l'étude des Indiens d'Amérique du Sud. Il a écrit notamment *Le Vaudou haïtien* (1948), *Les Incas* (1962) et *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud* (édition posthume, 1966). Il est aussi l'auteur de traductions et a laissé un Journal dont la publication a commencé en 1978 sous le titre d'*Itinéraires*. De 1946 à 1962, il fut fonctionnaire international à l'ONU puis à l'Unesco.

1. En 1961, Theodora Kroeber, veuve de l'illustre anthropologue américain, avait publié *Ishi - in two Worlds*, University of California Press, « livre admirable » mentionné par Alfred Métraux au début de son article. Il a paru en français sous le titre *Ishi. Testament du dernier Indien sauvage de l'Amérique du Nord*, traduction de J. Hess, coll. « Terre humaine », édit. Plon, 1968.

L'empreinte de l'Afrique sur la culture d'un autre continent

par Alejo Carpentier

CETTE perte évidente du sens plastique originel (de l'Africain transplanté en Amérique) s'explique par le fait que la pratique de la sculpture, de l'art de la taille — ou de la peinture ornementale — aurait exigé un temps, consacré à des activités qui intéressaient peu le maître esclavagiste. Un propriétaire n'allait pas offrir, à des hommes utilisés pour accroître ses richesses par leur main-d'œuvre, des ateliers et des outils pour qu'ils s'adonnent au plaisir de sculpter des figurines considérées comme des idoles barbares, perpétuant de vieilles croyances ancestrales, dont le souvenir devrait être extirpé de la mémoire de ceux qui étaient soumis au fouet des contremaîtres; et surtout à une époque où l'« homme civilisé » d'Occident n'avait pas la moindre estime pour ce qui allait être plus tard hautement valorisé sous le nom de *folklore*.

Les tentatives de création plastique du Noir étaient tenues pour des œuvres du démon. La musique, en revanche, ne gênait pas beaucoup, et les grands propriétaires terriens de Cuba, entre autres, permettaient que leurs esclaves, à l'occasion de fêtes religieuses, fissent entendre leurs tambours et se livrent à la danse, car ils prouvaient ainsi qu'ils jouissaient de bonne santé, et que leur « corps d'ébène » était en condition de donner un bon rendement.

Mais, à la fois, l'esclave entendait des musiques qui s'élevaient autour de lui. Pendant le 16^e siècle, le premier de sa transplantation en Amérique, il assimila la romance espagnole, les chants venus du Portugal, et même la contredanse française. Il connut de nouveaux instruments, ignorés dans son pays d'origine, et il s'habitua à en jouer.

Et quand il obtint d'être affranchi par un maître plus humain que les autres, il se consacra souvent à la profession de musicien, se mêlant à l'homme blanc, en vertu d'une certaine fraternité de métier.

ALEJO CARPENTIER (1904-1980), grand romancier cubain, est l'auteur d'une œuvre importante, traduite en plusieurs langues, dont les titres les plus connus sont *Le royaume de ce monde (1949)*, *Le partage des eaux (1953)*, *Le siècle des Lumières (1962)*, *Le recours de la méthode (1974)*, *La harpe et l'ombre (1979)* et *La danse sacrée (1979)*. Il est aussi l'auteur de nombreux articles et essais, ainsi que d'une *Histoire de la musique cubaine (1946)*.

Déjà très éloigné de toute racine africaine, le Noir d'Amérique latine devint un élément de base, constituant, — tout comme l'Indien — de ce *criollo* qui allait tracer les voies historiques de tout un continent, avec ses aspirations, ses luttes et ses rébellions.

C'est ainsi qu'en s'incorporant graduellement à la société de sa nouvelle patrie — ce qui fut fait avec un retard considérable, dû à l'esclavage, et en de nombreux endroits à une lamentable condition de discrimination — le Noir récupéra peu à peu un sens poétique et un sens plastique, qu'il avait apparemment perdus depuis quelques siècles. Mais il n'était pas question alors, pour lui, de prolonger, de l'autre côté de l'Atlantique, des traditions ancestrales qui ne correspondaient plus aux réalités de son milieu. Il ne parlait déjà plus les dialectes de l'Afrique, mais de grandes langues issues d'autres cultures, qui s'offraient maintenant à son expression. Il ne ressentait plus le besoin de faire revivre les anciens récits yorubas, de se remémorer les vieilles légendes, de retourner aux sources d'une littérature orale, voulant « faire de la poésie » dans le vrai sens du terme.

Il en fut de même pour le peintre. Il n'avait plus grand chose à voir avec une plastique conçue, dans son milieu d'origine, comme un complément aux cultes religieux qu'il avait laissés loin derrière lui — bien qu'un syncrétisme apparaisse quelquefois sur les autels consacrés, apparemment, aux saints chrétiens.

Pour lui, les problèmes plastiques étaient les mêmes que pouvait se poser, à une époque donnée, un artiste de n'importe quelle partie du monde. C'est ainsi que tout au long du 19^e siècle, en Amérique latine, apparaissent des peintres et des sculpteurs noirs ou mulâtres qui, avec leurs pinceaux et leurs ciseaux, n'évoquent nullement les formes et les stylisations de l'art africain.

Il en fut de même, à cette époque, pour la poésie. Et nous devons ajouter que, simultanément, ce furent les écrivains « Blancs » (avec toute la relativité que ce mot peut avoir en Amérique latine) qui publièrent de nombreux romans d'ambiance « nègre » — ou dénonçant les pratiques révoltantes de l'esclavage — sur le continent américain.

Mais c'est notre époque qui allait assister, ces cinquante dernières années, à l'apparition de poètes et de peintres dont l'œuvre présente des caractéristiques nouvelles, dues à la symbiose des cultures qui ont déterminé l'histoire même de ce qu'on a appelé le Nouveau Monde. C'est ainsi qu'au cours de ces dernières décennies, on a beaucoup parlé de « poésie nègre », désignant ainsi une poésie sonore, percutante, onomatopéique, qui, pour surajouter encore à la confusion des esprits, était très souvent l'œuvre de poètes parfaitement « Blancs ».

Tout cela correspondait à une conception exotique de la *négritude*. Car, en vérité, au cas où une « poésie nègre » eût existé en tant que telle, la plus authentique aurait été celle qui eût fait entendre la voix du Noir opprimé par des siècles d'esclavage ou de discrimination raciale — voix révolutionnaire, avant tout, si nous pensons que, depuis le 16^e siècle, le Noir s'est toujours soulevé contre le maître où que ce soit sur le continent, réussissant même à constituer des petits Etats indépendants, au Brésil, en Guyane, à la Jamaïque, Etats qui se maintiennent de longues années.

Jamais le Noir n'a renoncé, dans sa longue histoire américaine, à l'idée de Liberté — idée nourrie par les *criollos* de toutes classes et de tous niveaux qui, au terme de nombreuses luttes, secouèrent le joug du colonialisme espagnol, portugais, français ou anglais.

En somme, dans les Antilles de langue espagnole, comme dans celles qui sont anglophones, il existe aujourd'hui une littérature et une peinture, aux traits notoirement *criollos*, sans que nous nous attardions à mesurer la proportion de leurs composantes ethniques. ■

Août-septembre 1977

Amenés en Amérique dans les caravelles de la « Découverte », les premiers esclaves africains (représentés ici sur une peinture murale dans un bureau de Bahía, au Brésil) et les conquérants ibériques allaient créer dans les Caraïbes un nouveau type humain et une nouvelle culture, résultat de l'apport de deux mondes. Mais « l'art nègre » d'Amérique latine, bien qu'éloigné de la tradition purement africaine, n'en conserve pas moins un certain air de famille.



Le Paraguay, île entourée de terres

par Augusto Roa Bastos

C'EST d'abord au niveau de l'expression qu'apparaissent les plus graves difficultés pour comprendre « l'inconnue paraguayenne ». A l'isolement géographique s'ajoute l'isolement linguistique; à sa nature d'île entourée de terre, s'ajoute le bilinguisme.

Depuis quatre siècles, l'espagnol et le guarani — langue du conquistador et langue du vaincu — coexistent et servent, sans se compléter, de moyen de communication à toute une collectivité.

Le cas du Paraguay est unique en Amérique latine... Dans le processus de métissage, un net déséquilibre socio-linguistique s'est tout de suite installé : pour l'enfant métis, né d'un père européen et d'une mère indienne, la langue maternelle était évidemment le guarani, et l'espagnol la langue imposée et reconnue comme signe d'autorité, langue que le métis allait employer à son tour pour imposer sa propre autorité.

Métis et indigènes sentirent que la langue du père ou du maître, selon les cas, était

Au Paraguay, la population rurale représente quelque 70 pour cent de la population totale. Elle est dans son immense majorité formée d'Indiens qui — quelle que soit leur ethnologie d'origine — parlent guarani entre eux, langue que l'on utilise aussi bien à la campagne qu'à la ville.

Photo © Almay, Paris



précisément l'attribut de sa domination, bien plus que ses objets matériels : armes, outils, aliments, habitat, etc.

Dans les réserves jésuites, prêches et prières se faisaient en guarani. On n'avait pas changé la langue de l'Indien, mais bien ses rites, sa liturgie, son Dieu, ses dieux, sa conception de la nature, du monde, de l'univers, de tout ce qui brille encore aujourd'hui d'un vif éclat dans les mythes cosmogoniques indiens.

Et ce cri d'alarme poussé par le gouverneur Lázaro de Ribera n'a pas eu de suites, la langue du peuple conquis n'étant pas, *ne pouvant pas être* la langue dominante. Le guarani se replia alors dans les profondeurs de la mémoire collective, s'y déposa comme l'alluvion originelle qui allait dominer *dedans* l'expression émotionnelle du Paraguay, qu'il soit ou non bilingue.

Au Paraguay, les facteurs sociaux et régionaux dominent l'usage de l'espagnol ou du guarani. Celui même qui se dit et se croit bilingue ne traitera jamais certains sujets en langue indigène. Il ne le peut tout simplement pas, le fait social le lui interdit. En fait, nombre de domaines restent interdits au « guaraniphone » puisqu'il ne peut pas faire entendre sa voix et sa langue. Plus grave, ne disposant pas de l'expression linguistique adéquate, il ne peut même pas en posséder les concepts.

Si, par exemple, la langue guarani avait accès au monde de la technique, elle serait tellement envahie de néologismes qu'elle s'annulerait pratiquement elle-même.

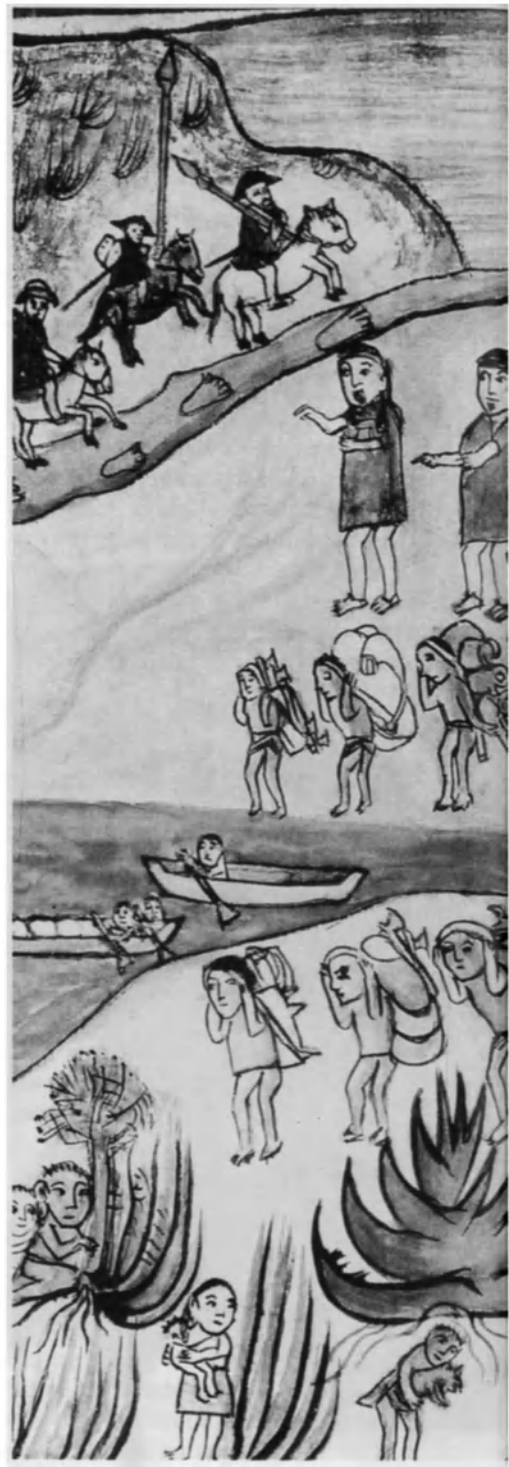
De toute façon, le destin historique, quel qu'il soit, réservé au guarani est étroitement lié au destin historique du pays lui-même. Il en va de même pour l'espagnol.

Même si le guarani est amené à n'être qu'un instrument de communication émotionnel, il tire précisément sa force de sa nature de langue originelle, celle qui continuera de moduler la parole secrète, la parole incessante de tout un peuple, celle qui sourd des profondeurs de ses sentiments, c'est-à-dire de sa part la plus vivante.

Liée au mystère du sang, de l'instinct, de la mémoire collective, la survivance du guarani est assurée par la densité du limon linguistique, fondation originelle de cette île bilingue appelée Paraguay. ■

Août-septembre 1977

AUGUSTO ROA BASTOS, du Paraguay, entama sa carrière de romancier avec Hijo de hombre (Fils d'homme, 1960) qui lui valut une notoriété internationale. Mais ce fut surtout son roman Yo el Supremo («Moi le Suprême», 1974) qui le fit connaître en Europe, où nombre d'universités l'inscrivirent à leur programme de littérature latino-américaine.



La Relation de Michoacán

par J.M.G. Le Clézio

Michoacán, en nahuatl : « lieu des poissons », désignait au 16^e siècle la ville indienne de Tzintzuntzan, capitale des Porphécha. Cette civilisation de l'Amérique centrale aurait disparu sans laisser de traces, s'il n'y avait eu la Relation de Michoacán, véritable testament écrit en langue espagnole aux alentours de 1540, où sont consignés l'histoire de ce peuple, ses croyances, sa foi, les noms de ses dieux et de ses héros. L'écrivain J.M.G. Le Clézio, qui a traduit et présenté en français la Relation de Michoacán (Gallimard, 1984), évoque ci-après ce récit légendaire de la mémoire indienne.



Photo Jean-Loup Charmet © Real Biblioteca de El Escorial et Editions Aguilar, Madrid

Les premiers Espagnols entrent au Michoacán. Dans sa résidence, le Cazonci donne l'ordre d'envoyer des présents aux étrangers qu'on dit être des dieux.

LES grands récits historiques sont aussi des genèses : ils nous racontent la création de la terre, son premier peuplement et l'avènement des dieux et de leurs créatures.

La *Relation de Michoacán* est l'un de ces textes rares — tels les livres du *Chilam Balam* des Mayas du Yucatán ou le *Popol Vuh* des Mayas Quiché — qui nous donne à connaître cette genèse. Texte où est arrêtée par la vertu de l'écriture occidentale la magie verbale du passé fabuleux du peuple de Michoacán, quand, après des siècles d'errance, au milieu des guerres tribales commença à apparaître la destinée d'une nation qui joua un rôle important dans les civilisations de l'Amérique centrale.

Frappé dans ses œuvres vives, ses temples ruinés, ses idoles renversées et surtout l'unique incarnation de son dieu Curicaueri, le Cazonci Tangaohan Tzintzicha, déchu et réduit en esclavage par le conquistador Nuño de Guzmán, le royaume porhépecha ne sait pas résister. Figés par une terreur sacrée, les gens de ce peuple guerrier ne songent même pas à résister.

Pour accueillir ces nouveaux dieux qui arrivent, les Indiens leur envoient des offrandes. Mais ces messagers terrifiants de l'autre monde, les Indiens comprendront bientôt qu'ils ne viennent pas apporter la réponse à leurs prières et à leurs offrandes, mais accomplir la parole funeste des oracles.

La nouvelle de la destruction de l'empire ennemi de Mexico Tenochtitlán, loin de soulager le Cazonci, l'inquiète encore davantage. « Qui êtes-vous ? » demande-t-il à Montaña, le premier Espagnol qui pénètre sur son territoire. « D'où venez-vous ? Que cherchez-vous ? Car des hommes tels que vous, nous n'en avons encore jamais vu.

Pourquoi êtes-vous venus de si loin ? Est-ce que dans votre pays natal il n'y a plus rien à manger et à boire, pour que vous soyez venus connaître des peuples étrangers ? Et que vous avaient fait les Mexicains pour que, étant dans leur ville, vous les ayez détruits ? », comme le rapporte Cervantes de Salazar, dans sa *Crónica de la Nueva España*.

Les questions angoissées du peuple porhépecha recevront bientôt leur réponse. Ce que désirent les nouveaux venus, c'est l'or, l'« excrément du soleil », le symbole de la puissance divine. Insatisfaits des trésors de guerre que leur livre le Cazonci, ils en veulent sans cesse davantage, et pour cela pillent les temples et violent les sépultures des plus grands rois.

Devant ces conquérants, tout a disparu, tout est devenu silencieux, comme l'avaient annoncé les augures. Sur les bords d'un fleuve, au gué de Nuestra Señora de la Purificación, en cette année 1530, le dernier Cazonci est torturé et mis à mort par le conquistador Nuño de Guzmán après une parodie de procès. Avec lui s'éteignent la glorieuse lignée des Uacusecha, les Aigles, qui avaient construit l'Empire, et le règne du dieu Curicaueri, dont il était la dernière incarnation sur la terre. Une autre parole, une autre conquête vont commencer, qui vont recouvrir le silence indien. ■

Août 1985

JEAN MARIE G. LE CLEZIO, d'origine franco-mauricienne, est l'auteur d'une œuvre importante de romancier et d'essayiste. Outre la *Relation de Michoacán* (1984), qu'il a traduite et présentée en français, il faut citer, parmi ses nombreux ouvrages, sa traduction de textes mayas, *Les prophéties de Chilam Balam* (1976), et son dernier roman, *Le chercheur d'or* (1985).

Une analphabète à Paris

Propos recueillis
par Marguerite Duras

Article © Tous droits réservés

Dans les pays où l'instruction est gratuite et obligatoire depuis des générations, l'analphabétisme ne pose pas de problème national. Cependant, dans tous les pays, même les plus avancés, demeure un petit noyau d'adultes qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont jamais appris à lire ou à écrire.

Quel est le sort de cette poignée d'hommes et de femmes qui ont réussi à se glisser entre les mailles de l'instruction obligatoire ? Quelle peut être l'existence d'un adulte analphabète dans une société où tout est fondé sur la lecture et l'écriture ? Récemment, un écrivain français, Marguerite Duras, s'est posé ces questions. Elle a découvert à Romainville, dans la banlieue parisienne, une ouvrière qui ne sait ni lire ni écrire. Les réponses données par cette femme au cours de l'entretien que nous publions ci-dessous, révèlent le drame poignant de la vie d'une analphabète dans une grande capitale mondiale.

— Y a-t-il des mots que vous reconnaissez sans savoir les lire ?

— Il y en a trois. Les mots des stations de métro que je prends tous les jours : Lilas et Châtelet, et mon nom de jeune fille.

— Est-ce que vous les reconnaissez entre beaucoup d'autres ?

— Entre une vingtaine d'autres, je crois que je les reconnaîtrai.

— Comment les voyez-vous, comme des dessins ?

— Si vous voulez, comme des dessins. Le mot Lilas il est haut presque comme il est large, il est joli. Le mot Châtelet, il est trop allongé, je trouve qu'il est moins joli. Il est bien différent du mot Lilas à voir.

— Lorsqu'il vous est arrivé d'essayer d'apprendre à lire, cela vous a paru difficile ?

— Vous ne pouvez pas vous rendre compte. C'est quelque chose de terrible.

— Pourquoi surtout ?

— Je ne sais pas très bien. Peut-être parce que c'est si... petit. Vous excuserez, mais c'est forcé, je sais pas non plus m'exprimer.

— Il vous est très difficile de vivre à Paris, n'est-ce pas ? de vous déplacer ?

— Quand on a une langue, on peut aller à Rome.

— Comment faites-vous ?

— Il faut demander beaucoup, et réfléchir. Mais vous savez, on reconnaît très vite, plus vite que les autres. On est comme des aveugles, quoi, on a des coins où on se retrouve. Après, on demande.

— Beaucoup ?

— Dix fois à peu près pour une course dans Paris quand je quitte Romainville. Il y a le nom des métros, on se trompe, il faut revenir, demander encore, puis le nom des rues, des boutiques, les numéros.

— Les numéros ?

— Oui, je sais pas les lire. Je sais bien les compter dans ma tête, très bien pour ma paye et mes achats, mais je sais pas les lire.

— Jamais vous ne dites que vous ne savez pas lire ?

— Jamais. Je dis toujours la même chose, que j'ai oublié mes lunettes.

— Quelquefois vous êtes obligée de le dire ?

— Quelquefois oui, pour les signatures, à

l'usine, à la mairie. Mais voyez, toujours je rougis quand je dois le dire. Si vous étiez dans moi comme dans d'autres, vous comprendriez.

— Et pour votre travail ?

— A l'embauche, je le dis pas. Chaque fois, je joue ma chance. Ça marche en général, sauf quand il y a les fiches d'heures à remplir tous les soirs. Sans ça, je fais semblant.

— Partout ?

— Partout, au travail, chez les commerçants, je fais semblant de regarder les balances, les étiquettes. J'ai peur aussi qu'on me vole, qu'on me trompe, je me méfie toujours.

— Dans votre travail même, cela vous gêne-t-il ?

— Non. Je travaille bien. Je suis obligée de faire attention plus que les autres. Je réfléchis, je fais très attention. Ça va.

— Pour les achats de votre ménage ?

— Je sais toutes les couleurs de toutes les marques de produits que je me sers. Quand je veux changer de marque, une copine m'accompagne. Après, je me rappelle des couleurs de la nouvelle marque. On a beaucoup de mémoire, nous autres.

— Quelles sont vos distractions, le cinéma ?

— Non. Le cinéma, je ne comprends pas. Ça va trop vite, je comprends pas leur parler. Et, surtout, il y a trop d'écritures qui descendent. Les gens lisent des lettres. Après, les voilà bouleversés ou contents, alors je comprends plus. Je vais au théâtre.

— Pourquoi au théâtre ?

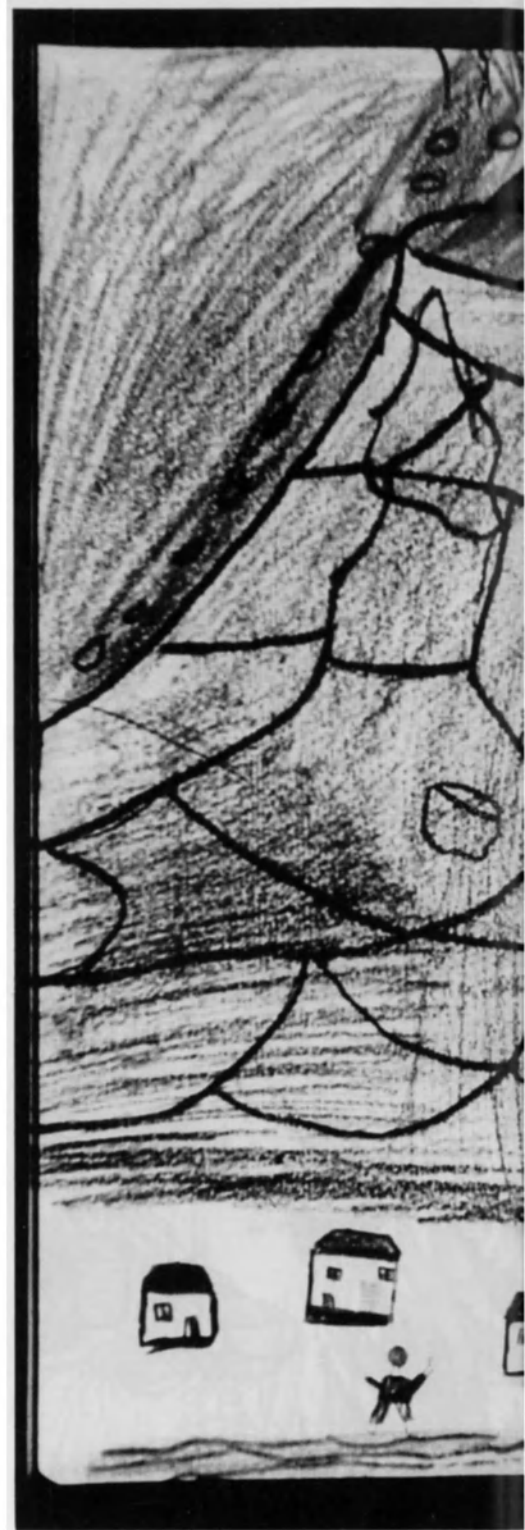
— On a le temps d'écouter. Les gens disent tout ce qu'ils font. Il n'y a rien d'écrit. Ils parlent lentement. Je comprends un peu.

— Autrement ?

— J'aime la campagne, les sports à voir. Je ne suis pas plus bête qu'une autre, mais de pas savoir lire, on est comme un enfant.

— Vous oubliez quelquefois que vous ne savez pas lire ?

— Non, j'y pense tout le temps dès que je suis dehors. C'est fatigant, ça fait perdre du temps. Pourvu que ça ne se voie pas, voilà ce qu'on pense tout le temps. On a tout le temps peur. ■



Mars 1958

Les 21 points d'une nouvelle stratégie de l'éducation

Envisager d'une manière globale les problèmes de l'éducation, en repenser les objectifs et la méthodologie tant à la lumière des exigences du développement que des aspirations des individus, inspirer aux Etats des stratégies nationales, orienter la coopération internationale, telle fut la mission confiée, en 1971, à la Commission sur le développement de l'éducation. Présidée par M. Edgar Faure, la Commission était constituée de MM. Felipe Herrera, Abdul Razzak Kaddoura, Henri Lopes, Arthur Vladimirovitch Petrovski, Magid Rahnema et Frederick Champion Ward. Les conclusions de la Commission, dont nous publions ici les grandes lignes, ont permis de dégager une conception et des stratégies éducatives qui pourraient être communes aux gouvernements et aux institutions spécialisées et constituer un cadre général pour le développement de l'éducation.

1

Nous proposons l'éducation permanente comme idée maîtresse des politiques éducatives pour les années à venir, aussi bien pour les pays développés que pour les pays en développement.

2

Prolonger l'éducation à travers les âges de l'homme, sans la limiter aux murs de l'école, cela suppose une restructuration globale de l'enseignement. L'éducation doit s'élargir aux dimensions d'un véritable mouvement populaire.

3

L'éducation doit pouvoir être dispensée et acquise par une multitude de moyens. L'important n'est pas de savoir quel chemin on a suivi, mais ce qu'on a appris et acquis.

4

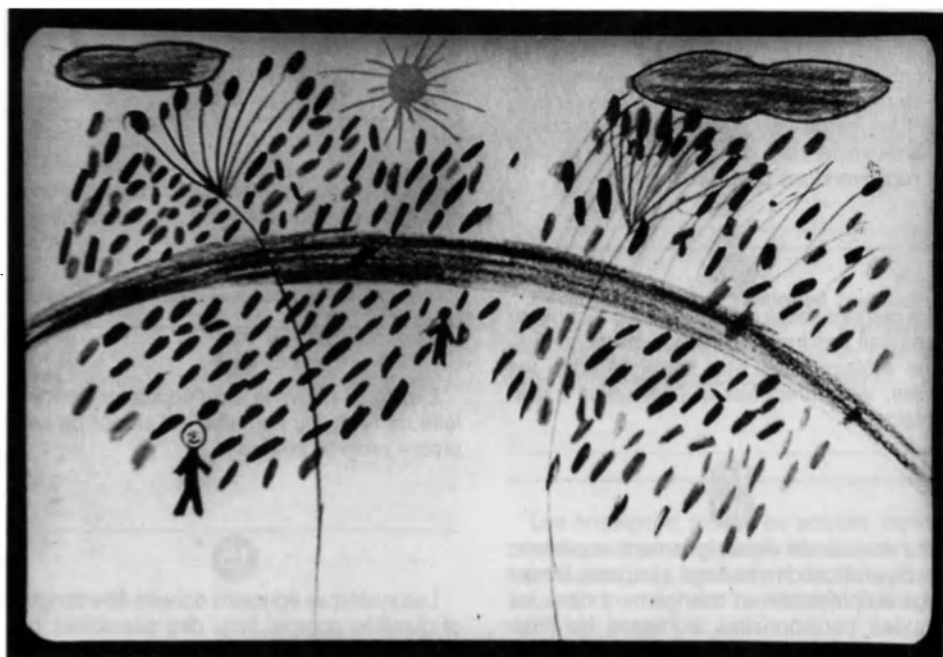
Abolir les barrières artificielles ou désuètes entre les différents ordres, cycles et niveaux d'enseignement.

5

L'éducation des enfants d'âge préscolaire devrait s'inscrire au nombre des grands objectifs des années 1970.

6

Des millions et des millions d'enfants et de jeunes sont condamnés à se passer de toute instruction. Il faut donc inscrire au premier rang des politiques éducatives la généralisation de l'éducation élémentaire, sous des formes diversifiées, selon les possibilités et les besoins.



« Il est nécessaire de développer chez l'individu les pouvoirs de l'imagination », recommande dans son rapport la Commission Internationale sur le développement de l'éducation. C'est ce qu'a tenté de faire un jeune professeur et peintre espagnol dans sa classe de dessin du lycée de Lugones, près d'Oviedo (Asturies) : les élèves écoutent divers chefs-d'œuvre de la musique et, sans autre directive, jettent sur le papier, avec des crayons de couleur, impressions et images suscitées en eux par les sons. Leurs dessins sont souvent surprenants, surtout si l'on sait qu'il s'agit d'enfants venant en général de milieux culturellement peu favorisés qui ont connu dans cette classe leurs premières impressions artistiques. En haut, Le Sacre du printemps de Stravinski selon l'interprétation plastique de la petite Maria Paz Martínez (11 ans). A droite, Feux d'artifice du même compositeur, vus par Leonor Huerta Rodríguez (10 ans).



Photos Sancho-Mirano, Oviedo, Espagne

7

Abolissons les distinctions rigides entre les différents types d'enseignement — général, scientifique, technique et professionnel — en conférant à l'éducation, dès le primaire, un caractère tout à la fois théorique, technologique, pratique et manuel.

8

L'éducation doit avoir pour but non seulement de former les jeunes en vue d'un métier déterminé, mais surtout de les mettre en mesure de s'adapter à des tâches différentes et de se perfectionner sans cesse, dès qu'évo-
luent les formes de production et les conditions de travail : elle doit tendre ainsi à faciliter les reconversions professionnelles.

9

La responsabilité de la formation technique ne devrait pas incomber uniquement au système scolaire, mais être partagée entre les écoles, les entreprises et l'éducation extrascolaire.

10

Au niveau de l'enseignement supérieur, une diversification très large s'impose. Ce qui exige au préalable un changement dans les attitudes traditionnelles à l'égard de l'université.

11

L'accès aux différents types d'enseignement et aux fonctions professionnelles devrait dépendre des seules connaissances, capacités et aptitudes de chacun.

12

Le développement rapide de l'éducation des adultes, scolaire et extrascolaire, doit être l'un des objectifs primordiaux des stratégies éducatives des dix années à venir.

13

Toute action d'alphabétisation doit s'articuler sur les objectifs du développement socio-économique du pays.

14

L'éthique nouvelle de l'éducation tend à faire de l'individu le maître et l'auteur de son propre progrès culturel.

15

Les systèmes éducatifs doivent être conçus et planifiés compte tenu des possibilités offertes par les techniques nouvelles.

En haut, Arla en sol, pour cordes de Jean-Sébastien Bach (Miguel Cortina García, 11 ans). A droite, le Printemps des Quatre saisons de Vivaldi (María Pilar Sanjosé Calderon, 11 ans) et la Symphonie du Nouveau Monde de Dvorak (Emilio Prado Sánchez, 12 ans).

16

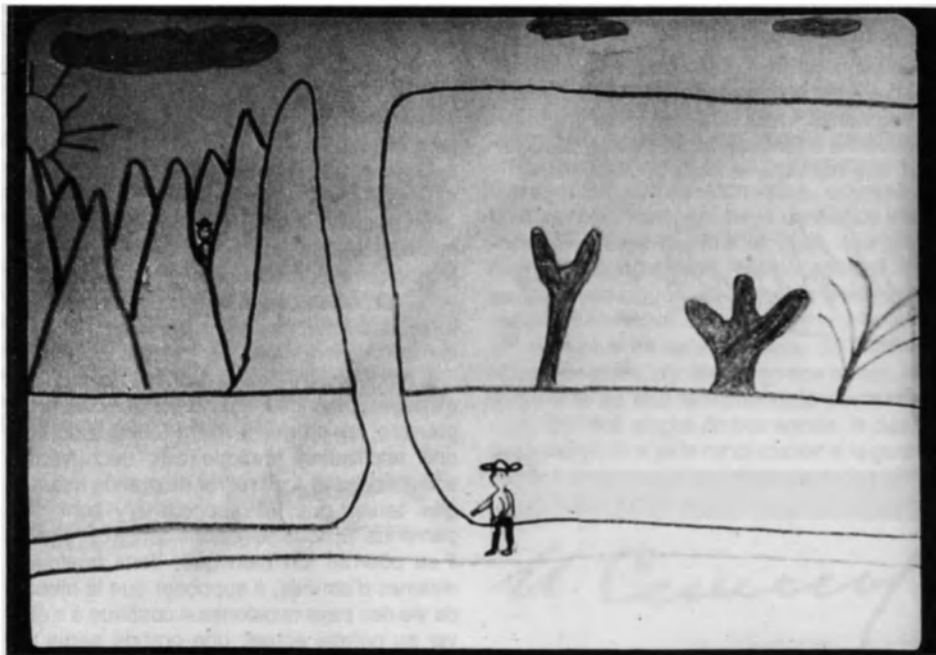
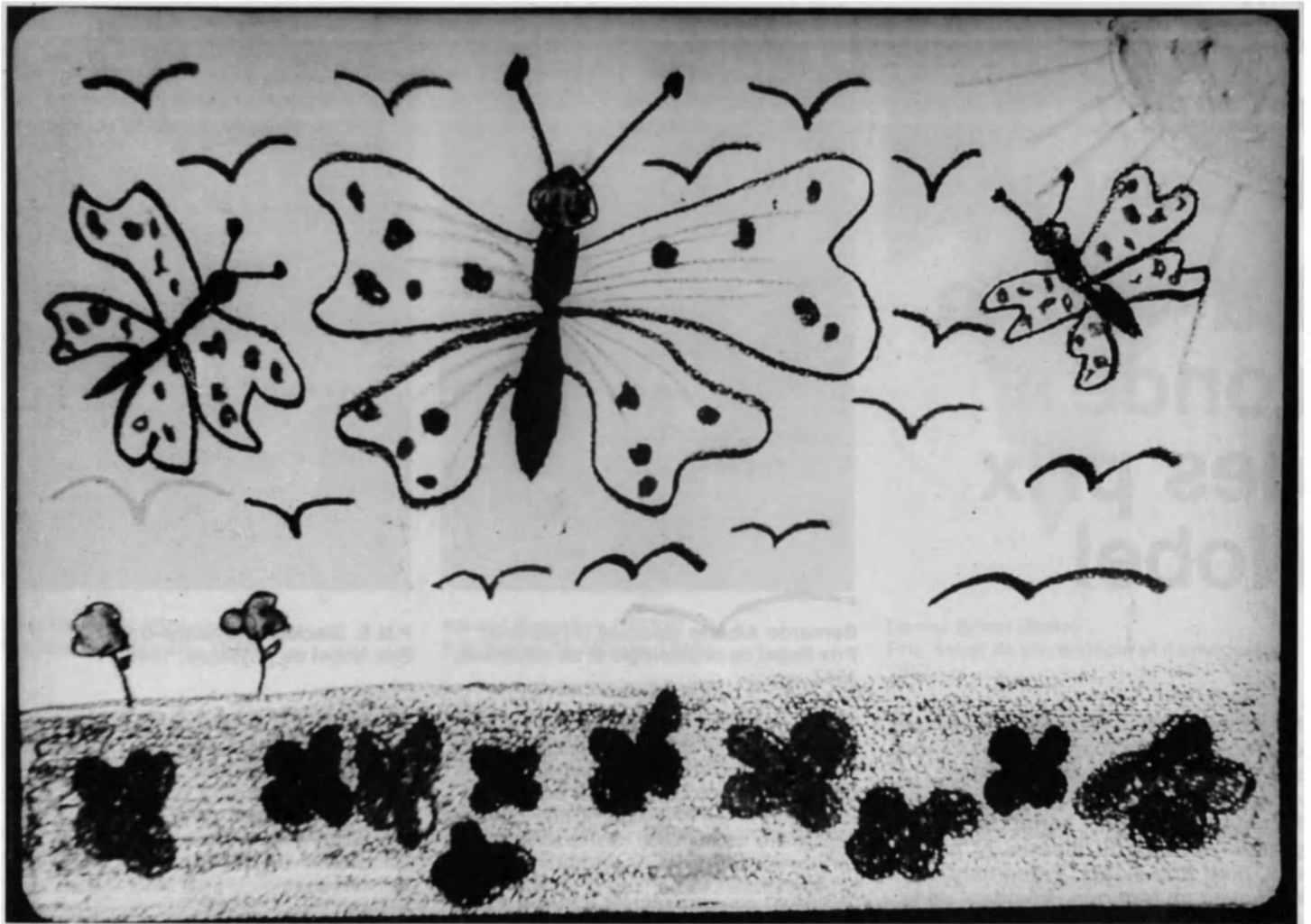
Les enseignants doivent être préparés en vue des rôles nouveaux qui leur incomberont du fait des technologies éducatives.

17

Idéalement, la fonction d'enseignant est la même et revêt la même dignité, quel que soit le secteur où elle s'exerce. La distinction entre instituteurs, maîtres de l'enseignement technique, maîtres secondaires, professeurs d'université, etc., ne devrait impliquer aucune hiérarchisation.

18

Les conditions de formations des enseignants doivent être profondément modifiées afin qu'ils soient des éducateurs plus que des spécialistes de la transmission des connaissances.



19

Faire appel, au côté des enseignants professionnels, à des auxiliaires (ouvriers, techniciens, cadres, etc.). Faire appel aussi au concours des élèves et des étudiants : ils s'éduqueraient eux-mêmes tout en éduquant les autres.

20

Contrairement aux pratiques traditionnelles, c'est à l'enseignement de s'adapter à l'enseigné, non à l'enseigné de se plier aux règles préétablies de l'enseignement.

21

Les enseignés, jeunes ou adultes, doivent pouvoir exercer des responsabilités en tant que sujets, non seulement de leur propre éducation, mais de l'entreprise éducative dans son ensemble. ■

Novembre 1972

L'homme
devant
la science

La « table ronde » des prix Nobel



Bernardo Alberto Houssay (Argentine)
Prix Nobel de physiologie et de médecine,
1947.

Novembre 1958 : sous les immenses draperies de béton armé de la grande salle des conférences de l'Unesco, la « table ronde » était occupée par huit hommes comptant parmi les plus grands savants du monde, et parmi eux, cinq prix Nobel. Présentant ses collègues en tant que Président de la Commission nationale française pour l'Unesco, M. Gaston Berger put dire : « Il y a des choses que nous savons importantes mais qui prennent un relief particulier quand elles sont dites par certains hommes. »

Ln'y a pas deux sortes de sciences, il y a la science et les applications de cette science. Le public et les gouvernements croient que la science dite appliquée est la seule utile. C'est une erreur profonde. Il faut que les populations sachent que c'est la science que l'on appelle théorique ou pure qui crée toutes les connaissances qui sont à la base de la science appliquée. Quand les sciences théoriques sont freinées ou s'appauvrissent, les applications languissent ou s'arrêtent.

Je voudrais, à ce sujet, citer une pensée de Pasteur : « Ce ne sont pas les discussions politiques, si longues et si complexes, que l'on peut lire dans les journaux, qui font progresser l'humanité, mais seulement les grandes découvertes scientifiques, les découvertes de la pensée humaine et leurs applications. »

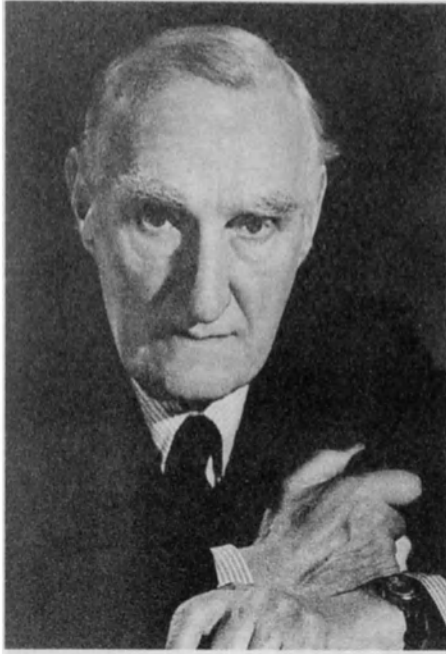


P.M.S. Blackett (Royaume-Uni)
Prix Nobel de physique, 1948.

BIEN que la science ait abouti à des résultats remarquables, il faut bien se dire qu'elle n'est pas une baguette magique dont il suffirait de toucher un pays pauvre pour le transformer en un pays riche. Les manuels scientifiques sont bon marché ; il est relativement peu coûteux de former des hommes de science ; mais il faut des sommes énormes pour donner aux connaissances scientifiques la forme concrète d'usines, d'aciéries, de réseaux de transport, d'usines électriques, de mines et de fabriques de produits chimiques. Toutes ces installations exigent de très gros capitaux, que les pays pauvres ont beaucoup de peine à trouver. Telle est la raison économique toute simple pour laquelle la science est si inégalement appliquée, à l'heure actuelle, à la surface du globe.

Sans doute la chose importante pour l'humanité est-elle de ne pas se faire sauter. Mais je suis curieusement optimiste à ce sujet... Si nous admettons donc que nous ne nous ferons pas sauter, quel est le problème qui vient immédiatement après par ordre d'urgence ?

A mon avis, il s'agit de réduire l'écart qui va s'élargissant entre les pays riches et les pays pauvres, les premiers ayant réussi à donner une application pratique aux découvertes scientifiques et à en retirer de grands avantages, tandis que les seconds n'y sont pas parvenus. Si nous ne faisons rien, à cet égard, il se pourrait fort bien que, dans quelques dizaines d'années, à supposer que le niveau de vie des pays occidentaux continue à s'élever au rythme actuel, une grande partie du globe continue à croupir dans la misère, où elle est depuis des siècles, tandis que les pays avancés d'Occident bénéficieraient (mais ce ne serait peut-être pas tout bénéfice) de cinq jours de congé sur sept.



John Boyd Orr (Royaume-Uni)
Prix Nobel de la paix, 1949.

LE progrès de la science, qui a créé la technologie et donné naissance aux idées nouvelles, a guidé d'un bout à l'autre l'évolution de notre civilisation.

Cependant, un problème nouveau se pose : au cours de notre génération, la science a progressé à un rythme accéléré. Depuis 50 ans ses progrès ont été plus importants qu'au cours des 2 000 années précédentes et l'homme en a retiré une puissance énorme.

Par le passé, la faim et la maladie limitaient l'augmentation de la population. Aujourd'hui la faim peut être éliminée, la maladie est rapidement vaincue et nous assistons à une augmentation prodigieuse de la population. C'est l'un des problèmes que nous aurons à résoudre. Ainsi, le progrès de la science nous a conduits vers une ère nouvelle — où la guerre est impossible. C'est la plus grande révolution de l'histoire.

Pouvons-nous nous adapter à ces bouleversements ? Certains croient que non. Je crois que nous le pouvons. Mais cela dépend de l'humanité tout entière : la question est de savoir si les peuples se rendent compte du problème qui se pose, s'ils veulent donner à nos gouvernements la possibilité de nous guider vers un nouvel âge d'or.

Boyd Orr / Breckin



Nikolaï Semenov (URSS)
Prix Nobel de chimie, 1956.

EN présence de quelle situation nous trouvons-nous ? D'une part, la science peut rendre l'homme heureux... D'autre part, il suffirait d'une guerre qui, dans les conditions actuelles, ne pourrait être qu'atomique, pour que le sort de l'homme devint vraiment effroyable, plus effroyable qu'il n'a jamais été. Les souffrances du passé seraient peu de choses à côté de celles de l'avenir.

En fait, c'est de notre bonne volonté, de nos efforts, de notre fermeté, que dépend la réalisation de l'une de ces deux éventualités. On doit et on peut dès à présent interdire les expériences atomiques, y mettre un terme une fois pour toutes. Cette question n'est certes pas la plus grave, mais elle est tout de même fort importante, car pareille interdiction empêcherait tout d'abord le perfectionnement des terribles armes atomiques, ouvrirait la voie au rétablissement de la confiance internationale, ferait disparaître dans une large mesure la dépression morale actuelle des peuples, provoquée par la guerre froide; cette mesure permettrait dans un très proche avenir, et le plus tôt sera le mieux, de passer à l'étape décisive : l'interdiction des armes atomiques et de leur fabrication, la destruction complète des stocks de ces armes, le désarmement général et la renonciation à la guerre en tant que moyen de règlement des différends internationaux.

N Semenov



Photos Fondation Nobel

Daniel Bovet (Italie)
Prix Nobel de physiologie et de médecine, 1957.

IL importe de ne pas appauvrir l'enseignement universitaire, l'enseignement humaniste. Il importe de ne pas laisser s'opérer le transfert de l'autorité, en matière scientifique, de l'université à la politique et de ne jamais nous prêter à la militarisation de nos efforts.

A propos de toutes ces armes, de toutes ces guerres, on a parfois mis en cause la responsabilité du savant. Je voudrais ici — cela m'est d'autant plus facile que je ne suis pas physicien — prendre sa défense.

La science est innocente des maux dont on l'accuse et dont est seule responsable une société insuffisamment pénétrée de son esprit.

Daniel Bovet

■
Février 1959

La réalité sous le masque

par José Ortega y Gasset

Texte © Reproduction interdite

PENDANT des siècles et des siècles, les hommes ont eu devant les yeux le clair spectacle du ciel sidéral. Mais ce qui s'offrait au regard, ce qui se manifestait, n'était pas une réalité. C'était tout juste le contraire : un mystère, une énigme, un problème qui donnait le frisson.

Car les faits sont comme les dessins de l'écriture hiéroglyphique. Avez-vous jamais remarqué le caractère paradoxal de ces dessins ? Ils étalent ostensiblement devant nous l'évidence de leurs profils, mais cette transparence vise à nous opposer un mystère. L'hiéroglyphe nous dit : « Tu me vois clairement ? Bien. Dis-toi que ce que tu vois n'est pas ce que je suis en réalité. Je suis là pour te dire que je suis autre. Ma réalité, ma signification se tient derrière moi et je la masque. Pour l'atteindre, ne te fie pas à moi, ne me confonds pas avec elle; au contraire, tu dois m'interpréter et cela suppose que tu dois chercher le sens vrai de cet hiéroglyphe au-delà des apparences du dessin. »

Traduit de *En torno a Galileo* (1933) © Revista de Occidente, Madrid, 1961. Reproduction interdite.

La science est interprétation des faits. En eux-mêmes, les faits ne nous livrent pas la réalité; bien au contraire, ils la cachent, ils nous montrent le problème posé par la réalité. S'il n'y avait pas de faits, il n'y aurait pas de problème, il n'y aurait pas d'énigme, il n'y aurait rien à démasquer ni à découvrir. La vérité, les Grecs la nommaient « *aletheia* », qui signifie découverte, ôter le voile qui couvre et cache.

Les faits dissimulent le réel; tant que leurs essais innombrables nous enveloppent, nous sommes dans le chaos et l'obscurité. Pour rencontrer le réel, il nous faut un moment écarter les faits qui nous assaillent, et demeurer dans la solitude de l'esprit. Et là, à nos propres risques et pour notre compte, nous imaginons une réalité, nous bâtissons une réalité fictive. Puis, dans la solitude de notre propre imagination, nous réussissons à trouver l'apparence, les formes visibles, les faits qu'aurait engendrés cette réalité fictive.

Alors, nous émergeons de cette solitude de l'imagination, nous sortons de cet état mental d'absolu et d'isolement et nous comparons les faits qu'impliquerait notre réalité imagi-

naire avec les faits évidents qui nous environnent. Si par bonheur les uns et les autres coïncident, cela signifie que nous avons déchiffré l'hiéroglyphe, que nous avons mis au jour la réalité que les faits tenaient au secret.

Ce travail, c'est la science même. Comme on le voit, il consiste en deux opérations distinctes : l'une, purement imaginaire, créatrice, que l'homme accomplit grâce à la plus libre de ses facultés, l'autre comparative, confrontation de ce qui est extérieur à l'homme, des faits, des données. La réalité n'est pas une donnée, elle n'est pas un cadeau, elle est une construction édiflée par l'homme avec les matériaux à sa disposition. ■

Mai 1964

JOSE ORTEGA Y GASSET (1883-1953), philosophe et essayiste espagnol, a considérablement influencé les milieux intellectuels hispanophones et européens. On lui doit de nombreuses œuvres, dont *Meditaciones del Quijote* (1914), *España invertebrada* (1922), *La rebelión de las masas* (1929), *En torno a Galileo* (dont est tiré le présent article), *Historia como sistema* (1940), et les huit volumes de *El Espectador* (1916-1935).

Le flambeau de la science

par Abdus Salam

Pour une renaissance de la recherche scientifique dans le tiers monde

Le prix Nobel de physique fut décerné en 1979 au physicien pakistanais Abdus Salam, fondateur et directeur du Centre international de physique théorique de Trieste, patronné par l'Unesco, et professeur de physique théorique à l'Imperial College de Londres. Ce prix, qu'il partageait avec deux physiciens américains, Sheldon Glashow et Steven Weinberg, lui avait été attribué pour ses travaux sur l'interaction électromagnétique entre les particules élémentaires. Peu de temps après l'annonce du prix, le professeur Salam fut invité à recevoir les félicitations du Conseil exécutif de l'Unesco au Siège de l'Organisation à Paris. L'article ci-dessous reprend des extraits de son allocution devant le Conseil.

LA question fondamentale à laquelle je voudrais arriver est la suivante : les pays en développement sont-ils aujourd'hui vraiment engagés sur la voie d'une renaissance scientifique, de la même manière que l'Occident au 12^e siècle, à l'époque de Michael l'Écossais ?

Pour que cette renaissance puisse se produire, deux conditions doivent être remplies; d'une part, il faut qu'il existe des carrefours internationaux où peut se transmettre la flamme du savoir; d'autre part, il faut que

d'autres sociétés en développement aient la volonté de donner la plus grande priorité à l'acquisition du savoir, comme les Japonais l'ont eue après la révolution Meiji, lorsqu'ils ont inclus cette tâche dans leur constitution.

Malheureusement, à dire vrai, si je considère l'état actuel de l'ensemble des pays en développement, je dois constater qu'aucune de ces deux conditions n'est remplie. Les possibilités de collaboration internationale sont de plus en plus limitées, les pays européens traditionnellement accueillants imposant chaque jour davantage de restrictions à l'admission de chercheurs étrangers venant de pays en développement. Il devient de plus en plus évident que les pays en développement auront bientôt besoin d'institutions, d'universités scientifiques gérées à l'échelon international, par les Nations Unies ou par l'Unesco, non seulement pour faire de la recherche comme à l'Université des Nations Unies de Tokyo, mais aussi pour l'enseignement traditionnel, à un niveau élevé, de la technique et de la science, aussi bien fondamentale qu'appliquée. La seconde condition dont j'ai parlé, à savoir un désir passionné, chez les pays en développement, d'acquérir des connaissances et la suppression de tous les obstacles qui s'y opposent, est, elle aussi, malheureusement loin d'être remplie...

J'aimerais lancer un appel aux délégués

des pays en développement, dont je fais partie. Je voudrais m'adresser à eux personnellement. La science et la technique sont entre vos mains. Vos hommes de science sont des atouts précieux. Faites-en cas; donnez-leur la possibilité de participer au développement scientifique et technique de votre pays. Ne les laissez pas à l'écart. L'objectif des 20 milliards de dollars qu'il faudrait consacrer à la science au lieu des 2 milliards actuels est en dernier ressort de votre responsabilité.

Je voudrais aussi lancer un appel à la communauté internationale, aussi bien aux gouvernements qu'aux hommes de science. Un monde à ce point divisé en ce qui concerne la science et la technologie ne peut pas durer. Que penser lorsqu'on voit un Centre international de physique théorique qui a un budget de 1,5 million de dollars pour couvrir 100 pays en développement alors que cette grande organisation qu'est le CERN à Genève est dotée conjointement par les pays européens d'un budget d'un tiers de milliard de dollars ? Pour être efficace, c'est à cette échelle que doit être menée la recherche scientifique. ■

Novembre 1979

Mes premiers pas dans l'espace

par Alexei Leonov

Le 18 mars 1965, pour la première fois dans l'histoire de l'astronautique, un homme — le Soviétique Alexei Leonov — sortit d'un vaisseau spatial et évolua pendant vingt minutes dans le cosmos.

SEULES les inoubliables minutes du départ et le souvenir des longs mois d'entraînement au vol me firent croire à la réalité du tableau qui s'offrait à mes yeux lorsque je regardais le vaisseau en planant dans l'espace cosmique libre. « Voskhod-2 » voguait solennellement, majestueusement.

Devant moi, tout était noir, et les étoiles ne scintillaient pas; elles semblaient immobiles.

Le soleil n'apparaissait pas non plus comme vu de la terre. Il n'y avait aucune auréole autour, aucune couronne. Il était comme un énorme disque incandescent incrusté dans le velours noir du ciel cosmique. Le cosmos lui-même ressemblait à un puits sans fond.

En bas, notre planète bleue. Vue du cosmos, elle paraissait non pas ronde mais tout à fait plate, telle un énorme planisphère. Seule la courbure de l'horizon rappelait qu'elle est ronde.

Ce fut au-dessus du Kamtchatka, que le commandant du vaisseau « Voskhod-2 », Pavel Beliaiev, commença les préparatifs pratiques en vue de ma sortie du vaisseau. Il m'aida à mettre le sac à réserve d'air. Je

vérifiai la livraison du mélange d'air respiratoire du sac au scaphandre. Beliaiev ouvrit l'écotille du sas. Nous avons branché ensemble à mon scaphandre la drisse-câble qui devait me fixer au vaisseau.

Je me détachai de mon siège et entrai dans le sas en flottant. Je fis un geste de la main au commandant. L'écotille, derrière moi, se ferma. Beliaiev commença à faire sortir l'air du sas afin d'égaliser la pression dans la chambre du sas avec la pression hors du vaisseau. Je le sentis au gonflement du scaphandre. Soudain, l'écotille s'ouvrit dans l'espace cosmique. Une gerbe aveuglante de lumière solaire remplit le sas.

Je m'avançai vers la sortie du sas et en émergeai un peu de la tête. Nous survolions la Méditerranée...

Je me trouvais en rotation. Il était impossible de l'arrêter par des mouvements quelconques. J'avais appris qu'il devait en être ainsi pendant les entraînements dans l'avion laboratoire où nous avons perfectionné, Pavel Beliaiev et moi-même, la sortie et la rentrée dans les conditions de l'apesanteur. Aussi ne fis-je aucun effort. J'attendis l'affaiblisse-

ment de la rotation par la torsion de la drisse. Je pouvais arrêter cette rotation en saisissant la drisse, mais je ne le fis pas car en tournant je pouvais mieux voir.

Hors du vaisseau, je m'entretenais en permanence par téléphone avec Pavel Beliaiev et la terre, en particulier avec Youri Gagarine qui veillait au poste de commande du cosmodrome.

Au-dessus de l'Ienisséï, le commandant me donna le signal de rentrer dans le vaisseau. Je me sentais merveilleusement bien et ne voulais pas quitter le cosmos.

Je tentai d'entrer directement dans le sas; ce ne fut pas facile. Le scaphandre gonflé gênait mes mouvements. Il me fallut faire des efforts pour y pénétrer. Mais bientôt je me retrouvai dans la cabine.

L'expérience de la sortie de l'homme dans l'espace cosmique était achevée. J'avais passé vingt minutes hors du vaisseau. Nous nous approchions de l'océan Pacifique. ■

Enfances africaines

par Camara Laye

MON village natal et lieu de résidence habituel de mes parents, Kouroussa, en Haute-Guinée, en Afrique occidentale, est le type même de village malinké, dont le fleuve Djéliba qui l'arrose commande presque entièrement la vie, et dont la quasi-totalité de la population est paysanne. Le village est situé à quelque sept cents kilomètres de la côte. On y accède par train ou par automobile.

Kouroussa, du temps de mon enfance, était un ensemble de cases rondes en « banco », coiffées de toits de chaume de forme conique.

Kouroussa « So » ou le village de Kouroussa, groupait différents « kabila » ou familles; ces très grandes familles y menaient une vie qui débouchait fréquemment sur l'amour; je parle de cet amour qui les unissait si étroitement les unes aux autres, et qui en faisait des groupes compacts, sans fissure.

Je sais aujourd'hui, par la tradition orale que j'étudie depuis près de vingt ans en Afrique de l'ouest, que mon aïeul était « Tabon Wana fran Camara ».

Il était contemporain des grands rois et chefs de tribu qui, au 13^e siècle, constituèrent le manding primitif, base de l'Empire du Mali.

D'après nos anciens, le serpent-génie de notre race a appartenu d'abord à Fran Camara, qu'il rendit très habile artisan et redoutable, parce que grand stratège.

C'est avec mon père que je l'ai vu; il était devenu très familier quand j'étais enfant; il était la source de la puissance de mon père dans le travail du métal et du bois; il était l'éminence grise de mon père dans l'art de gouverner ses confrères. Il y avait à l'époque une infinité de gris-gris pour se protéger; il y avait des diseurs de choses cachées, des guérisseurs dont certains guérissaient réellement.

A Kouroussa, l'enfant n'appartenait pas à son père et à sa mère, il était la propriété de la lignée, du village qui en était responsable et se chargeait de son éducation. L'individu demeurait lié au groupe; la vie lui ayant été transmise par lui, c'est par lui qu'il continuait de vivre.

Cette solidarité, mais c'est peu dire : cette source de vie était ressentie aux grands moments. Un villageois était-il malade ? Hommes et femmes, avant de se rendre aux champs, le matin, allaient lui rendre visite. Il en était de même le soir.

Mais c'est surtout à l'occasion des décès que la cohésion du village de Kouroussa se faisait plus admirable. Car à cet instant, tout le monde abandonnait ses occupations pour venir entourer le mort et sa famille.

Aujourd'hui, un tri dans les multiples coutumes s'impose. Certaines de ces coutumes, inadaptées aux temps modernes, doivent être abandonnées. Mais l'aspect positif de la société traditionnelle était la solidarité, qui était faite d'échanges créant un courant de sympathie : la solidarité était un flux vital, qui circulait dans tous les villages africains.

Hier était un temps où le visage, la figurine, l'animal qui surgissaient sous l'herminette de nos sculpteurs et où tout le travail qu'accomplissaient nos forgerons-sculpteurs dans plusieurs domaines étaient inséparables du mystère, servaient directement au culte, à la magie. Un temps, oui, où les forgerons-sculpteurs étaient sorciers, étaient prêtres, et où ils exerçaient beaucoup plus qu'une pure activité artisanale, par le fait d'un art qui était constamment en relation avec le feu, pour la fusion du minerai d'abord, pour le travail du métal ensuite. Où la houe n'était pas uniquement l'outil qui remue la terre, mais l'outil qui commandait à la terre et à la moisson.

Si de tels pouvoirs n'ont jamais cessé, on ne peut pourtant se dissimuler qu'ils se sont généralement affaiblis, et qu'il ne pouvait en être autrement au sein d'une société qui confrontait son antique animisme avec les idées nouvelles. ■

Mars 1979

CAMARA LAYE (1928-1980), écrivain guinéen, fit ses premières études à l'école coranique puis à l'école primaire française de Kouroussa (Haute-Guinée) avant de poursuivre ses études à Paris. En 1965, il se fixa au Sénégal. Romancier de renom, il est l'auteur notamment de *L'enfant noir*, qui raconte son enfance africaine (1953).

Selon les modes de vie traditionnels des pays d'Afrique, il ne suffit pas de comprendre, il faut être dans la nature, coordonner ses rythmes avec les siens. C'est là une forme de bonheur et c'est ce qu'apprend l'enfant dès son plus jeune âge. Ci-contre, musicien Bassarl (Guinée).

Photo © Dominique Darbois, Paris



Les fées pour le meilleur et pour le pire

par Jorge Enrique Adoum

« **T**OUT enfant, à un moment ou à un autre, voudrait être prince ou princesse », écrit Bruno Bettelheim. Mais ce rêve, quel enfant des tropiques ou des hauts-plateaux latino-américains aurait-il jamais pu le faire, sans ces images imposées [par les contes de fées], qui ont pris corps grâce au réalisme parfois brutal des gravures de Gustave Doré, ou dans les dessins trop suaves de Walt Disney, et qui apparaissent plus vraies encore lors des représentations théâtrales auxquelles on fait participer les écoliers.

Etant donné les auteurs et les premiers destinataires de ces contes, rois et reines, princes et princesses sont inévitablement généreux et charitables, aimés de leurs sujets, respectés par leurs voisins. Ils n'ont ni armée, ni police (à la rigueur des garde-chasses au grand cœur) et n'ont jamais déclaré de guerres. A part les terribles marâtres, aucun ne décrète la prison ou la mort pour ses vassaux. Le petit Latino-américain n'aura pas longtemps à attendre pour découvrir que, face à sa réalité, tout cela n'était que mensonges d'adultes.

Quant aux reines et aux princesses, elles sont belles, toujours très belles...

Il est normal que, dans des contes européens basés sur des traditions scandinaves, les personnages aient la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux blonds (sauf Blanche-Neige à la chevelure « noire comme du bois d'ébène »). Mais dans nos sociétés, où discriminations économiques et raciales coïncident presque toujours, l'identification tacite de ce type de beauté avec la bonté peut changer en sentiment d'infériorité le juste non-conformisme des petites indiennes, métisses ou mulâtresses, déjà tenues à l'écart, à l'école ou dans la vie, par les filles plus ou moins blanches qui en font généralement leurs servantes. Dans la version de *cendrillon* des frères Grimm, cette identification est manifeste : « Cette femme (la marâtre) avait amené dans la maison ses deux filles, qui étaient jolies et blanches de visage, mais vilaines et noires de cœur. » (Naturellement, c'est moi qui souligne cette conjonction qui dénonce une idéologie en établissant l'exception. Il suffit de renverser la formule et d'écrire que les



Photo © Roger Canessa, Toulon, France

deux filles étaient laides et noires de visage, mais belles et pures de cœur, pour que l'aberration raciste, même involontaire, apparaisse dans toute sa cruauté.) C'est pourquoi dans nos pays, l'histoire du vilain petit canard du grand Andersen paraît plus consolatrice, en tout cas moins cruelle, et se révèle même juste.

L'un des contenus fondamentaux de cette littérature et de son idéologie, c'est la solution des problèmes par des moyens providentiels étrangers à l'effort humain et qui, de plus, viennent récompenser la soumission : un fils de roi transformera l'existence de Cendrillon, un autre celle de Peau-d'Ane. Un prince ramènera Blanche-Neige à la vie, un autre la Belle au Bois Dormant.

Deux cents ans plus tard, la fable se modernise : il était une fois une pauvre employée qui lavait les verres dans un bar, à l'heure de la fermeture, en fredonnant une chanson. Un producteur de cinéma, attardé dans un coin, la découvrit et en fit une grande vedette. Malheureusement, les Marilyn Monroe sont très rares et les millions de petites vendeuses d'allumettes, de

gardiennes de moutons et de cendrillons latino-américains resteront toute leur vie des cendrillons. Elles n'ont pas de marraines-fées à la baguette magique pour les libérer de leur condition, ni pour transformer leurs haillons en robes de soie et pantoufles de vair, ni de princes pour les sauver, même pas leurs prosaïques équivalents modernes : fils de président, d'industriel ou de banquier. Tout au plus, la femme tombera du rêve illusoire de Cendrillon dans la réalité de Blanche-Neige : si elle veut vivre dans un foyer, elle peut y rester, et ne manquera de rien pourvu qu'elle fasse « la cuisine, les lits, la lessive, la couture, le tricot et tienne tout bien propre et bien en ordre » pour les nains. ■

Janvier 1979

JORGE ENRIQUE ADOUM, poète et écrivain équatorien, a publié une dizaine de recueils de poésie réunis dans une anthologie intitulée *No son todos los que están — poemas* (1949-1979), un roman, *Entre Marx et une femme nue* (1976), et deux pièces de théâtre, *La montée aux enfers* et *Le Soleil foulé par les chevaux*.



Photo Laurence Brun © Petit Format, Paris

Fausses images dans les livres d'enfants

par Tordis Orjasaeter

IL est important que les enfants handicapés se retrouvent en tant que tels dans les livres pour enfants, voient des images et lisent des histoires qui montrent des enfants comme eux et reflètent leur vie, leurs problèmes, leurs sentiments, leurs conditions d'existence. Et il importe aussi que les autres enfants connaissent des enfants handicapés.

Les enfants retardés, ou souffrant d'un handicap physique ou de toute autre déficience, ne voient presque jamais d'enfants comme eux à la télévision ou au cinéma, sauf si le programme traite spécifiquement de leur cas. Les médias ne les montrent presque jamais dans leur cadre de vie aussi naturellement que les autres enfants.

Au cours de la dernière décennie, on a publié nombre de livres sur les enfants handicapés, mais beaucoup laissent à désirer, car ils contribuent trop souvent, en fait, à activer nos mécanismes psychologiques de rejet et finissent par rendre l'intégration encore plus difficile. L'influence des livres, en bien ou en mal, surtout quand nous sommes encore enfants, est si grande qu'il convient de les examiner d'un œil critique.

C'est bien un rejet camouflé qu'on décèle dans de tels livres lorsque des jeunes gens sains, mis en présence de personnes handi-

capées, se félicitent intérieurement de jouir d'une bonne santé. Leur sentiment de gratitude laisse entendre qu'il est normal d'être en bonne santé, beau et charmant — et que le handicap est une manière de châtement de nos péchés.

Les aveugles, dans ces livres, sont d'ailleurs le plus souvent des filles — n'est-il pas naturel que les filles soient douces et aimables et qu'elles jouent du piano ? Les personnages en fauteuil roulant sont principalement des garçons, aux qualités multiples; ils font les meilleurs compagnons qu'on puisse imaginer et arbitrent à merveille les matches de football ou de baseball. Il y a donc bien une compensation du handicap qui dépasse largement les limites raisonnables.

Il existe aussi un grand nombre de livres qui sont de nature à propager des idées fausses sur les enfants retardés mentaux. Ainsi, de nombreux auteurs, pour les décrire, emploient le terme de *malades*. Or, ces enfants ne sont pas plus malades que les autres, à moins d'avoir la rougeole ou quelque rhume. Ils ne sont pas malades, mais retardés dans leur développement mental.

Il nous faut donc des livres qui décrivent avec justesse la psychologie de personnes handicapées jouant un rôle important dans

le récit et des livres où les enfants handicapés apparaissent intégrés à leur environnement avec autant de naturel que les autres. Il existe heureusement des ouvrages de ce genre, où l'auteur sait faire preuve à la fois de pénétration et de force poétique.

La plupart des livres sur les handicapés nous parlent d'enfants ayant une déficience physique ou sensorielle et l'intention évidente des auteurs est d'amener le lecteur à s'identifier à ces enfants. Les livres sur les enfants déficients sont plus rares et, pour la plupart, écrits du point de vue d'une sœur ou d'un frère.

Depuis dix ans sont apparus un certain nombre d'albums photographiques sur les enfants handicapés. Ces livres documentaires fascinent autant les enfants que des textes de fiction et les familiarisent avec les enfants handicapés dans leur vie quotidienne. Pour ceux-ci, ils sont, dans la plupart des cas, également excellents : photos et textes leur parlent d'enfants pareils à eux et luttant contre les mêmes frustrations.

Notons l'intérêt, à cet égard, des livres illustrés dus à des auteurs ou des artistes qui sont eux-mêmes parents ou frères ou sœurs d'enfants handicapés et qui puisent dans leur expérience personnelle et leur amour pour tenter de dire aux autres enfants ce que cela représente, pour une famille, d'avoir un fils ou une fille handicapé, un frère ou une sœur déficient. ■

Jun 1981

TORDIS ORJASAETER, de Norvège, professeur associé au Collège supérieur norvégien d'éducation spéciale, est l'auteur de livres sur la littérature pour enfants. Le texte publié ici est extrait de documents de base présentés à un Séminaire sur les livres et les enfants handicapés organisé en avril 1981 par l'Unesco en collaboration avec la Foire du livre d'enfant de Bologne, en Italie.

Alice l'autre côté de la logique

par Anthony Burgess

Copyright © Anthony Burgess, 1982. Reproduction interdite

LEWIS Carroll, l'auteur d'*Alice au pays des merveilles* (1865) et d'*Alice à travers le miroir* (1872), était, de son état, professeur de mathématiques à l'université d'Oxford. Il écrivit en outre d'autres œuvres qui traitent, pour la plupart, de questions ardues de mathématiques. Il fut aussi le premier des grands photographes et ses portraits d'enfants — ceux en particulier de la petite Alice Liddell qui fut à la fois l'héroïne et la première lectrice de ses deux grands livres — ont un charme et une maîtrise technique qu'envient nos actuels chasseurs d'images.

Son amour des petites filles, qu'il était trop innocent pour expliquer par une attirance d'ordre sexuel, était lié peut-être à son désir de rester lui-même un enfant. Jamais il ne se maria; il était profondément et innocemment religieux, et aimait vivre à l'abri des dangers du monde extérieur. Mais la publication des deux livres d'Alice lui apporta la célébrité.

Les deux livres d'Alice sont des œuvres de fantaisie, reflets de cet amour du « nonsense » qui prévalait dans l'Angleterre de l'époque victorienne et était absent du reste du monde.

Les aventures d'Alice se présentent sous la forme de rêves dans lesquels se produisent des choses étranges fondées sur une conception de la langue plus sérieuse que celle qu'il nous est permis d'avoir dans la vie éveillée. J'entends, bien entendu, la langue anglaise dans laquelle Carroll a écrit. Nombre de ces jeux de mots oniriques sont impossibles à rendre en d'autres langues.

Il y a un curieux poème, que l'un des personnages, Humpty Dumpty (Le Gros Coco) explique aimablement à Alice, et qui résume les possibilités du monde du rêve. C'est une sorte de comptine faite de mots à tiroirs, où *slithy*, par exemple, signifie à la fois *slimy* (visqueux, vaseux) et *lithe* (souple, agile). Dumpty les appelle des « mots porte-manteaux » car on peut y accrocher plusieurs choses.

Joyce a vu toutes les possibilités qu'offrait ce langage composite et dans son grand roman, *Finnegans Wake*, qui raconte le rêve d'un adulte, il emploie la même technique verbale. Ce qui chez Carroll commença comme un jeu devint, chez Joyce, l'effort le plus sérieux qu'on ait jamais entrepris pour montrer comment fonctionne l'esprit humain dans le rêve.

Pour être tout à fait francs, Alice n'est pas une petite fille très gentille. Elle est par trop mordante, autoritaire et orgueilleuse. Elle n'a aucune humilité, mais — et c'est là un trait de l'esprit impérialiste britannique — elle n'a non plus peur de rien. Par exemple, quand, durant le procès du Valet de Cœur, la Reine crie, à l'adresse d'Alice : « Qu'on lui tranche la tête ! », il faut avoir beaucoup



Dessin de Sir John Tenniel

de courage pour répondre, comme le fait la petite fille : « Vous n'êtes qu'un jeu de cartes ! » et de voir ce chaos du jeu de cartes qui était encore, une minute auparavant, une société impérialiste, tourbillonner autour de sa tête. Alice est transportée dans un monde colonial où règne la folie, mais elle ne perd pas tout à fait son bon sens. Très britannique, très victorienne, Alice est aussi admirablement et universellement humaine. ■

Juin 1982

ANTHONY BURGESS, romancier, critique et essayiste anglais, est l'auteur d'une œuvre abondante. Parmi ses publications les plus récentes, citons *Flame into being* (1985), une étude consacrée à D.H. Lawrence, et *Homage to Qwertyuiop* (1986), un recueil de ses essais.

« Qu'on lui tranche la tête ! » cria, à tue-tête, la Reine. Mais nul ne bougea. « Qui se soucie de vous et de vos ordres ? dit Alice (qui maintenant avait retrouvé toute sa taille). Vous n'êtes qu'un jeu de cartes ! » A ces mots, le jeu tout entier s'envola dans les airs, puis vint retomber en désordre sur Alice...

Les droits de l'homme dans le tiers monde

par Radhika Coomaraswamy

JUSQU'ICI le tiers-monde n'a pas joué un rôle actif dans la formulation des droits de l'homme ni dans leur application. Bien que ces droits incorporent des principes que l'on retrouve dans toutes les cultures, l'origine théorique du mouvement est nettement occidentale. Ses concepts fondamentaux (liberté, égalité, garanties sociales, autodétermination) appartiennent à des systèmes de pensée nationaliste, individualiste, socialiste, tous originaires de l'Occident, même s'ils ont influencé les idées politiques dans le monde entier.

Il a suffi de ces origines historiques pour que de nombreux militants des cultures nationales préconisent le refus des droits de l'homme en tant que norme universelle. On justifie des violations de ces droits en alléguant l'illégitimité, dans le contexte du tiers-monde, de certaines valeurs qui leur sont attachées. Cette constatation aura provoqué l'une des principales crises du mouvement des droits de l'homme dans la seconde moitié du 20^e siècle.

Comment venir à bout de la tension qui existe entre la tradition des droits de l'homme et l'évolution du monde non occidental ? Le problème doit être énoncé en des termes nouveaux : inévitablement, il faudra commencer par considérer l'histoire comme une expérience collective, un processus synthétique d'apprentissage et de croissance des droits de l'homme. A l'heure actuelle, il est nécessaire que le tiers-monde réfléchisse à ce problème, mais sa démarche doit être créatrice et non pas négative, comme si elle rejetait le concept même de droits de l'homme : il s'agira de compléter et non de déroger.

Le problème soulevé par cette polémique entre le Nord et le Sud a deux aspects. Le premier est celui d'une conciliation des valeurs culturelles non occidentales avec les concepts fondamentaux des droits de l'homme; le second est celui de l'intégration de l'expérience du « développement » dans les normes et les structures de la protection des droits de l'homme. On se rapprochera de la solution en considérant la formulation juridique de cette protection non comme une fin en soi, mais comme un processus qui implique une certaine conception du droit, de la politique et de l'économie, cette conception devant placer les intérêts humains fondamentaux au-dessus de toute autre considération.

Le mouvement pour les droits de l'homme ne peut être arraché immédiatement au contexte de sa propre histoire et de ses structures. En le faisant, on irait à l'encontre de son contenu et on augmenterait l'ambiguïté.

A l'avenir, le succès du mouvement des droits de l'homme dans les pays en développement dépendra beaucoup de sa capacité de convaincre les jeunes citoyens de ces pays que les droits de l'homme doivent être une préoccupation essentielle de toute idéologie politique. Il est donc indispensable que l'enseignement des droits de l'homme figure

en bonne place dans les programmes scolaires.

Si, en Occident, les droits de la femme ont fait beaucoup parler d'eux, ils posent des problèmes plus fondamentaux et plus complexes dans les sociétés en développement. Ces problèmes sont à la fois politiques, juridiques et économiques, particulièrement dans les conditions de ce qu'on appelle le « secteur moderne ». Les structures et les modes de vie industriels y reproduisent les modèles de l'Europe, soit occidentale, soit orientale : c'est ici que le mouvement des droits de l'homme en général concerne plus directement les femmes.

Les méthodes « techno-rationnelles » d'administration et de gestion ont été ici appliquées aussi aux structures de protection mises en place par le mouvement des droits

de l'homme. Les organisations du secteur moderne étant copiées sur leurs homologues européennes, les solutions préconisées dans le domaine des droits de l'homme ressemblent fort à celles qui ont cours dans les sociétés avancées. Elles sont toutefois plus radicales, en raison même du fait que les ressources sont moins bien partagées.

Sur un autre plan, le problème des droits de la femme dans les pays en développement atteint de prodigieuses dimensions sociales et psychologiques. A bien des égards, la revendication de ces droits accentue la tension persistante entre tradition et modernité. Il est indispensable d'arracher les droits de la femme aux contraintes des idées et institutions traditionnelles, tout en reconnaissant le rôle positif que celles-ci peuvent jouer en d'autres domaines de la vie sociale et politique. ■

Repos à l'ombre (Inde).

Août-septembre 1982

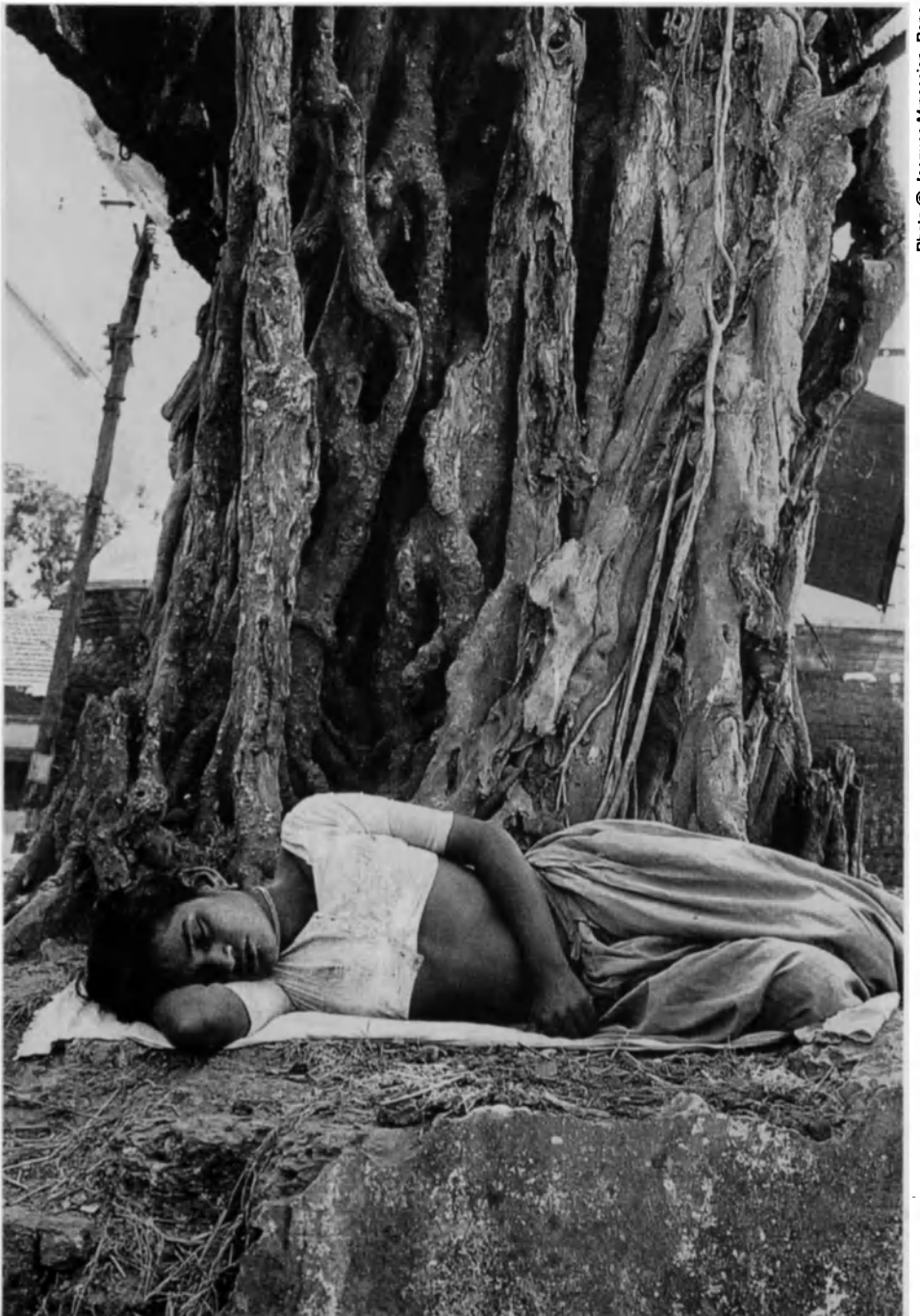


Photo © Jacques Minassian, Paris

RADHIKA COOMARASWAMY est une juriste de Sri Lanka spécialisée dans la recherche et l'éducation dans le domaine des droits de l'homme.



La femme méditerranéenne

« Un même destin »

par Nilüfer Göle

« Il s'agit pour nous de démonter les mécanismes de l'invisibilité, c'est-à-dire tous ces processus qui à la fois réduisent notre rapport au monde, placent sous silence la majorité des femmes, et font apparaître sous certaines conditions quelques-unes d'entre nous pour légitimer l'ensemble du processus d'exclusion. »

Fatma Oussedik (Algérie)

LES études sur la femme dans diverses sociétés de culture méditerranéenne sont traversées par une préoccupation commune : débusquer l'expression féminine là où elle est occultée, dans l'espace politique et culturel, aussi bien que dans l'espace religieux et urbain.

Il faut d'abord préciser la thématique du mouvement des femmes dans les pays industrialisés, car celle-ci trouve des prolongements dans l'expression des femmes des pays méditerranéens.

L'action critique des femmes dans ces pays s'articule autour de deux pôles de réflexion : l'égalité des sexes et la recherche d'une identité spécifiquement féminine...

Ces deux thématiques du mouvement, l'égalitariste et l'identitaire, ne se déploient pas sans difficulté dans les pays industrialisés. N'est-ce pas un leurre ou une impasse que de revendiquer à la fois l'égalité et la différence ?

Cette question difficile est aussi au cœur de la problématique que connaissent les

femmes des cultures méditerranéennes. Les sociétés où elles vivent subissent le choc du modèle hégémonique des pays industrialisés, mondialisant, conçu en fonction de l'Universel, de l'Histoire, du Progrès, par opposition aux singularités régionales, culturelles, nationales.

Certes, les sociétés méditerranéennes ne sont pas, par nature, des sociétés modernes au sens individualiste et égalitariste, au sens libéral. Si l'idéologie libérale institue la société occidentale à travers l'espace « public » (l'expression des rapports sociaux), mais aussi à travers l'espace « privé » (l'expression politique des rapports de sexe), son intrusion dans les sociétés méditerranéennes rencontre non seulement une forte résistance dans les affaires relevant du « privé », mais suscite aussi une dualité dans la réalité sociale. On peut ici prendre l'exemple de l'Italie, pays de la Méditerranée que ces deux influences traversent, où elles cohabitent en créant une dichotomie, même géographique, l'influence « nordique » l'emportant du reste de plus en plus.

La complexité de la condition de la femme méditerranéenne est engendrée par l'héritage culturel spécifique, l'impact du modèle culturel hégémonique et l'expression de la revendication féministe. L'articulation ou l'opposition de ces éléments entre eux donnent aux rapports conflictuels de sexe, à travers les espaces religieux, politique et culturel, une configuration propre à chaque pays.

Ainsi, l'expression féminine dans l'espace politique et religieux de la Méditerranée arabe, amène-t-il à se demander si l'héritage culturel islamique constitue ou non un obstacle à l'égalité des sexes. Faut-il « mutiler le passé » arabo-islamique pour que s'instaure l'égalité des sexes, ou bien faut-il « trier » ce passé pour se le réapproprier ? Et, dans cette dernière hypothèse, n'y a-t-il pas eu occultation du pouvoir politique au féminin ?

Au Maroc, lorsque les femmes exercent un pouvoir direct dans l'histoire du pays, leur image semble être « déshumanisée » et relever de la catégorie du « monstrueux » ou celle du « sacré ». L'exercice indirect du pouvoir à travers les maris et les fils semble être plus acceptable dans la mesure où il renvoie à une image d'épouse ou de mère.

Étudier le caractère spécifique de la domination des femmes algériennes, c'est étudier les diverses modalités de leur « invisibilité », c'est-à-dire les diverses formes que prend le refoulement social dont elles sont objet en tant qu'« autres ». C'est étudier aussi la lutte des femmes qui ont tenté d'échapper à cette invisibilité par une expérience d'autonomie dans leur vie privée ou par une pratique militante.

Ainsi, peut-on cerner une condition de la femme méditerranéenne. Du cas algérien au cas italien, on va progressivement du non-dit vers l'action consciente et collective des femmes. Peut-être le non-dit est-il le propre des sociétés musulmanes, il n'en reste pas moins que le « dit », l'expression autonome des femmes, ne peut pas aller sans l'existence de la société civile. ■

Avril 1985

NILUFER GOLE, sociologue turque, est l'auteur de nombreuses études sur la participation des femmes aux affaires publiques, la discrimination dont elles sont l'objet et les solutions proposées par les mouvements féministes.

Autoportrait d'une femme écrivain

par Ding Ling

JE suis un écrivain chinois, j'appartiens à mon peuple, ses difficultés m'ont inspirée et guidée. Durant les soixante premières années de mon existence, j'ai vécu, travaillé et écrit dans son sillage. Cela m'a permis de connaître le monde dans toutes ses contradictions, mais cela m'a valu aussi d'être confrontée à maintes épreuves. Aujourd'hui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, il ne me reste qu'un seul espoir : servir mon peuple jusqu'à ma mort.

Je suis née au début du vingtième siècle, en 1904 exactement. L'empire mandchou agonisait. Ma famille était une famille de notables et une pépinière de mandarins, pareille à celles qui sont décrites dans les grands romans classiques chinois : *Le rêve dans le pavillon rouge* ou *La chronique indiscreète des mandarins*. Elle était un modèle réduit de toute la société féodale sur son déclin et sa chronique était parsemée d'histoires épouvantables. Une partie de mon clan, très appauvrie, se trouvait en pleine décadence. C'était le cas de la branche à laquelle appartenait mon père. J'avais quatre ans quand il mourut ruiné.

Mon enfance solitaire m'a aidée à comprendre le sort misérable des gens qui vivaient dans la société chinoise du début du vingtième siècle et à constater l'égoïsme qui présidait aux relations entre les hommes. J'aimais, à cause de cela, lire nos romans classiques. J'y trouvais un réconfort, j'y puisais des enseignements. J'appréciais également la littérature de la Renaissance européenne et la littérature étrangère du dix-neuvième siècle. Ces lectures firent bourgeonner en moi une vocation d'écrivain.

Je suis devenue écrivain non par amour de l'art pour l'art ou par vanité personnelle, mais pour défendre la vie et aider mon peuple à conquérir la liberté. Des exigences identiques ont poussé d'autres écrivains, mes contemporains, et aussi la génération qui nous a succédé, à s'engager dans une littérature de combat.

Je voulais m'investir totalement dans la cause du peuple, partager son destin, ses soucis, ses souffrances, vivre et mourir avec lui. Mes personnages féminins des années vingt avaient été des intellectuelles révoltées, issues de la petite bourgeoisie. A partir des années trente, je pris pour modèles des ouvrières et des paysannes.

J'ai participé à la réforme agraire qui abolissait le système féodal de la propriété foncière et procédait à la redistribution des terres. La Chine nouvelle, qui venait de s'établir, m'assigna la tâche de collaborer à la réorganisation de la vie littéraire. Cette activité m'absorbait tellement que j'avais souvent tendance à oublier que j'étais écrivain moi-même... C'est seulement quand j'eus achevé ce travail concret que tous ces personnages émouvants, enfouis dans la profondeur de mon âme, recommencèrent à me hanter. J'eus envie alors de révéler leur existence et de les placer au centre de mes romans, de mes récits, de mes essais.

Ma plume court librement au fil de mon inspiration, je suis ma première impulsion sans trop remodeler les gens que j'ai aimés dans la vie et qui deviennent les héros de mes livres. ■

Décembre 1982

DING LING (1904-1986), romancière, est une des figures les plus populaires de la littérature chinoise. Parmi ses romans ont paru notamment en français : *La grande sœur* (1980) et *Le soleil brille sur la rivière Sanggan* (1984).

On voit ici Ding Ling au cours d'une visite rendue, en 1955, à une ferme coopérative.



Photo © La Chine, Beijing

Spécialement écrits pour le *Courrier de l'Unesco*, ces deux articles, dans lesquels le penseur canadien Herbert Marshall McLuhan et l'écrivain italien Alberto Moravia exposent les réflexions que leur inspire le destin du livre dans le monde, parurent en janvier 1972 dans un numéro consacré à l'Année internationale du Livre.

L'image et l'écrit

par Alberto Moravia

PEU de gens ont réfléchi, semble-t-il, au fait que le succès de l'image est dû à l'entrée dans l'histoire des grandes multitudes modernes, généralement analphabètes ou alphabétisées récemment.

L'analphabète a, d'évidence, une sensibilité visuelle particulière. Pour lui, le monde entier est un vaste système de signes à interpréter et à traduire continuellement.

Donc, et avant tout, il ne s'agit pas tellement d'une décadence du livre, que d'un succès de l'image : succès lui-même dû moins à ceux qui ont toujours lu qu'à ceux qui, hier encore, ne savaient pas lire.

Si cela est vrai, comme nous le croyons, on devrait désormais assister, et incessamment, à une décadence progressive de l'image, en même temps qu'à un succès du livre. En d'autres termes, au fur et à mesure que les masses seraient alphabétisées, elles devraient abandonner le langage primitif et direct de l'image, pour celui plus élaboré et plus indirect de la parole imprimée.

La vraisemblance de cette hypothèse peut être démontrée par l'immense diffusion du livre de poche, qui répand, et en vrac, les germes de la culture de tous les temps et de tous les lieux dans un terrain complètement vierge. En quelques années, une humanité tout juste alphabétisée a été submergée, et sans préparation, par la culture de trente siècles.

Le danger existe que cette culture soit moins assimilée qu'amalgamée, condensée, réduite en formules et en synthèses par une vaste opération syncrétisante et anéantisante. Après quoi, les masses seraient libres de retourner à l'image, seul moyen désormais de communication.

D'ailleurs, depuis quelque temps, l'image elle-même semble être à bout de souffle. En permettant au spectateur de l'enregistrer passivement, sans le moindre effort d'interprétation, l'image finit par devenir elle-même victime de cette passivité.

Somme toute, la décadence du livre n'est nullement certaine. Même si l'on ne tient pas compte du fait fondamental que le livre naît de la nature, c'est-à-dire de la faculté toute humaine d'émettre des mots et de les former en discours, il sied de remarquer que le livre est fait de mots qui sont *aussi*, dans des conditions déterminées de la créativité poétique, des images.

Et c'est ainsi qu'entre l'image suggérée par le livre et l'image qui apparaît sur les écrans, il n'y a pas de différence substantielle. Une seule plutôt, mais considérable : l'image de l'écran n'accorde aucune liberté à l'imagination, — elle est ce qu'elle est.

Ce qu'il faudrait en revanche, ce serait de faire le partage entre lecture et lecture, entre livre et livre. Il y a des livres qui font de la lecture un simple exercice physique. La première condition pour qu'un livre soit vraiment « lu » est qu'il soit vraiment « écrit ».

Ainsi, le livre doit être pensé, créé : autrement, il n'est pas un livre. Tant et si bien que l'avenir du livre est lié à la capacité poétique, créatrice, représentative et porteuse d'images de l'écriture. Le livre sera sauvé quand on « écrira » des livres : et il périra si l'on se borne à les « imprimer ».

Janvier 1972

ALBERTO MORAVIA, écrivain italien (de son vrai nom Alberto Pincherle) est l'auteur d'une œuvre de renommée internationale qui comprend une quinzaine de romans, de *Gli Indifferenti* (1929, Les Indifférents) à 1934 (1982), une dizaine de volumes de nouvelles, cinq pièces de théâtre et un grand nombre d'articles sur des sujets sociaux et politiques.

Ce ne sera guère avant l'an 2000 que pourront être totalement réparées les précieuses collections des bibliothèques de Florence ravagées par l'inondation de 1966. Ci-contre, un atelier de nettoyage dans une anclenne sécherie de tabac.



Photo © Gérard Dufresne-Idea Focus, Paris





Photo © Le Surréalisme, Paris

Le passé-futur du livre

Texte © McLuhan Associates Limited, 1972

par Marshall McLuhan

QUAND, en Europe, Gutenberg donna au manuscrit un uniforme conditionné et perpétuellement renouvelable, il mit fin au régime de la philosophie scolastique orale et fournit le moyen de préserver le monde des auteurs païens. Au moment même où la nouvelle intensité des mots en tant qu'objets visuels venait remplacer le vieux fonds oral, les mots prenaient la valeur de références visuelles dans un sens « objectif » nouveau.

Le monde de la résonance et de l'épaisseur aux divers niveaux qui caractérisaient

les structures verbales, et sur lequel se fondait l'exégèse des Livres Sacrés et du Grand Livre de la Nature, fut soudain étouffé par une forte contrainte visuelle. De nouveaux modes d'autorité rationnelle vinrent se substituer à l'ancienne résonance, avec tout ce qu'elle impliquait d'affinités pour la magie et la métamorphose.

Evidemment, la philosophie scolastique était une forme de discours qui ne convenait pas à l'ère nouvelle. Elle était condamnée, non à cause de son contenu ou de sa signification, mais parce que c'était une discussion

« La nouvelle interdépendance électronique, dit Marshall McLuhan, recrée le monde à l'image d'un village global. » Mutation que semble illustrer (visage à la verticale, villageois à l'horizontale) cette peinture de Salvador Dali, intitulée Visage paranoïaque.

bavarde, anecdotique, qui tenait compte de toutes sortes de choses différentes à n'importe quel moment.

Avec l'arrivée de la chose imprimée, la spécialisation s'est développée, le lecteur individuel pouvant, dans un effort solitaire, avancer à toute vitesse sur les autoroutes de l'impression industrielle, sans qu'il ait besoin de la compagnie ou des commentaires d'un groupe de condisciples et de contradicteurs.

Avec la venue du télégraphe, du téléphone, de la radio et de la télévision, en tant qu'environnement de service, des rapports totalement nouveaux entre l'objet et sa représentation sont entrés en jeu. Dans les sciences et le roman, en art et en politique, l'engagement de l'auditoire dans tous les aspects du processus social est devenu une donnée irrésistible.

En ce qui concerne le livre, le mode et les moyens de la participation du lecteur en tant que coauteur et des auditoires en tant qu'acteurs a correspondu à ce qu'était la forme symbolique et discontinuée en poésie, en peinture, en musique, dans la presse, le roman et le théâtre.

La matière imprimée a rendu caduque l'écriture : il n'en demeure pas moins qu'on écrit beaucoup plus maintenant qu'avant l'invention de l'imprimerie. La désuétude n'est pas l'extinction mais la nécessaire matrice de l'innovation. De ce fait, l'écriture s'est épanouie en de nombreuses formes nouvelles, y compris la dactylographie. De même que l'information offerte par le livre imprimé est dépassée par la photo, le film et la télévision, le livre est régulièrement entré en combinaison avec d'autres formes d'image visuelle pour nous donner beaucoup de nouvelles formes d'art.

Il en résulte, paradoxalement, que la culture orale est stable et conservatrice alors que le mot écrit est soumis à la mode et aux variations. Beaucoup de choses ont été dites sur ce sujet dans *La Galaxie Gutenberg*. Par exemple, la grammaire « correcte » commence avec le mot écrit. Personne n'a jamais commis une erreur grammaticale dans une culture orale.

Alexander Pope pensait qu'un brouillard d'encre avait recouvert toute conscience humaine au temps de Newton. Ce que prévoyait Pope semble présenter rétrospectivement un progrès considérable sur ce monde qu'il avait vu en dissolution. A l'époque des vidéo-cassettes, alors qu'il va être possible de téléphoner à un livre aussi facilement qu'à un ami, des formes d'expérience littéraire absolument nouvelles sont à portée de la main. ■

Janvier 1972

HERBERT MARSHALL MCLUHAN (1911-1980), sociologue canadien, fonda et dirigea le Centre de culture et de technologie de l'université de Toronto (1963-1980). Outre son célèbre ouvrage, *La galaxie Gutenberg* (1962), il a écrit notamment *Message et massage* (1967) et *D'œil à oreille* (1977).

Du cri au langage

par Victor Bounak

L'APPARITION de la parole a toujours préoccupé les savants. Nombre d'hypothèses ont été avancées, dont l'une dès l'Antiquité grecque : les premières paroles seraient des onomatopées, c'est-à-dire des imitations de sons, que les hommes de la préhistoire auraient liées aux travaux qu'ils exécutaient. On a supposé aussi que les premiers mots étaient nés des exclamations inarticulées provoquées par la peur, la frayeur, la joie ou l'enthousiasme...

Mais aucune de ces hypothèses ne permet d'expliquer comment sons et onomatopées ont pu se changer en syllabes et mots articulés, ni de déterminer les facteurs qui ont mené au développement intellectuel et à la parole qui lui est intimement liée. Car c'est à la parole que tient la différence fondamentale entre l'homme et l'animal.

L'homme s'est définitivement séparé de l'animal lorsqu'il a eu la faculté d'acquiescer des représentations cohérentes des objets et des actes, et de les différencier.

Cette représentation par l'esprit est la « notion », et c'est par la faculté de combiner, en une seule démarche, des notions diverses que s'exprime l'évolution de la fonction intellectuelle.

Dans la conjugaison de notions diverses, l'excitation vocale est déterminante, car le lien entre des représentations de diverses natures s'établit en certaines zones du cortex où arrivent des impulsions provenant des organes vocaux... Sons vocaux et inflexions de la voix deviennent en somme symboles de notions, et à chaque notion correspond un complexe particulier de mouvements vocaux.

Les organes de la voix humaine peuvent produire un très grand nombre de sons, mais seuls une trentaine d'entre eux, les phonèmes, ont une fonction significative différenciée. Les combinaisons de phonèmes — ou syllabes — s'élèvent à plusieurs centaines, et celles des syllabes à plusieurs milliers.

L'homme d'aujourd'hui peut en une minute prononcer une centaine de syllabes différentes, chacune d'entre elles exigeant une certaine participation des cordes vocales, un certain chenal d'expiration d'air, une formation de certains écrans avec la langue

en divers points de la cavité bucale, tout ce système d'articulation se modifiant en une fraction de seconde.

Travail de virtuose qui est l'aboutissement d'une longue évolution.

Les premiers mots, peu nombreux, surtout monosyllabiques, exprimaient les faits majeurs de la vie préhistorique, de la cueillette aux représentations magiques. La formation des mots nouveaux a pu provenir du doublement des syllabes, de leur transposition, ou d'une modification de la hauteur des divers sons. Créés par un individu, ils ont pu être assimilés par d'autres et adoptés par le groupe dans la mesure où ils répondaient à un besoin, puis modifiés au fur et à mesure des activités communes.

Un progrès substantiel intervint à la fin de l'âge de pierre, à l'époque de la dernière glaciation quaternaire, quand apparurent, il y a 50 ou 30 000 ans, les néanthropiens, c'est-à-dire l'« Homo sapiens », ancêtre du type humain actuel.

L'évolution de la technique, de l'économie (les néanthropiens s'adonnaient surtout à la chasse aux grands animaux), des arts plastiques, montre que ces hommes de la dernière période de glaciation, en Europe, avaient un niveau et un style de vie comparable à ceux de certaines peuplades d'aujourd'hui, dont l'économie reste fondée sur la chasse et la cueillette. Sans aucun doute, ces hommes étaient déjà en mesure d'effectuer des combinaisons doubles de notions et de mots, ce qui revient à dire qu'ils possédaient un langage articulé.

Au cours des époques suivantes, c'est de la parole articulée que naquirent divers systèmes d'expression complexes, les langues, avec leur phonétique, leur vocabulaire, leurs structures grammaticales propres. L'histoire, l'archéologie et la linguistique tendent à prouver que l'apparition des grands systèmes linguistiques eut lieu au début de l'âge des métaux (il y a 6 000 à 9 000 ans), et la formation de nombreuses langues date de l'époque moderne. ■

Août-septembre 1972

VICTOR BOUNAK est un savant soviétique dont les travaux sur l'apparition et le développement du langage font autorité dans le monde.



Dessin Al Ross © Saturday Review, New York

Il a dit son premier mot aujourd'hui : « ptérodactyle »

La parole

par Amadou Hampâté Bâ

mémoire vivante de l'Afrique



Photo Naud © A.A.A. Photo, Paris

LA tradition Bambara du Komo (l'une des grandes écoles d'initiation du Mandé, au Mali) enseigne que la Parole, *Kuma*, est une force fondamentale et qu'elle émane de l'Être Suprême lui-même, *Maa Ngala*, créateur de toutes choses. Elle est l'instrument de la création : « Ce que *Maa Ngala* dit, c'est ! » proclame le chantre du dieu Komo.

Le mythe de la création de l'univers et de l'homme, enseigné par le Maître initiateur du Komo (qui est toujours un forgeron) aux

jeunes circoncis, nous révèle que lorsque *Maa Ngala* éprouva la nostalgie d'un interlocuteur, il créa le Premier homme : *Maa*.

Jadis, la genèse s'enseignait durant les soixante-trois jours de retraite imposée aux circoncis en leur vingt-et-unième année, et l'on mettait ensuite vingt-et-un ans à l'étudier et à l'approfondir.

Après l'initiation, commençait le récit de la genèse primordiale :

« Il n'y avait rien, sinon un Être,

« Cet Être était un Vide vivant,
« Couvant potentiellement les existences
contingentes.
« Le temps infini était la demeure de cet
Être-UN.

« Alors il créa « Fan »,
« Un œuf merveilleux comportant neuf
divisions
et y introduisit les neuf états fondamen-
taux de l'existence.

« Quand cet Œuf primordial vint à éclore,
il donna naissance à vingt êtres fabuleux

Le réseau international d'information des pays non alignés

par Pero Ivacic

On ne soulignera jamais assez l'importance que revêt la tradition orale dans les civilisations et les cultures africaines. C'est par l'intermédiaire de la parole que se transmet, d'une génération à l'autre, le patrimoine culturel d'un peuple : la somme des connaissances sur la vie, les valeurs morales de la société, la conception religieuse du monde, la maîtrise des forces occultes de l'homme, aussi bien que les secrets d'initiation aux différents métiers, le récit des événements passés ou contemporains, le chant rituel, la légende, la poésie... Les dépositaires de cette mémoire collective sont les anciens. Ainsi a-t-on pu dire que « tout vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle ». A gauche, un griot africain, dont le récit est un des principaux véhicules de la tradition orale, qui est la substance même de l'histoire africaine.

qui constituaient la totalité de l'univers, la totalité des forces existantes de la connaissance possible.

« Mais hélas ! Aucune de ces vingt premières créatures ne se révéla apte à devenir l'interlocuteur (*Kuma nyon*) que *Maa Ngala* avait désiré pour lui-même.

« Alors il préleva une parcelle sur chacune des vingt créatures existantes, les mélangea, puis, soufflant dans ce mélange une étincelle de son propre souffle igné, créa un nouvel Être, l'Homme, auquel il donna une partie de son propre nom : *Maa*. De sorte que ce nouvel être contenait, de par son nom et l'étincelle divine introduite en lui, quelque chose de *Maa Ngala* lui-même. »

Synthèse de tout ce qui existe, réceptacle par excellence de la Force suprême en même temps que confluent de toutes les forces existantes, *Maa*, l'Homme, reçut en héritage une parcelle de la puissance créatrice divine, le don de l'Esprit et de la Parole.

Maa Ngala enseigna à *Maa*, son interlocuteur, les lois d'après lesquelles tous les éléments du cosmos furent formés et continuent d'exister. Il l'instaura gardien de son Univers et la chargea de veiller au maintien de l'Harmonie universelle. C'est pourquoi il est lourd d'être *Maa*.

Initié par son créateur, *Maa* transmet plus tard à sa descendance la somme totale de ses connaissances, et ce fut le début de la grande chaîne de transmission orale initiatique dont l'ordre de Komo (comme ceux, au Mali, du Nama, du Koré, etc.) se veut l'un des continuateurs. ■

Août-septembre 1979

AMADOU HAMPATE BA, écrivain malien, est un spécialiste de l'histoire, de la cosmogonie et de la littérature africaines. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, dont *L'Empire peul* et *Macina*, les religions africaines traditionnelles et *L'étrange destin de Wangrin* qui obtint le grand prix de la littérature d'Afrique noire en 1974.

C'EST sur l'échange des informations que se fonde le fonctionnement des agences d'information. Or cet échange est aujourd'hui plus important que jamais.

Au cours des dernières années, cela est devenu une pratique courante pour la plupart des agences d'information du monde non-aligné. Janvier 1977 a marqué le second anniversaire de la création d'un système connu sous le nom de *Pool*, système procédant d'un courant multidirectionnel entre ces agences.

Les efforts mis en œuvre pour la construction d'un nouvel ordre économique devaient nécessairement pousser à modifier la structure même de l'information, laquelle, pendant des dizaines d'années, était demeurée tributaire d'un courant d'information à sens unique qui partait des pays industrialisés vers les pays en développement, et conditionnée par quelques puissantes agences d'information du monde industrialisé.

Sur la base des recommandations adoptées à la 4^e Conférence au sommet des chefs d'État ou de gouvernement des pays non alignés, tenue à Alger en 1973, les agences d'information de quelques dix pays non alignés envisagèrent une collaboration susceptible de changer cet état de choses.

Le *Pool* fut officiellement constitué lors de la Conférence des ministres de l'information et des directeurs d'agences d'information de 62 pays non alignés, qui eut lieu à New Delhi en juillet 1976. Toutes les résolutions de la Conférence furent adoptées un mois plus tard lors du sommet des pays non alignés à Colombo.

Plus de 40 agences de presse dans les pays non alignés d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et d'Europe ont mis en commun leurs ressources en vue de l'échange de nouvelles et d'informations. C'est lors de la 4^e Conférence au sommet des pays non alignés (Alger, 1973) que les recommandations, qui ont conduit à la création de ce « Pool » des agences de presse, ont été adoptées. Ci-dessous, le centre des conférences où a été prise cette décision historique.

A la première réunion du comité de coordination du *Pool*, au Caire en janvier 1977, on put constater que plus de 40 agences d'information d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et d'Europe contribuaient déjà activement à alimenter le *Pool*. Par ailleurs, cinq agences travaillaient à collecter et redistribuer le matériel fourni par d'autres agences participant au *Pool*, tant à l'échelon régional que mondial.

Le *Pool* est un exemple frappant de coopération concertée et démocratique. Son fonctionnement même en donne la meilleure preuve. Une agence d'information y est tenue pour participante dès lors qu'elle transmet sa propre sélection de matériel à une ou plusieurs agences du *Pool*.

Le processus est simple. Avec les moyens dont elle dispose — télétype, telex, courrier aérien —, chaque agence transmet quotidiennement un ou plusieurs articles à un centre de redistribution, qui, tout en respectant scrupuleusement les textes fournis, traduit le matériel reçu dans les langues qu'il utilise pour l'étranger.

Cette coopération entre pays non alignés ne vise nullement à concurrencer les systèmes d'informations existants. La fonction du *Pool* est de combler le vide naguère évident dans le système international d'information.

Plusieurs agences et organismes d'information s'intéressent maintenant au *Pool* hors du monde non aligné, là où la présence du *Pool* est de plus en plus sensible dans les médias.

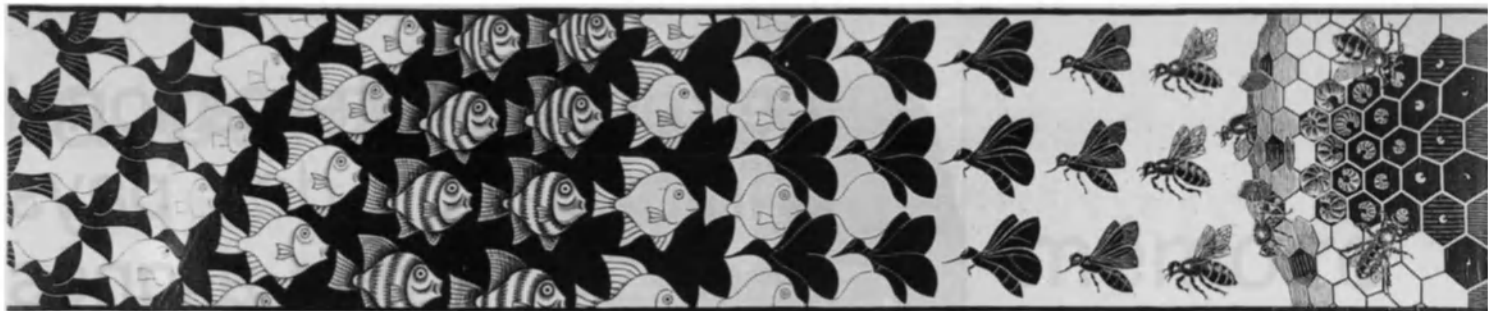
Il est évident qu'un nouveau dialogue est intervenu désormais dans la communication internationale, et que le processus d'édification d'un nouveau système international d'information est en cours. Certes, des difficultés subsistent, mais pour trouver des solutions satisfaisantes, la meilleure attitude reste la poursuite du dialogue entre tous ceux qui ont affaire à l'information — un dialogue d'égal à égal. ■

Avril 1977

PERO IVACIC, journaliste yougoslave, était, lorsqu'il écrivit cet article, Directeur général de Tanjug, l'agence nationale de presse yougoslave, qui joua un rôle actif dans la constitution du « Pool » des agences d'information des pays non alignés.



Photo J.-P. Bonnaite © Gamma, Paris



Traduction

par Octavio Paz

Texte © Copyright. Reproduction interdite

TOUT texte est unique, et c'est en même temps la traduction d'un autre. Aucun texte n'est entièrement original, car le langage même est, dans son essence, une traduction : du monde non verbal d'abord; et ensuite parce que tout signe, toute expression, est la traduction d'un autre signe et d'une autre formulation. Mais ce raisonnement peut se retourner sans perdre de sa validité : tous les textes sont originaux, car toute traduction est singulière. Chaque traduction est, jusqu'à un certain point, une invention et constitue donc un texte unique.

Le texte original ne reparait jamais (ce serait impossible) dans l'autre langue; et, cependant, il est toujours présent, car la traduction, sans le dire, s'y réfère constamment ou le transforme en un objet verbal qui, tout singulier qu'il soit, le reproduit : métonymie ou métaphore. Toutes deux, à la différence des traductions explicatives et de la paraphrase, sont des formes rigoureuses, nullement incompatibles avec l'exactitude : la première est une description indirecte, et la seconde une équation verbale.

De toutes les possibilités de traduction, celle sur laquelle retombe la plus sévère condamnation est celle de la poésie. Condamnation singulière, si on n'oublie pas que beaucoup des meilleurs poèmes de toutes les langues occidentales sont des traductions et que beaucoup de ces traductions sont l'œuvre de grands poètes.

La raison de l'incapacité de nombreux poètes à traduire de la poésie n'est pas d'ordre psychologique, même si le narcissisme y a sa part. Elle est fonctionnelle : la traduction poétique est une opération analogue à la création poétique, à cela près qu'elle suit la démarche inverse.

En prose, la signification tend à devenir univoque; au contraire, ainsi qu'on l'a dit bien souvent, une des caractéristiques de la poésie, et peut-être la principale, est de conserver la pluralité des sens.

En vérité, il s'agit là d'une propriété générale du langage que la poésie accentue, mais qui, sous sa forme atténuée, se mani-

feste aussi dans la langue courante et jusque dans la prose.

Le poète, plongé dans le mouvement de la langue, continuel aller et retour verbal, choisit quelques mots — ou est choisi par eux. En les combinant, il construit son poème : un objet verbal fait de signes irremplaçables et inamovibles. Le point de départ du traducteur n'est pas le langage en action, matière première du poète, mais le langage fixe du poème; langage congelé, et cependant parfaitement vivant. Sa démarche est contraire à celle du poète : il ne s'agit pas de construire, à l'aide de signes mobiles, un texte inamovible, mais de démonter les éléments de ce texte, de mettre à nouveau les signes en circulation, des les restituer au langage. Jusqu'ici, l'activité du traducteur ressemble à celle du lecteur et du critique : toute lecture est une traduction et toute critique est, ou commence par être, une interprétation.

Mais la lecture est une traduction dans la même langue, la critique, une version libre, ou, plus exactement, une transposition. Pour le critique, le poème est un point de départ vers un autre texte, le sien, tandis que le traducteur, dans un autre langage, aidé de signes différents, doit composer un poème analogue à l'original.

Ainsi, en un second moment, l'activité du traducteur est parallèle à celle du poète, avec cette différence capitale que, lorsqu'il écrit, le poète ne sait pas comment sera fait son poème, et qu'en traduisant, le traducteur sait que son poème devra reproduire celui qu'il a sous les yeux.

Traduction et création sont des opérations jumelles. Ainsi que nous le montrent le cas de Baudelaire et celui de Pound, la

traduction est souvent indiscernable de la création. Par ailleurs, il se fait entre elles un incessant reflux, une continue et mutuelle fécondation. Les grandes périodes de la création poétique en Occident ont été précédées ou accompagnées de croisements entre les différentes traditions poétiques. Ces croisements adoptent soit la forme de l'imitation, soit celle de la traduction.

Les critiques étudient les « influences », mais c'est là un terme équivoque... Tous les styles ont été translinguistiques... Les styles sont collectifs et passent d'une langue à l'autre; les œuvres, toutes enracinées dans leur terroir verbal, sont uniques... Uniques, mais pas isolées : chacune naît et vit en relation avec d'autres, écrites en langues différentes.

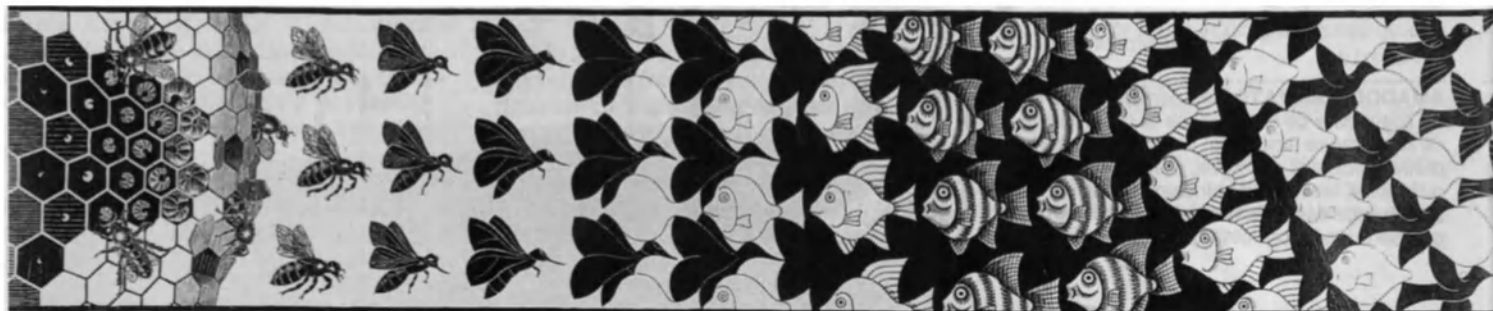
A toutes les époques, les poètes européens — et aussi, maintenant, ceux des deux moitiés du continent américain — écrivent le même poème dans des langues différentes. Chacune de ces versions est, aussi, un poème original et singulier.

Certes, le synchronisme n'est pas parfait, mais il suffit de prendre un peu de champ pour remarquer que nous entendons un concert dont les musiciens, pourvus d'instruments divers, sans obéir à aucun chef d'orchestre ni suivre aucune partition, composent une œuvre collective où l'improvisation reste inséparable de la traduction, et l'invention liée à l'imitation. Parfois un des musiciens se lance dans un solo inspiré; peu de temps après, les autres le suivent, non sans introduire des variations qui rendent méconnaissable le motif original. ■

Février 1975

OCTAVIO PAZ, poète et essayiste mexicain, est l'un des grands écrivains contemporains de langue espagnole. Son œuvre poétique a été réunie en plusieurs volumes dont *Liberté sur parole* (1960), *Salamandra* (1962) et *Versant est* (1969). De sa non moins importante œuvre d'essayiste, citons *Le labyrinthe de la solitude* (1950), *L'arc et la lyre* (1956), *Courant alternatif* (1967) et, plus récemment, *Le singe grammairien* (1974), *El ogro filantrópico* (1979) et *D'un mot à l'autre* (1980).

Ci-dessous, fragment d'une gravure (Métamorphose II, 1940) de l'artiste néerlandais contemporain M.C. Escher où l'on reconnaît une métamorphose progressive qui va de l'abeille à l'oiseau en passant par le poisson. Ci-dessus, la même gravure inversée.



Le livre au cœur des civilisations précolombiennes

par Miguel Angel Asturias

LES Indiens mexicains, mayas et péruviens ont découvert et développé différents « modes » de transmission de leur culture et de leurs mœurs. Certains nous surprennent par leur beauté plastique, leur ingéniosité ésotérique, et tous témoignent d'une préoccupation fondamentale et même obsessionnelle, de préserver et de transmettre, au moyen de formes originales d'écriture, la signification profonde de l'homme et de l'univers.

L'écriture est la clé qui permet de déchiffrer l'univers, l'instrument qui en révèle les mécanismes secrets. C'est pourquoi, dans les civilisations préhispaniques, l'écriture

devient vite sacrée et ésotérique. Ses signes, ses matériaux et les hommes qui contribuent à sa création, sont eux aussi associés à la divinité. L'écriture est, par essence, à la fois dans sa facture et dans son apparence, magique et étroitement liée aux conceptions cosmo-théogoniques.

Une page du Codex Borbonicus (ainsi appelé car il est conservé au Palais Bourbon, le siège de l'Assemblée nationale à Paris), représentant une fête de l'année civile; autour d'un « mât de cocagne » où flottent des vêtements de papier, des enfants de tous âges font la ronde.

Cela explique pourquoi des peuples si habiles à maîtriser les questions techniques, n'ont jamais soumis les différents systèmes d'écriture à des impératifs pratiques, mais exigeaient d'eux qu'ils répondent à un profond désir d'approche symbolique de l'écriture en ce qu'elle a de secret et de sacré.

Nous savons, par ailleurs, qu'un corps spécial de dignitaires aux fonctions parasacerdotales, composé en partie de prêtres, était chargé d'« écrire », de conserver et d'interpréter l'écriture. Ils utilisaient un langage, des matériaux, des couleurs et des thèmes directement inspirés des épisodes essentiels de la mythologie indigène. ▶



Photo © Dominique Darr, Paris

► Non seulement les peuples amérindiens avaient mis au point plusieurs systèmes d'écriture (écritures idéographique, pictographique, numérale, phonétique et celle propre au calendrier) dont ils couvraient des peaux d'animaux, des pierres et des bandes de papier de tilmatl, mais ils considéraient comme vital le fait même de composer des histoires et de les préserver de la destruction, assimilant leur perte ou leur conservation à la perte ou à la survivance de leur univers.

Ils manifestaient une profonde indifférence envers la forme particulière que revêt cette préservation du passé, envers les infinies manières de le transposer en récits — d'où la variété de ces transpositions et leur beauté plastique — car ce qui importait était l'acte même de le raconter, afin que son souvenir éclaire et rende cohérent un monde peuplé de dieux, plein de luttes et de doutes.

C'est alors qu'ils inventèrent le compte des destins,

*les annales et le compte des années,
le livre des songes,
et tels qu'ils les ordonnèrent, ils furent
gardés,*

*et se perpétuèrent le temps que durèrent
la domination des Toltèques,
la domination des Tépànèques,
la domination des Mexicas,
et toutes les dominations chichimèques.*

La conquête espagnole et les destructions qui l'accompagnèrent entraînaient la disparition des différents systèmes de transmission de la culture indigène...

Quand prit fin en 1524 la tragédie de Mexico, les prêtres espagnols chargés de catéchiser les vaincus commencèrent leur discours par des attaques contre la religion et le mode de penser des indigènes. Au cours d'une discussion particulièrement révélatrice, un des principaux dignitaires se leva pour exprimer « avec courtoisie et politesse » son mécontentement d'entendre attaquer des coutumes et croyances auxquelles ses ancêtres attachaient tant de prix. Ce n'était pas à lui qu'il appartenait de répondre, car il demeurerait quelques survivants de :

*Ceux qui tournent bruyamment les feuilles
des Codex,*

*ceux qui détiennent en leur pouvoir les
encres noires et rouges, les peintures.
Ils nous conduisent, nous guident, nous
montrent le chemin.*

*Ils ordonnent la succession des années,
le chemin suivi*

*par le compte des jours
et par chacune des vingtaines,
ils s'occupent de cela,*

*c'est à eux qu'il appartient de parler des
dieux...*

On ne saurait donner meilleure définition de la substance de la culture de nos ancêtres, on ne saurait exprimer de manière plus juste la tristesse, l'état d'abandon de nos peuples décapiés, sans guides. ■

Décembre 1972

MIGUEL ANGEL ASTURIAS (1899-1974), écrivain et poète guatémaltèque, fut l'un des plus grands romanciers contemporains de langue espagnole. Prix Nobel de littérature en 1967, il a écrit notamment Monsieur le Président (1946), Hommes de maïs (1949), Le Pape vert (1959) et Une certaine mulâtresse (1963). Il est aussi l'auteur de nombreux recueils de poèmes et de pièces de théâtre.

La crise moderne

DANS la pensée contemporaine, l'anthropologie occupe une place dont l'importance peut sembler paradoxale. C'est une science à la mode, comme l'attestent, non seulement la vogue des films et récits de voyage, mais aussi la curiosité du public cultivé pour les ouvrages d'ethnologie.

Dans un monde fini, la vogue de l'anthropologie — cet humanisme sans restrictions et sans limites — apparaît donc comme la conséquence assez naturelle d'un concours de circonstances objectives. Même si nous le voulions, nous ne serons plus libres de ne pas nous intéresser, disons, aux derniers chasseurs de têtes de la Nouvelle-Guinée, pour la raison bien simple que ceux-ci s'intéressent à nous, et que, comme un résultat imprévu de nos démarches et de notre conduite à leur égard, eux et nous faisons déjà partie du même monde, et bientôt, de la même civilisation.

En se répandant sur toute la Terre, les civilisations qui — à tort ou à raison — se jugeaient les plus hautes : la chrétienne, l'islamique et la bouddhiste, et, sur un autre plan, cette civilisation mécanique qui les rassemble, s'imprègnent de genres de vie, de modes de penser et d'agir, qui sont ceux-là mêmes dont l'anthropologie fait son objet d'étude, et qui, sans que nous en ayons clairement conscience, les transforment par le dedans. Car les peuples dits « primitifs » ou « archaïques » ne tombent pas dans le néant. Ils se dissolvent plutôt, en s'incorporant, de façon plus ou moins rapide, à la civilisation qui les entoure. En même temps, celle-ci acquiert un caractère mondial.

Loin, donc, que les primitifs perdent progressivement leur intérêt, ils nous concernent chaque jour davantage. Pour se borner à un exemple, cette grande civilisation dont l'Occident est justement fier, et qui a fécondé la terre habitée, renaît partout « créole » ; elle se charge, en se répandant, d'éléments moraux et matériels qui lui étaient étrangers, et avec lesquels elle doit dorénavant compter. De ce fait, les problèmes anthropologiques cessent d'appartenir à une spécialité, ils ne sont plus réservés aux savants et aux explorateurs : de la façon la plus directe et la plus immédiate, ils sont devenus l'affaire des citoyens.

A quoi donc tient le paradoxe ? Il est double. En premier lieu — et dans la mesure où notre science s'est principalement attachée à l'étude des populations « primitives — on peut se demander si, au moment où l'opinion publique reconnaît sa valeur, l'anthropologie n'est pas sur le point de devenir une science sans objet.

Car ces mêmes transformations, qui motivent l'intérêt croissant qu'on porte, sur le plan théorique, aux « primitifs », provoquent pratiquement leur extinction.

Protégée par un milieu naturel exceptionnellement hostile, la Nouvelle-Guinée apparaît encore, avec ses quelques millions d'indigènes, comme le dernier sanctuaire des institutions primitives. Mais la civilisation pénètre si rapidement que les 600 000 habitants des montagnes centrales, totalement inconnus il y a vingt ans, fournissent déjà leur contingent de travailleurs à ces routes dont les avions

parachutent les poteaux indicateurs et les bornes kilométriques au-dessus de forêts inexplorées, ou encore, une main-d'œuvre recrutée sur place et transportée par air jusqu'aux mines ou aux plantations côtières.

La civilisation occidentale, devenant chaque jour plus complexe, et s'étendant à l'ensemble de la terre habitée, manifeste peut-être déjà, dans son sein, ces écarts différentiels que l'anthropologie a pour fonction d'étudier, mais qu'elle ne pouvait naguère at-

Dans un monde que rétrécissent les moyens de communication, les modes de vie traditionnels de nombreux peuples, des Indiens d'Amazonie aux Papous de Nouvelle-Guinée, se métamorphosent.



Photo Unesco - Dominique Darbois

de l'anthropologie

par Claude Lévi-Strauss

teindre qu'en comparant entre elles des civilisations distinctes et éloignées.

Là est sans doute la fonction permanente de l'anthropologie. Car s'il existe, comme elle l'a toujours affirmé, un certain « optimum de diversité » où elle voit une condition permanente du développement de l'humanité, on pourra être assuré que les écarts entre les sociétés et entre les groupes ne s'effaceront jamais que pour se reconstituer sur d'autres plans.

Qui sait si les conflits de générations, que tant de pays vérifient en ce moment en leur sein, ne sont pas la rançon qu'ils payent pour l'homogénéisation croissante de leur culture sociale et matérielle ?

De tels phénomènes nous apparaissent comme pathologiques, mais le propre de l'anthropologie, depuis qu'elle existe, a toujours été, en les interprétant, de réintégrer

dans l'humanité et dans la rationalité, des conduites d'hommes qui semblaient inadmissibles et incompréhensibles à d'autres hommes.

A chaque époque, l'anthropologie a ainsi contribué à élargir la conception prévalente, et toujours trop étroite, qu'on se faisait alors de l'humain. Pour envisager sa disparition, il faudrait concevoir un état de la civilisation où, quel que soit le coin de la Terre qu'ils habitent, leur genre de vie, leur éducation, leurs occupations professionnelles, leur âge, leurs croyances, leurs sympathies et leurs antipathies, tous les hommes seraient, jusqu'aux tréfonds de leur conscience, parfaitement transparents aux autres hommes.

Qu'on le déplore, qu'on s'en réjouisse — ou que, tout bonnement, on le constate — le progrès mécanique et le développement des communications ne semblent pas nous y

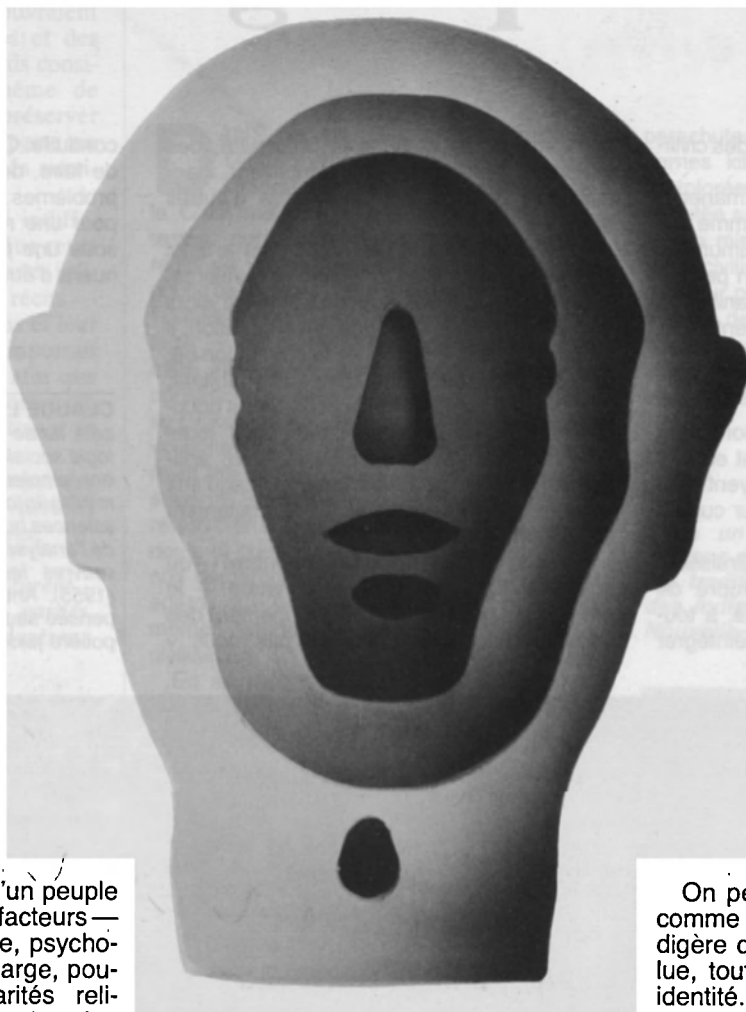
conduire. Or, tant que les manières d'être, ou de faire, de certains hommes posent des problèmes à d'autres hommes, il y aura place pour une réflexion sur ces différences, qui, sous une forme toujours renouvelée, continuera d'être le domaine de l'anthropologie. ■

Novembre 1961

CLAUDE LEVI-STRAUSS, anthropologue français, fut de 1959 à 1982, professeur d'anthropologie sociale au Collège de France. Ses travaux ont amplement contribué au renouvellement méthodologique et épistémologique des sciences humaines, notamment par l'application de l'analyse structurale à l'ethnologie. Parmi ses œuvres les plus connues, *Tristes tropiques* (1955), *Anthropologie structurale* (1958) et *La pensée sauvage* (1962). En 1985, il a publié *La potière jalouse*.



Les trois piliers de la culture



par Cheikh Anta Diop

L'IDENTITE culturelle d'un peuple est liée à trois grands facteurs — historique, linguistique, psychologique, ce dernier, au sens large, pouvant englober les particularités religieuses — dont l'importance varie selon les circonstances historiques et sociales de chaque société. Sans la pleine présence de ces trois facteurs, chez un même peuple ou chez un individu, il ne saurait y avoir pleine identité culturelle.

Est-il possible de hiérarchiser ces facteurs ou bien entrent-ils à part égale dans la constitution de la personnalité culturelle ?

La conscience historique est le rempart le plus solide qu'un peuple puisse dresser contre toutes les formes d'agression extérieure, culturelle ou autre. Aussi, dans les contacts entre civilisations — lors d'un processus de colonisation, par exemple —, le colonisateur s'efforce-t-il d'atténuer, sinon de détruire, la conscience historique du peuple colonisé.

L'exercice de la souveraineté nationale est donc bien la meilleure école de l'esprit et de l'âme d'un peuple, le seul moyen de maintenir en éveil ses vertus cardinales.

Il est difficile de dire, des deux facteurs, linguistique et historique, lequel est le plus important. Pour Montesquieu, qui a écrit : « Tant qu'un peuple vaincu n'a pas perdu sa langue, il peut garder l'espoir », la langue apparaît comme l'unique dénominateur commun, le trait d'identité culturelle par excellence.

Mais l'unité linguistique n'existe à l'échelle d'aucun continent. La fragmentation et la diversité sont de règle jusqu'à ce qu'un effort officiel, une volonté politique, essaie d'étendre l'emploi d'une lan-

Anthropomorphic Head Sections, œuvre du sculpteur britannique Roy Adzak.

Photo © Gérard Dufresne, Paris. Collection Xavier Jeuppre

gue au détriment d'une autre, fût-ce par la force.

Ce phénomène, toutefois, ne touche d'abord que le lexique; la grammaire, c'est-à-dire la morphologie et la syntaxe, y échappe. En général, c'est la civilisation techniquement la plus avancée qui exerce une influence à sens unique sur les civilisations ou les sociétés en contact avec elle.

Phénomène particulier, la créolisation est liée à des circonstances historiques bien précises. Ce processus linguistique est le fait d'individus isolés, privés de leur liberté, arrachés à leur milieu d'origine et plongés brutalement dans un milieu autre, auquel ils s'adaptent tant bien que mal. Ainsi, les Africains analphabètes déportés aux Antilles ont déformé les langues européennes et créé de nouveaux parlers dans lesquels les chercheurs ont pu retrouver comme un écho lointain des structures syntaxiques et morphologiques des langues africaines.

Le facteur psychologique, enfin, suppose, au sein même de la diversité, une certaine permanence des structures. Pour l'analyser à fond, il faudrait d'abord étudier ce qu'on peut appeler les invariants culturels.

On peut considérer le milieu culturel comme une structure assimilante qui digère des matériaux étrangers et évolue, tout en restant consciente de son identité. Cette assimilation l'enrichit et ne peut affecter son destin. Seule la destruction, par une cause mécanique d'origine externe, l'éclatement, pour des raisons diverses, ou la sclérose, par excès d'autarcie, peuvent lui être fatals.

Chaque civilisation possède, en fait, un double registre conceptuel. Le premier appartient au domaine spécifique, à une zone protégée, pour ainsi dire, par la barrière psychologique propre à chaque peuple, espace que l'on ne peut appréhender que de l'intérieur. Ce registre, qui est aussi celui du langage poétique, constitue le cœur de toute civilisation. Le second rend compte du domaine de l'universel, des idées générales intelligibles à tous, terrain sur lequel une civilisation peut en influencer une autre.

Le dépérissement du noyau spécifique met fin à la vie des sociétés ou des civilisations. Aussi tous les efforts tendent-ils aujourd'hui à protéger cette spécificité enrichissante : ce n'est pas là isolement, repli sur soi, c'est la condition même de l'universalité. ■

Août-septembre 1982

CHEIKH ANTA DIOP (1923-1986), anthropologue et physicien sénégalais, est l'un des artisans majeurs de la renaissance de l'histoire africaine. Professeur d'égyptologie à l'université de Dakar, fondateur et directeur du Laboratoire de radiocarbonate à l'Institut fondamental d'Afrique noire, il fut aussi l'un des membres les plus actifs du Comité scientifique international pour la rédaction de l'Histoire générale de l'Afrique, ouvrage en huit volumes parrainé par l'Unesco et en cours de publication.



Photo © Marino Benz

Deux élèves d'une école mexicaine.

La subjectivité rebelle

par Tahar Ben Jelloun

L'INTELLECTUEL du tiers-monde est placé devant un constat terrible : plus de 80 % de la population ne sait ni lire ni écrire. Cet état de misère ne peut changer magiquement. Il faut du temps et aussi des hommes décidés réellement à opérer ce changement.

Ecrire dans un continent d'analphabètes, n'est-ce pas paradoxal ? « Non, répond l'écrivain mexicain Carlos Fuentes, ce n'est pas aussi paradoxal qu'il y paraît. Peut-être l'écrivain sait-il qu'il œuvre à maintenir vivant le rapport avec ce prodigieux passé culturel qui a rarement trouvé son équivalent politique. »

Une même fêlure s'est inscrite sur la terre chaude et humaine d'Amérique latine et nous donne aujourd'hui une littérature où tant de peuples dominés et pauvres se reconnaissent. Les gamins de Bogota sont de la même blessure que les moineaux du Caire (c'est ainsi qu'on appelle les gamins d'Egypte) ou les *chayâtime* (diablotins) de Casablanca. Un paysan dépossédé de sa terre nourrit le même rêve, qu'il soit du Maghreb ou du Nord est du Brésil; un même imaginaire foudroyé par l'injustice, empêché de s'exprimer, renvoyé à son destin. L'écrivain né de cette réalité, ayant déjoué les tentatives de séduction ou d'autres pressions, ne peut permettre que l'homme dépossédé soit renvoyé à une de ces fatalités que le pouvoir politique et militaire érige en destin et rationalité.

«Un continent d'analphabètes» a justement plus besoin d'écrivains qu'un continent repu de savoir. Ecrire pour ne pas être de la défaite. Il y a donc un pari sur la liberté et sur l'avenir, car ce continent ne sera pas toujours

frappé par la fatalité de l'analphabétisme. Ceux qui viendront plus tard, peut-être les enfants de cette époque, seront en droit de nous demander des comptes. L'écrivain aura à exhiber le livre ou le silence.

Apporter des solutions à son pays en même temps qu'une œuvre d'art. Ainsi l'engagement de l'artiste a encore un sens dans les pays qui sont confrontés à des problèmes vitéux et non à des modes d'intellectuels. L'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa note à ce propos quelque chose qui reste tout à fait applicable pour l'ensemble du tiers-monde et non seulement pour le cas de l'Amérique latine : « Ailleurs, être écrivain signifie d'abord et souvent uniquement assumer une responsabilité personnelle, celle d'une œuvre qui, si elle est artistiquement valable, enrichira la culture du pays où elle est née. Au Pérou et dans d'autres pays de l'Amérique latine, être écrivain signifie d'abord, et souvent uniquement, assumer une responsabilité sociale. » Il est quasiment interdit d'échapper à cette fonction. La littérature devient une activité au service de la vérité.

Cette conception de l'activité littéraire, si elle vise la réalité en faisant de l'écrivain un documentaliste collé au réel, entretient en fait un grand malentendu. Car on oublie dans tout cela le principal, à savoir comment écrire, comment créer. Faut-il alors tomber dans l'autre excès qui fait de la littérature un pur exercice de style ou une prouesse sèche et sans corps ?

L'engagement de l'écrivain ne se situe pas là où on le place d'habitude. Militer dans un parti ou une organisation politique est une

chose. Ecrire tout en s'adonnant à la politique en est une autre. Mais rarement les deux activités se rejoignent dans un sens où elles ne nuisent pas l'une à l'autre, où elles n'entre-tiennent pas le malentendu et la confusion.

Reste le problème de l'écrivain qui s'exile volontairement. Il part ailleurs, loin du marasme ambiant, loin de la tentation d'un immobilisme amer. Cet homme est fautif, quoi qu'il fasse ! Fautif s'il échoue son exil, s'il rate cette éclipse. Fautif s'il le réussit. On ne pardonne pas à l'enfant qui lâche en chemin les liens de parenté.

Cependant, être loin ne veut pas dire être absent. Prendre une distance est une autre façon d'établir des liens avec sa propre terre. Le travail d'un écrivain ou d'un artiste, quel que soit le lieu où il se fait, revient, d'une manière ou d'une autre, à la terre originelle.

Mais quand l'exil devient une façon de penser et de s'engluer dans la conscience malheureuse, quand il sépare l'être de ses racines les plus profondes et inconscientes, quand il s'érige en valeur de référence, quand il noie l'individu dans une problématique qui, normalement, ne devrait pas le concerner, alors l'exil devient aliénation. Il renvoie au pays natal un autre individu, souvent un étranger qui a perdu la faculté de s'étonner. C'est alors une épave apparemment en bonne santé. ■

Juillet 1982

TAHAR BEN JELLOUN, du Maroc, écrivain et journaliste, vit entre la France et son pays d'origine depuis 1971. Il a notamment publié *L'écrivain public* en 1983.

« L'acte par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort » par André Malraux

A la Maison de l'Unesco, au cours de la cérémonie du 8 mars 1960 qui marqua le lancement de la Campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de Nubie et qu'il présidait, André Malraux, Ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles de la France, prononça un discours dont sont donnés ici quelques extraits.

LE 8 mars 1960, pour la première fois, toutes les nations — au temps où beaucoup d'entre elles poursuivent une guerre secrète ou proclamée — sont appelées à sauver ensemble les œuvres d'une civilisation qui n'appartient à aucune d'elles.

Au dernier siècle, cet appel eût été chimérique... Mais avec notre siècle, a surgi l'un des plus grands événements de l'histoire de l'esprit. Ces temples (les temples de Nubie) où l'on ne voyait plus que des témoins sont redevenus des monuments; ces statues ont trouvé une âme.

La seule Egypte antique vivante pour nous est celle que suggère l'art égyptien — et cette Egypte n'a jamais existé. Pas plus que n'exista la Chrétienté que nous suggérerait l'art roman s'il en était le seul témoignage. La survie de l'Egypte est dans son art, et non dans des noms illustres ou des listes de victoires... Malgré Kadesh, l'une des batailles décisives de l'histoire, malgré les cartouches martelés et regravés sur l'ordre de l'intrépide pharaon qui tenta d'imposer aux dieux sa postérité, Sésostris est moins présent pour nous que le pauvre Akhenaton. Et le visage de la reine Néfertiti hante nos artistes comme Cléopâtre hantait nos poètes. Mais Cléopâtre était une reine sans visage, et Néfertiti est un visage sans reine.

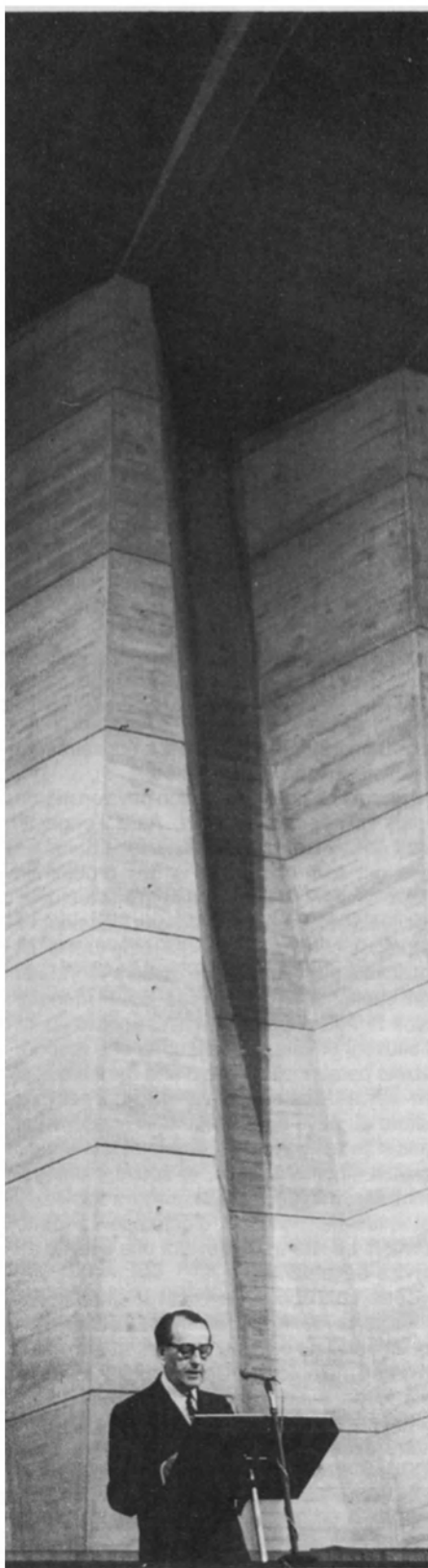
Le style égyptien s'est élaboré pour faire, de ses formes les plus hautes, des médiatrices entre les hommes éphémères et les constellations qui les conduisent. Il a divinisé la nuit.

Après quoi le style égyptien, pendant trois mille ans, traduisit le périssable en éternel.

Comprenons bien qu'il ne nous atteint pas seulement comme un témoignage de l'histoire, ni comme ce que l'on appelait naguère la beauté. La beauté est devenue l'une des énigmes majeures de notre temps, la mystérieuse présence par laquelle les œuvres de l'Egypte s'unissent aux statues de nos cathédrales ou des temples aztèques, à celle des grottes de l'Inde et de la Chine — aux tableaux de Cézanne et de Van Gogh, des plus grands morts et des plus grands vivants — dans le Trésor de la première civilisation mondiale.

Avec les auteurs de ces statues de granit, nous n'avons même pas en commun le sentiment de l'amour, pas même celui de la mort — pas même, peut-être, une façon de regarder leurs œuvres; mais devant ces œuvres, l'accent de sculpteurs anonymes et oubliés pendant deux millénaires nous semble aussi invulnérable à la succession des empires, que l'accent de l'amour maternel.

Si l'Unesco tente de sauver les monuments de Nubie, c'est qu'ils sont immédiatement menacés... et nous propose de mettre au service des effigies, pour les sauver, les im-



menses moyens que l'on n'avait mis, jusqu'ici, qu'au service des vivants. Peut-être parce que la survie des effigies est devenue pour nous une forme de la vie. Au moment où notre civilisation devine dans l'art une mystérieuse transcendance et l'un des moyens encore obscurs de son unité, au moment où elle rassemble les œuvres devenues fraternelles de tant de civilisations qui se haïssent ou s'ignorent, [l'Unesco] propose l'action qui fait appel à tous les hommes contre tous les grands naufrages.

Cet appel n'appartient pas à l'histoire de l'esprit parce qu'il faut sauver les temples de Nubie, mais parce qu'avec lui, la première civilisation mondiale revendique publiquement l'art mondial comme son indivisible héritage.

Le lent flot du Nil a reflété les files désolées de la Bible, l'armée de Cambyse et celle d'Alexandre, les cavaliers de Byzance et les cavaliers d'Allah, les soldats de Napoléon. Lorsque passe au-dessus de lui le vent de sable, sans doute sa vieille mémoire mêle-t-elle avec indifférence l'éclatant poudroiement du triomphe de Ramsès, à la triste poussière qui retombe derrière les armées vaincues. Et, le sable dissipé, le Nil retrouve les montagnes sculptées, les colosses dont l'immobile reflet accompagne depuis si longtemps son murmure d'éternité.

Regarde, vieux fleuve dont les crues permettent aux astrologues de fixer la plus ancienne date de l'histoire, les hommes qui emportent ces colosses loin de tes eaux à la fois fécondes et destructrices : ils viennent de toute la terre. Que la nuit tombe, et tu refléteras une fois de plus les constellations sous lesquelles Isis accomplissait les rites funéraires, l'étoile que contemplait Ramsès. Mais le plus humble des ouvriers qui sauvera les effigies d'Isis et de Ramsès te dira ce que tu sais depuis toujours, et que tu entendas pour la première fois : « Il n'est qu'un acte sur lequel ne prévalent ni l'indifférence des constellations ni le murmure éternel des fleuves : c'est l'acte par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort. » ■

Mai 1960

ANDRÉ MALRAUX (1901-1976), écrivain et homme politique français, laissa une œuvre littéraire importante que traversent les thèmes de l'art, de la civilisation, de la guerre et de l'exemple autobiographique. Parmi les titres les plus connus, citons *La condition humaine* (1933), *Le musée imaginaire* (1947, remanié en 1963), *La métamorphose des dieux* (1958) et *les Antimémoires* (1967). Combattant de la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, il participa au gouvernement du général de Gaulle, dont il fut le ministre des affaires culturelles de 1958 à 1969.

AL-BIRUNI

Petite anthologie

Pour la première fois traduits en français
morceaux choisis d'œuvres
qu'Al-Biruni écrivit il y a près de 10 siècles

Le legs du savoir

D'aucuns croient que la science est d'origine récente. D'autres estiment qu'elle est aussi vieille que le monde. Les premiers affirment que les techniques ont été enseignées par « initiation » et vont jusqu'à dire que chacune d'elles a été révélée et implantée par un prophète déterminé. Mais il y en a qui pensent que l'homme découvre les techniques à l'aide de l'intelligence et que c'est la déduction qui permet à la raison d'acquérir le savoir.

Quand on découvre, par déduction, une loi ou un principe, on doit aller du général au particulier. D'autre part, les expériences et la réflexion permettent de comparer une chose à une autre et d'acquérir des connaissances détaillées.

Le Temps est illimité et les générations successives n'en parcourent que des étapes. Chacune d'elles transmet à l'autre son patrimoine qu'elle développe et met en valeur. C'est là la vraie métempsychose et non celle de l'âme, qui passe dans un corps autre que celui qu'elle animait.

*Répertoire des œuvres
d'Ibn Zakaryya al-Râzi*

Pourquoi la terre est ronde

Pour ce qui est de la courbure de la Terre dans les directions comprises entre longitude et latitude, on peut la déterminer grâce aux jours les plus longs dans les villes déjà citées. Prenons comme exemple la ville de Bulgar située tout au Nord, et celle d'Aden au Sud de Bulgar.

A Aden et ses alentours, le jour le plus long dure un peu plus de douze heures, alors qu'à Bulgar, il est d'un peu moins de dix-sept heures. Mais dans ces deux villes, il y a deux heures d'écart pour le lever et le coucher du soleil. Quand le soleil se lève à Aden, il a effectué un parcours de deux heures dans le ciel de Bulgar.

Si bien qu'en été, un observateur situé à Bulgar et regardant dans la direction du ponant et du couchant verrait un pan de ciel correspondant à la magnitude comprise dans un cercle situé exactement sous le pôle, alors que ce même pan de ciel n'est pas visible à Aden. De même, un pan de ciel de magnitude similaire est visible à Aden au lever et au coucher du soleil en hiver, alors qu'il n'est pas visible à Bulgar.

Cela étant, nous pouvons affirmer qu'une ligne tracée à la surface de la Terre, en direction de la latitude, c'est-à-dire un méridien, est nécessairement soit une droite, soit une courbe, concave ou convexe.

Le canon de Mas'usi



Astronome, mathématicien, physicien, géographe, pharmacologue, mais aussi historien, linguiste, philosophe, poète et, surtout, humaniste, Abu l-Rayhan Mohammed Ibn-Ahmed al-Biruni naquit il y a un peu plus de mille ans à Kath, dans ce qui est aujourd'hui la République socialiste soviétique d'Ouzbékistan. Il fut l'un des plus prestigieux savants du monde islamique et nombre d'exégètes le jugent supérieur à Avicenne (Ibn Sina). Profondément tolérant et ouvert, Al-Biruni fut l'un des premiers à prôner l'instauration entre l'Orient et l'Occident de cet esprit d'entente si bénéfique pour l'art et la science. Ce portrait du grand savant a été composé à l'occasion du millénaire de sa naissance par l'artiste iranien Azarguin.

Les malins

On demandait une fois à un sage pourquoi les savants se pressaient toujours aux portes des riches alors que les riches ne sont point enclins à ouvrir leurs portes aux savants. « C'est que, répondit-il, les savants sont parfaitement conscients de l'utilité de l'argent, mais que les riches ignorent tout de la noblesse de la science. »

L'Inde

La vérité toute nue

Qu'un homme ne soit soucieux que d'éviter le mensonge et de respecter la vérité, lui donne du prestige même chez les menteurs, sans parler des autres.

Il est dit dans le Coran : « Dis la vérité, même si elle t'est adverse » (Sûra 4, 134) et le Messie a dit dans l'Évangile : « Ne crains pas la colère des rois en leur disant la vérité. Ils ne possèdent que ton corps, mais ne posséderont jamais ton âme. » Ce qui incite à la force d'âme.

L'Inde

Magie et science

Ce que nous entendons par magie fait que, dans une espèce d'illusion, un phénomène apparaît à nos yeux comme autrement qu'il n'est en réalité. Dans cette acception du terme, la magie est extrêmement répandue dans les populations. Mais si ce terme est compris dans son acception vulgaire — c'est-à-dire que la magie produit quelque chose d'impossible — il s'agit d'un phénomène hors de l'ordre du réel. Car, comme ce qui est impossible ne saurait se produire, toute l'affaire n'est rien qu'un énorme malentendu. Et donc la magie ainsi comprise n'a que faire avec la science.

L'alchimie est une des formes de la magie, encore qu'en général on ne lui donne pas ce nom. Mais si un homme prend une mèche de coton et fait qu'il paraisse être un morceau d'or, que dire sinon que ce n'est là qu'un exemple de magie ?

L'Inde

Respecter les idées d'ailleurs

J'ai écrit ce livre sur la doctrine des Hindous, sans jamais employer contre eux des arguments dénués de fondements — eux, nos antagonistes religieux — et en même temps sans perdre de vue qu'il allait de mon devoir en tant que musulman de citer fidèlement leurs propos, sans les amputer quand je pensais que leurs idées pouvaient servir à élucider un sujet. S'il arrive que le contenu de ces citations paraisse tout à fait païen et que les adeptes de la vérité — ainsi les musulmans — trouvent à y objecter, nous ne pouvons que dire que telle est bien la conviction des Hindous et qu'ils sont eux-mêmes les plus qualifiés pour la défendre.

L'Inde

Juin 1974

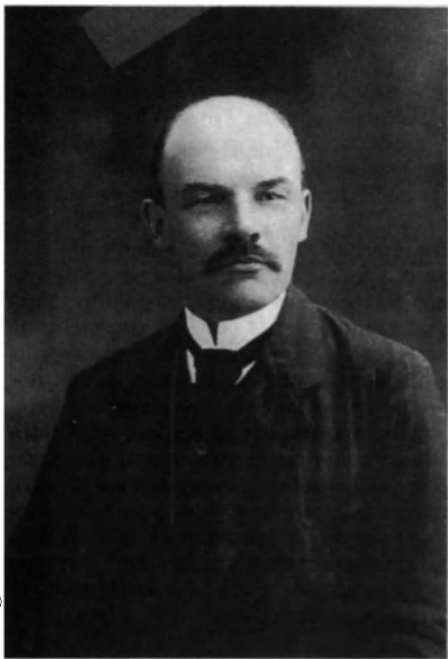
Lénine et les sciences physiques

par Mstislav Keldych

TOUTE l'œuvre de Lénine - homme politique, homme d'Etat, homme public - est inséparable de la science.

On sait que vers le début du siècle il y eut nombre de découvertes qui allaient conduire à une véritable révolution de la physique et, finalement, à la physique moderne. C'est ainsi que les progrès de l'électrodynamique permirent d'énoncer la théorie de la relativité et de découvrir des rapports espace-temps jusqu'alors insoupçonnés. Les recherches touchant à la théorie des corps opaques et à l'effet photo-électrique ont permis de formuler la théorie des quanta.

Ces nouvelles idées, ces nouvelles théories auxquelles s'ajoutèrent bientôt la découverte du radium et de la radio-activité, ne s'adaptèrent plus aux concepts de la phy-



Lénine photographié à Paris, en 1910.

sique du 19^e siècle, ni au concept de l'électromagnétique qui avait succédé au concept mécanique de l'univers.

De graves difficultés apparurent. En particulier la conclusion de la théorie électronique classique selon laquelle la masse de l'électron était de nature électromagnétique fut interprétée par beaucoup de physiciens mécanistes et positivistes comme une véritable « disparition de la matière ». Les chercheurs crurent pouvoir parler d'une crise de la physique.

Ce fut alors que parut l'ouvrage de Lénine, *Matérialisme et empirio-criticisme*, en 1909. Il apportait une réponse aux problèmes scientifiques que soulevaient les dernières découvertes scientifiques.

Lénine montrait que la crise de la physique, sensible dans les premières années du 20^e siècle, attestait seulement un bouleversement des « anciennes lois et des anciens principes de base », la modification des postulats de la physique que l'on avait cru inébranlables. La crise, disait Lénine, signifiait le départ d'une révolution totale de la physique.

« Dire que la matière a disparu », écrivit Lénine, « cela signifie que la limite de notre connaissance de la matière disparaît et que notre compréhension de celle-ci s'élargit. Les propriétés de la matière qui, autrefois, apparaissaient comme absolues, inaltérables et inamovibles..., ont disparu et sont maintenant reconnues comme étant relatives, inhérentes seulement à certains états de la matière. »

Il soulignait que « ...la seule et unique propriété de la matière que le matérialisme philosophique reconnaisse est celle d'une réalité objective existant en dehors de notre conscience ». Et il énonça son admirable formule philosophique : « L'électron est aussi inépuisable que l'atome : la nature est infinie... »

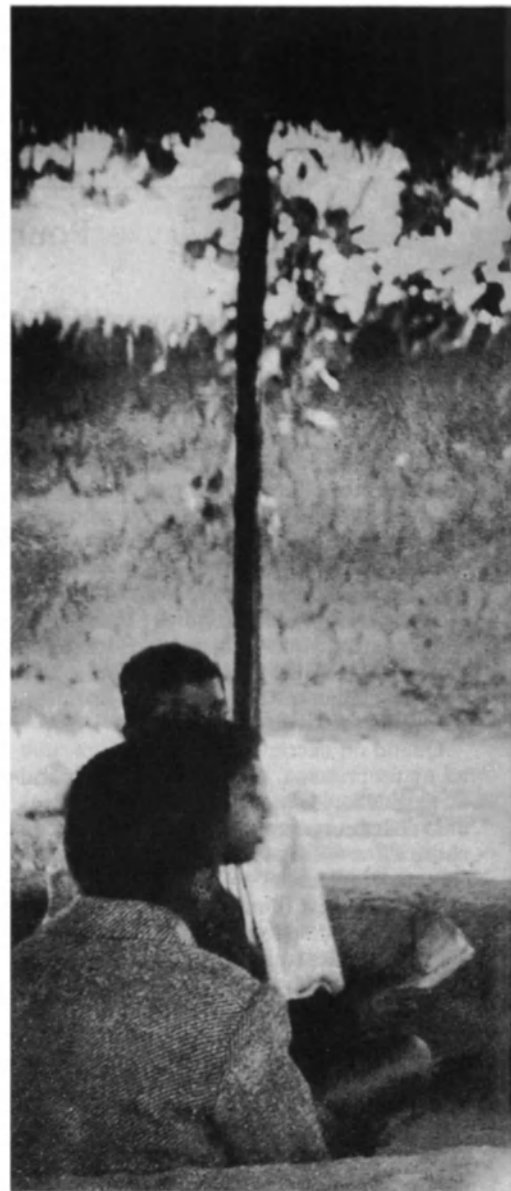
La découverte de la nature ondulatoire des électrons commença par ouvrir un monde nouveau et fantastique aux physiciens. Dans les années 1930, le positron fut identifié. Puis l'électron manifesta une nouvelle propriété : réuni à un positron, il se transformait en un photon. Par la suite, on découvrit que l'électron est un protagoniste actif de ce que l'on nomme les interactions faibles, et qu'il est également porteur de la charge spécifique qui caractérise ce phénomène.

Ainsi, la thèse de Lénine s'est-elle révélée dépasser la seule prévision. Elle est devenue un postulat philosophique de l'investigation scientifique de l'infiniment petit.

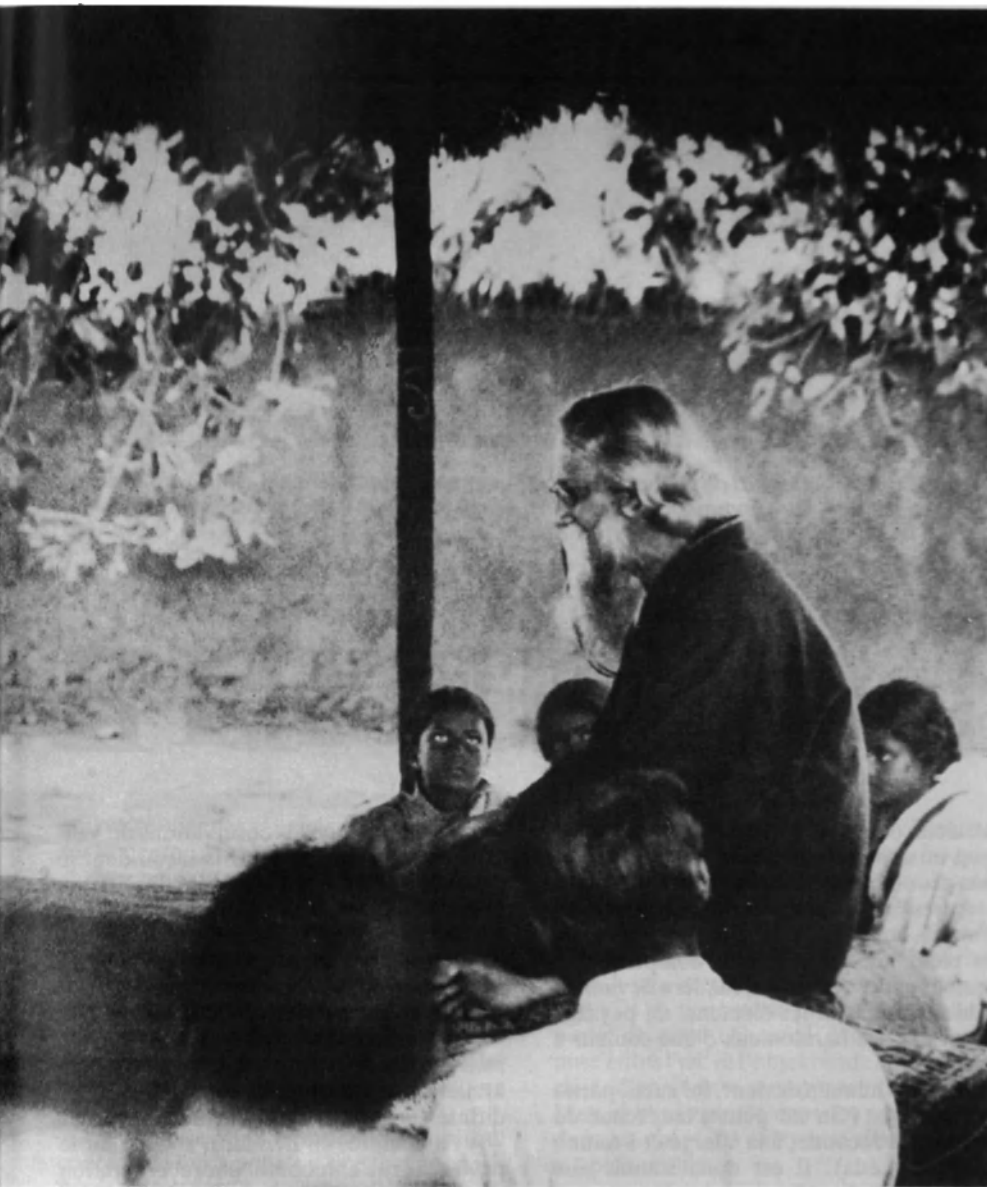
Tous les développements ultérieurs de la physique ont corroboré la validité de ce principe, confirmé la nature inépuisable de l'électron et, plus généralement, les propriétés inépuisables de la matière elle-même. ■

Juin 1970

MSTISLAV KELDYCH était en 1970 président de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S.



Histoire



Rabindranath Tagore et un groupe d'étudiants dans l'école qu'il fonda à Santiniketan en 1901.

du poète

par Satyajit Ray

AVEC un souci de réalisme rare chez un poète, mais caractéristique de tous les Tagore, Rabindranath essaya toujours de vivre en contact avec les pauvres paysans de sa région pour connaître leur vie et leurs peines, améliorer leur niveau de vie. Le bénéfice qu'il a retiré personnellement de ce contact avec les aspects fondamentaux de la vie et de la nature, et l'influence qu'il exerça sur sa vie et son œuvre sont incommensurables.

Vivant le plus souvent sur son bateau et épiant la vie par la fenêtre, il vit s'ouvrir devant lui un monde nouveau de sons, de couleurs et de sentiments. C'était un monde dans lequel l'homme et la nature étaient intimement liés. Les hommes prirent leur place dans une suite d'admirables nouvelles et la nature dans un jaillissement de chants et de poèmes. Le thème dominant est toujours celui de la pluie, joyeux et terrible.

Le prix Nobel fut décerné à Tagore en 1913. Aux Etats-Unis, au Japon, Rabindranath lança, en 1916, de vibrants appels à la paix. Il sentait que seule une coopération entre tous les intellectuels pourrait ramener la paix dans le monde. Il disait : « Chaque homme de ce temps doit se préparer à l'aube d'un nouvel âge où il découvrira son âme dans l'unité spirituelle de l'humanité entière. »

Rabindranath consacra tout l'argent de son prix Nobel à son université. Bien que la paix ait été rétablie en Europe, elle ne l'était pas en Inde. La loi Rowlatt, interdisant tout mouvement politique, jeta bas les espoirs indiens d'un gouvernement autonome que les dirigeants anglais avaient promis tout au long des années de guerre.

A cette époque, la scène politique indienne était dominée par Gandhi. En protestation contre la loi Rowlatt, Gandhi lan-

ça un mouvement de résistance passive. Mais les masses comprirent mal le mouvement, et le bruit ayant couru de l'arrestation de Gandhi, la violence éclata dans de nombreux coins du pays.

Dans le Pendjab, la loi martiale fut déclarée. A la tête de la garnison d'Amritsar se trouvait le général Dyer. Le premier jour du mois de Vaisakh, la foule s'amassa dans le Jallianwallabagh, comme chaque année. C'était une foule pacifique. Mais Dyer ne le prit pas ainsi.

Rabindranath, dans une lettre adressée au vice-roi, Lord Chelmsford, condamnant le gouvernement pour les massacres de Jallianwallabagh, concluait en ces termes : « Je désire demeurer sans aucune distinction spéciale aux côtés de mes compatriotes, dont la prétendue insignifiance semble justifier une dégradation indigne de la nature humaine. Voilà pourquoi je demande à Votre Excellence de me relever de mon titre de chevalier. »

Les dix années suivantes de la vie de Rabindranath furent pleines d'une incessante activité. La nécessité de recueillir des fonds pour son université le conduisit dans toutes les parties du monde, et l'Occident, comme l'Orient, l'accueillit à bras ouverts.

En partant, Il répétait son message de paix et soulignait l'importance d'une coopération intellectuelle entre les nations. Il disait : « Nous devons comprendre que l'isolement de la vie et de la culture ne peut être un sujet de fierté pour aucune nation. Dans le monde humain, les dons doivent être réciproques et non à sens unique. »

Et encore : « Je ne place ma confiance dans aucune institution nouvelle mais dans tous les êtres, qui, à travers le monde, ont une pensée claire, des sentiments nobles, une vie droite, car ils sont le canal de la vérité. »

Le 7 mai 1941, il eut 80 ans. A cette occasion, il adressa au monde un dernier message, qui portait sur cette civilisation moderne secouée jusque dans ses fondements par de barbares guerres d'agression :

« J'ai cru un certain temps que les sources de la civilisation moderne se trouvaient au cœur de l'Europe, mais aujourd'hui, alors que je suis prêt à quitter le monde, cette foi m'a abandonné. Je regarde autour de moi et je ne vois que les ruines de cette orgueilleuse civilisation, dispersée comme un vaste amas de futilités. Et cependant, je ne commettrai pas ce péché grave de perdre ma foi dans l'homme. J'attendrai le jour où cet holocauste prendra fin et où l'air retrouvera sa clarté grâce à l'esprit de dévouement et de sacrifice. Peut-être cette aube naîtra-t-elle de cet horizon, l'Orient, duquel jaillit le soleil. Ce jour-là, l'homme vaincu retrouvera par-delà toutes les barrières la voie perdue de son héritage. » ■

Décembre 1961

A l'occasion du centenaire de la naissance de Rabindranath Tagore, le gouvernement indien confia la réalisation d'un documentaire sur le grand poète à un metteur en scène très connu, Satyajit Ray, dont le commentaire a été reproduit par le Courrier de l'Unesco dans un article d'où sont tirés ces quelques extraits.



Regard de l'ange de la Vierge aux rochers, œuvre que Léonard peignit à Milan (Musée du Louvre).



Regard de la Joconde, ou Mona Lisa, peinture commencée vers 1501, à laquelle Léonard travailla plus de quatre ans (Musée du Louvre).

LA GLOIRE DE

« LES membres qui ne sont pas en mouvement doivent être dessinés sans faire saillir les muscles. Si l'on agit autrement, on aura imité un sac de noix plutôt qu'une forme humaine. »

Voilà l'une des notes de Léonard sur la peinture que l'on peut lire dans le second des manuscrits de Madrid récemment découverts et qui date des premières années du 16^e siècle.

Tous les éléments de la peinture de Léonard se trouvent dans les théories exposées dans ce manuscrit. Outre les notes sur la forme et la couleur, il faut étudier celles qui traitent de la lumière et de l'ombre et de la douce transition de la lumière à l'ombre. C'est l'essence même du fameux *sfumato* de Vinci.

Lorsque dans les premiers temps de son activité picturale, Vinci traitait du problème de la lumière et de l'ombre, il consi-

dérait les objets en tant qu'entités géométriques et se préoccupait surtout de la gradation des ombres et de leur degré d'intensité.

Après l'an 1500, il se soucie avant tout du jeu de la lumière et de l'ombre sur les objets en plein air, aussi tient-il compte de la couleur et des reflets. La lumière devient le véhicule qui fond les éléments du paysage en un passage harmonieux d'une couleur à l'autre.

Le corps humain devient, lui aussi, partie du paysage. (On ne peut s'empêcher de penser à la Joconde, à la Vierge et à Sainte Anne, à Léda). Il est donc soumis aux phénomènes de réflexion, de réfraction et au jeu réciproque des ombres colorées, comme c'est le cas de n'importe quel objet placé sous la lumière du ciel. Ce qui se produit sous la projection d'un toit se vérifie aussi sous la projection du menton dans le visage humain.

L'une de plus belles observations de Vinci est celle qu'il a faite sur la façon dont le visage doit être représenté. Il conseille au peintre de composer le décor de façon à créer les effets de *sfumato* les plus délicats dans les ombres, ce qu'il nomme « la grâce des ombres graduellement privées de tout contour trop net. »

Le décor est donné par les murs de maisons qui bordent la rue, par où pénètre la lumière : une lumière faite d'air sans éclat, diffuse et dorée comme celle de Giorgione.

« La lumière, dit Léonard, aboutit sur le pavé de la rue et rebondit par réverbération sur les parties ombreuses des visages, les éclairant considérablement. Le faisceau de cette lumière du ciel délimite les toits, qui surplombent la rue, et le rayon lumineux éclaire jusqu'au voisinage — ou presque — de la naissance des ombres qui se trouvent sous les éléments du visage, et ainsi peu à

Sourire de l'ange de la Vierge aux rochers.



Sourire de la Joconde.





Regard de Saint Jean-Baptiste, peinture de Léonard exécutée vers 1509 (Musée du Louvre).



Regard de la Belle Ferronnière, portrait de femme dont la célébrité est aujourd'hui éclipsée par celle de la Joconde.

PEINDRE

par Carlo Pedretti

peu va se changeant en clarté, jusqu'à finir sur le menton avec les ombres insensibles de chaque côté. »

Ce qui nous fascine, c'est « l'imprévisible Léonard ». Ce Léonard qu'on ne saurait deviner parce que ses notes ne sont rien d'autre que l'enregistrement d'une pensée mobile, si bien que ses leçons de peintre n'ont pas la raideur de l'enseignement académique mais la fraîcheur d'une révélation... révélation d'un espace qui s'ouvre au-delà de ses tableaux mêmes.

« Ce que je veux te rappeler, en ce qui concerne les visages, c'est que tu dois considérer comment, à diverses distances, diverses qualités des ombres se perdent et que seules demeurent quelques taches principales, telles la cavité de l'œil et autres choses semblables; et finalement le visage reste obscur, parce que les lumières qui sont faibles comparées aux ombres qui sont

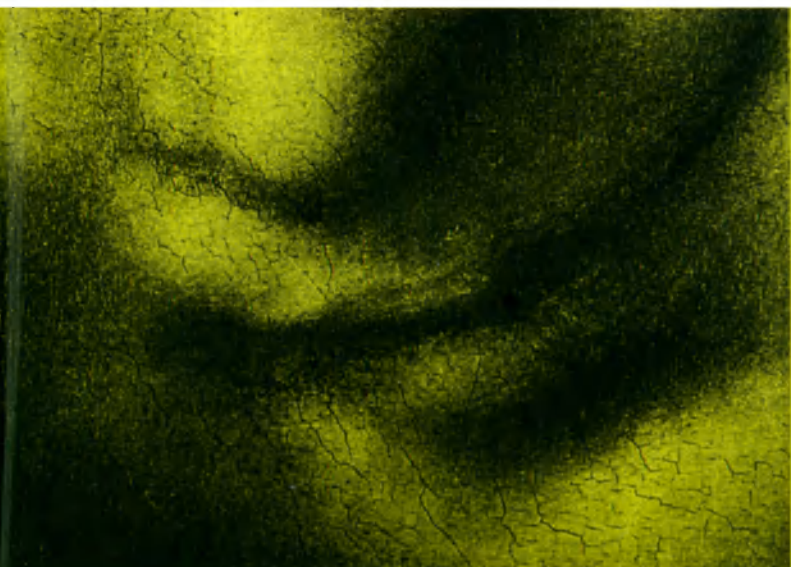
moyennes, sont absorbées par l'obscurité. Si bien qu'à une certaine distance, les qualités et l'intensité des lumières et des ombres principales sont absorbées, et tout se confond en une ombre moyenne. Et voilà pourquoi les arbres et tous les objets paraissent, à une certaine distance plus sombres que s'ils se trouvaient proches de l'œil. A partir de cette obscurité, l'air qui s'interpose entre l'œil et l'objet rend cet objet plus clair, d'une teinte se rapprochant du bleu. Mais il bleuit plutôt dans les sombres que dans les clairs, où la "vérité des couleurs" est plus visible. » ■

Octobre 1974

CARLO PEDRETTI a consacré à Léonard de nombreux écrits. L'article ci-dessus est inspiré de ses « Notes sur la peinture des Manuscrits de Madrid », un chapitre de son ouvrage sur Léonard de Vinci publié en 1968.

Le visage et le corps humain sont définis par la lumière dans laquelle ils baignent : c'est là ce que précisent les notes du Codex de Madrid II, dans lesquelles Léonard s'attache à tous les jeux de réflexion et de réfraction de la lumière ambiante, et à ceux des ombres colorées, comme essentielle « vérité des couleurs ». D'où l'étonnante parenté des divers visages qu'il peignit, et dont la macrophotographie révèle, notamment dans le regard et le sourire, l'unité de conception. A la vigueur du modelé s'allie la profondeur du regard (les yeux sont exécutés par passages de plans de plus en plus sombres) et le singulier, le mystérieux sourire (celui de la Joconde a inspiré des pages de commentaires). Dans ce Codex, Léonard conseille au peintre un subtil fondu des ombres, « la grâce des ombres graduellement privées de contours trop nets », livrant par là le secret de l'expression si délicatement nuancée qu'il sut donner à ses modèles.

Sourire de Saint Jean-Baptiste.



Sourire de la Belle Ferronnière.



Photos Musée du Louvre



1986 : Année de la Paix/5

Takashi Nagai, professeur à la Faculté de médecine de Nagasaki, mourut en 1951 à l'âge de 43 ans des suites de l'explosion atomique qui détruisit sa ville en 1945. Son témoignage est extrait d'un ouvrage publié en République fédérale d'Allemagne en 1961 : *Die Stimme des*

Menschen (la Voix de l'homme), par Hans Walter Bähr, aux éditions R. Piper et Co., Munich. Il s'agit d'un recueil de lettres du monde entier écrites de 1939 à 1945 par des hommes et des femmes qui tous périrent du fait de la Seconde Guerre mondiale.

Lettre de Nagasaki

par Takashi Nagai

Texte © Copyright - Reproduction interdite

AUSSITOT après l'explosion de la bombe, ceux qui pouvaient encore se mouvoir formèrent deux groupes : ceux qui restèrent à l'endroit où ils se trouvaient au moment de l'explosion et ceux qui prirent la fuite.

Ceux qui restèrent soit pour secourir des amis blessés, soit pour essayer de sauver leur appartement, leur bureau ou leur usine furent rapidement encerclés par les flammes et périrent avec ceux qu'ils voulaient sauver.

A l'approche de l'incendie, nous nous étions réfugiés sur la colline qui s'élève à proximité de notre hôpital et c'est ainsi que mes voisins et moi-même avons pu de justesse échapper à la mort...

Ici et là, nous trouvions des étudiants et des infirmières qui gisaient à terre. Nous les ramassions et les transportions un peu plus haut, là où le feu ne pouvait plus les atteindre. Je ne cessais de presser le mouvement. J'avais été blessé à la tempe droite et je perdais beaucoup de sang. Je finis par m'écrouler.

Quand je revins à moi, je me retrouvai couché dans l'herbe au-dessous du remous tourbillonnant du nuage atomique. Ma blessure me faisait cruellement souffrir et je dus serrer les dents pour surmonter la douleur. Puis mes pensées se tournèrent vers ma femme. Je me dis que si elle était encore en vie, elle m'aurait déjà rejoint.

Le jour suivant, de la colline qui se trouvait derrière la clinique, j'ai vu les ruines de ma maison. Urakami n'était plus qu'un amas de cendres blanches. Rien ne bougeait nulle part dans la claire lumière du matin...

Ma chère faculté avec tous ses étudiants que j'aimais tant a disparu dans les flammes, sous mes yeux, en l'espace d'un éclair. Ma femme n'était plus qu'un petit tas d'ossements carbonisés que j'ai rassemblés un à un dans les ruines de la maison. L'ensemble ne pesait pas plus qu'un colis postal. Elle était morte à la cuisine.

Quant à moi, à la longue maladie due à mes recherches sur les rayons X, s'ajoute à présent la maladie atomique sous sa forme la plus aiguë, ce qui, joint à ma blessure au côté droit, fait de moi un infirme. Par le plus grand des bonheurs, les deux enfants avaient été envoyés trois jours plus tôt à la montagne, chez leur grand-mère, et c'est ce qui me les a conservés vivants et en bonne santé.

Jamais encore je n'avais éprouvé aussi douloureusement ma vocation d'homme de science. M'appuyant sur une canne, le corps couvert de blessures qui gênaient mes mouvements, je me suis mis, au prix de très grands efforts, à escalader des montagnes, à traverser des fleuves, deux mois durant, pour rendre visite à des pa-

tients. Puis une violente attaque de la maladie atomique m'a frappé, je dus renoncer à toute activité professionnelle.

Nous qui avons subi le bombardement, nous n'avions pas la moindre idée de ce que pouvait être une bombe atomique. Moi-même, je n'avais pas pensé une seule seconde qu'elle représentait quelque chose d'aussi inouï, bien que je me sois trouvé directement sous le champignon atomique.

J'avais cru qu'il s'agissait d'une super-bombe ou de quelque chose d'analogue. Ce fut seulement lorsque le champignon se fut élargi puis dissipé, laissant à nouveau filtrer la lumière qu'il avait complètement cachée et qu'il fit suffisamment clair pour distinguer quelque chose, qu'en regardant autour de moi, je me suis dit : « C'est la fin du monde. »

Le reste du monde, frappé d'horreur, a crié : « La bombe atomique ne doit plus jamais être utilisée ! »

J'apprends toutefois qu'on ne la considère pas comme si terrible et si inutilisable que cela : « Une ville n'est jamais détruite à cent pour cent... Il y a toujours des survivants... la radio-activité disparaît avec le temps... Ce n'est qu'une arme nouvelle plus efficace que celles utilisées jusqu'à présent. » Plus efficace !... Ces gens qui parlent ainsi, que savent-ils ? ■

Novembre 1975

Vente et distribution :

Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. Belgique : Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, Bruxelles 6.

Abonnement :

1 an : 78 francs français. 2 ans (valable uniquement en France) : 144 francs français. Reliure pour une année : 56 francs. Reproduction sous forme de microfiches : 150 francs (1 an). Paiement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets à l'ordre de l'Unesco.

Bureau de la Rédaction :

Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700, Paris, France. Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Produits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos

sont de la Rédaction. Enfin, les fontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

Rédaction au Siège :

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel
Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Edition française : Alain Lévêque
Neda el Khazen

Edition anglaise :

Roy Malkin

Edition espagnole : Francisco Fernandez Santos
Jorge Enrique Adoum

Edition russe : Nikolai Kouznetsov

Edition arabe : Abdelrashid Elsadek Mahmoudi

Edition braille : Frederick H. Potter

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Georges Servat

Promotion-diffusion : Fernando Ainsa

Projets spéciaux : Peggy Chailier

Toute correspondance doit être adressée au Rédacteur en chef.

Rédacteurs hors siège :

Edition allemande : Werner Merkl (Berne)
Edition japonaise : Seichiro Kojima (Tokyo)
Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)
Edition hindie : Rajman Tiwari (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Edition hébraïque : Alexander Brodno (Tel Aviv)
Edition persane :
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)
Edition catalane : Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Edition coréenne : Paik Syeung-Gil (Séoul)
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Bozidar Perković (Belgrade)
Edition chinoise : Shen Guofen (Beijing)
Edition bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Edition grecque : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Edition cinghalaise : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Edition finnoise : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Edition suédoise : Inger Raaby (Stockholm)
Edition basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Edition thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)

Les revues trimestrielles de l'Unesco

Perspectives

Revue trimestrielle consacrée à l'éducation. Elle bénéficie de la collaboration directe d'institutions et de professeurs de faculté de plus de 150 pays. Elle s'adresse aux spécialistes et à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation dans ses dimensions socio-économiques et culturelles.

Abonnement pour un an : 86 F

Le numéro : 27 F

Impact, science et société

Revue interdisciplinaire, analyse les conséquences de l'application de la science et de la technique à notre vie quotidienne, les changements qu'elles provoquent.

Chaque numéro traite un thème unique.

Abonnement pour un an : 86 F

Le numéro : 27 F

Nature et ressources

Revue d'informations internationales, mais qui présente aussi les programmes d'activité de l'Unesco consacrés à l'environnement, aux recherches sur les ressources naturelles et leur conservation.

Abonnement pour un an : 48 F

Le numéro : 15 F

Museum

Seule revue internationale qui présente les nombreux aspects de l'évolution muséographique et la vie des musées à travers le monde, traitant aussi bien de la sécurité et des politiques culturelles que de la conservation.

Abonnement pour un an : 138 F

Le numéro : 43 F

Le Bulletin du droit d'auteur

Revue destinée non seulement aux spécialistes dans ce domaine, mais aussi aux auteurs, libraires, éditeurs, producteurs de disques, gens de radio, cinéastes, chercheurs scientifiques, avocats.

Abonnement pour un an : 48 F

Le numéro : 15 F

Pour vous abonner, écrire à la Section ventes de la Division des périodiques de l'Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, en joignant votre règlement à l'ordre de l'Unesco par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets.



Comment obtenir les publications Unesco

Les publications de l'Unesco peuvent être commandées par l'intermédiaire de toute librairie. Dans chaque pays il existe un ou plusieurs libraires qui assurent le rôle de distributeurs nationaux (voir liste ci-dessous). A défaut, elles peuvent être obtenues par correspondance au Siège de l'Organisation avec règlement joint par chèque libellé en une monnaie convertible ou sous forme de mandat poste International ainsi que de bons internationaux Unesco.

ALGERIE. ENAMEP, 20, rue de la Liberté, Alger
REP.FED.D'ALLEMAGNE. Mr Herbert Baum Deutscher, Unesco-Kurier Vertrieb, Besaltstrasse 57 5300 BONN 3.

ARGENTINE. Librería El Correo de la Unesco EDILYR S R L, Tucumán 1685, 1050 Buenos Aires

AUTRICHE. Gerold and Co., Graben 31, A-1011 Wien

BELGIQUE. Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13, N V Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Dourne-Antwerpen

BENIN. Librairie nationale, B P 294, Porto Novo, Ets Kouko G Joseph, B P 1530, Cotonou

BRESIL. Fundação Getulio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9 052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ

BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, bd Rously 6, Sofia Librairie de L'Unesco, Palais populaire de la culture, 1000 Sofia

BURKINA FASO. Lib Attie, B P 64, Ouagadougou — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou

CAMEROUN. Librairie des Editions Clé, B P 1501, Yaoundé, Librairie St-Paul, B P 763, Yaoundé; Commission nationale de la République-Unie du Cameroun pour l'Unesco, B P 1600, Yaoundé, Librairie « Aux Messageries », avenue de la Liberté, B P 5921, Douala; Librairie « Aux Frères Réunis », B P 5346, Douala, Buma Kor and Co., Bilingual Bookshop, Mvog-ada, B P 727, Yaoundé, Centre de diffusion du livre camerounais, B P 338, Douala

CANADA. Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste-Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7; Renouf Publishing Co Ltd., 61 Sparks Street, Ottawa, Ontario K1P 5A6

CHINE. China National Publications Import and Export Corporation, P O Box 88, Beijing

COMORES. Librairie Maswya 4, rue Ahmed Djouma, B P 124, Moroni

CONGO. Librairie Maison de la presse, B P 2150, Brazzaville; Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B P 493, Brazzaville.

REP. DE COREE. Korean National Commission for Unesco, P O Box central 64, Séoul

COTE D'IVOIRE. Librairie des Presses Unesco, Commission nationale ivoirienne pour l'Unesco, B P 2871, Abidjan

CUBA. Ediciones Cubanas O'Reilly N° 407, La Habana

DANEMARK. Munksgaard Export, OG Tidsskriftservice, 35 Norre Sogade, DK-1970 Kobenhavn K

EGYPTE. National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire

ESPAGNE. MUNDI-PRENSA Libros S A, Castelló 37, Madrid 1, Ediciones LIBER, Apartado 17, Magdalena 8, Ondárate (Vizcaya), DONAIRE, Apdo de Correo 341, La Coruña, Librería Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4; Librería CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7.

ETATS-UNIS. Unipub, 1180 Avenue of the Americas, New York, N Y 10036

FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki, Suomalainen Kirjakauppa Oy, Koivuvuorankuja 2, 01640 Vantaa 64

FRANCE. Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, et grandes librairies universitaires.

GABON. Librairie Sogalivre, à Libreville, Franceville, Librairie Hachette, B P 3923, Libreville

GRECE. Librairie H Kaulfmann, 28, rue du Stade, Athènes, Librairie Eleftheroudakis, Nikkis 4, Athènes, John Mihalopoulos and Son, 75, Hermou Street, P O Box 73, Thessalonique; Commission nationale hellénique pour l'Unesco, 3 rue Akadimias, Athènes

GUINEE. Commission nationale guinéenne pour l'Unesco, B P 964, Conakry

HAITI. Librairie A la Caravelle, 26 rue Roux, B P 111, Port-au-Prince

HONGRIE. Kultura-Buchimport-Abt., P O Box 149-H-1389, Budapest 62

REP. ISLAMIQUE D'IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, 1188 Enghlab Av., Rostam Give Building, Zip Code 13158, P O Box 11365-4498, Teheran

IRLANDE. The Educational Co of Ir Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12 Tycooly International Publ Ltd., 6 Crofton Terrace, Dun Laoghaire Co., Dublin

ISRAEL. A B C. Bookstore Ltd., P O Box 1283, 71 Allenby Road, Tel Aviv 61000

ITALIE. Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S p A), via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence

JAPON. Eastern Book Service, Inc., 37-3 Hongo 3-chome Bunkyo-Ku, Tokyo 113

LIBAN. Librairie Antoine, A. Naoufal et frères, B P 656, Beyrouth

LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg, Service du Courrier de l'Unesco, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles — CCP 26430-46

MADAGASCAR. Toutes les publications Commission nationale de la Rép dém. de Madagascar pour l'Unesco, B P 331, Antananarivo

MALI. Librairie populaire du Mali, B P 26, Bamako

MAROC. Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, Librairie des Ecoles, 12, avenue Hassan II, Casablanca, Commission nationale marocaine pour l'Unesco, 19, rue Oqba, B P 420, Rabat Agdal

MAURICE. Nalanda Co Ltd., 30 Bourbon Street, Port-Louis.

MAURITANIE. Grialcoma, 1, rue du Souk X, avenue Kennedy, Nouakchott.

MEXIQUE. Librería El Correo de la Unesco, Actopan 66, Colonia del Valle, Mexico 12 DF.

MONACO. British Library, 30, bd des Moulins, Monte-Carlo

MOZAMBIQUE. Instituto Nacional do Livro e do Disco (INLD), Avenida da 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo

NIGER. Librairie Maclaurit, B P 868, Niamey

NORVEGE. Johan Grundt Tanum, P O B 1177 Sentrum, Oslo 1; Narvesen

A/S Subscription and Trade Book Service, P O B 6125 Etterstad, Oslo 6; Universitets Bokhandelen, Universitetsentret, Postboks 307 Blindern, Oslo 3

NOUVELLE-CALÉDONIE. Reprex SARL, B P 1572, Nouméa

PAYS-BAS. Keuning Boeken B V., Joan Muyskenweg, 22, Postbus 1118, 1000 B C Amsterdam

POLOGNE. ORPAN-Import, Palac Kultury, 00-901 Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowski-Przedmiescie N° 7, 00-068, Varsovie

PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne

ROUMANIE. ARTEXIM, Export/Import, Piata Scientelor n° 1, P O Box 33-16, 70005 Bucarest

ROYAUME-UNI. H M Stationery Office, P O Box 276, London S W 8 5 DT, Third World Publications, 151 Stratford Road, Birmingham B 11 1RD

SENEGAL. Librairie ClairAfrique, B P 2005 Dakar; Librairie des Quatre-Vents, 91, rue Blanchot-avenue Georges Pompidou, B P 1820, Dakar

SUEDE. Svenska FN-Forbundet, Skogrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm, Wennergren-Williams AB Box 30004-S-104 25 Stockholm, Esselte Tidsskriftscentrale Gamla Brogatan 26 Box 62, 101 20 Stockholm

SUISSE. Europa Verlag, 5, Ramstrasse, Zurich, CH 8024, Librairie Payot, 6, rue Grenus, 1211 Genève 11, C C P 12 236 Librairie Payot aussi à Lausanne, Bâle, Beme, Vevey, Montreux, Neuchâtel et Zurich

REP. ARABE SYRIENNE. Librairie Sayegh, Immeuble Diab, rue du Parlement, B P 704, Damas

TCHAD. Librairie Absoumout, 24 av Charles de Gaulle, B P 388, N'Djamena

TCHECOSLOVAQUIE. S N T.L., Spalena 51, Prague 1, Arta Ve Smekach 30, P O. Box 790, III-27 Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam 6, 893 31 Bratislava

TOGO. Librairie Evangélique, B P 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, B P 1164, Lomé; Librairie universitaire, B P.3481, Lomé

TRINITE-ET-TOBAGO. Commission nationale pour l'Unesco, 18, Alexandra Street, St Clair, Trinidad, W I

TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis; Librairie chérifienne de distribution et de presse, Sochepress, angle rues de Dinant & St-Saëns, B P 683, Casablanca 05

TURQUIE. Haset Kitapevi A S Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul

U.R.S.S. v/o Mejdunarodnaya kniga, Ul Dimitrova 39, Moscou 113095

URUGUAY. Edilyr Uruguaya, S A. Maldonado, 10992, Montevideo

YUGOSLAVIE. Mladost, Illica 30/11, Zagreb, Cankaneva Zaloza, Zopitajeva 2, Lubljana, Nolit, Terazje 13/VIII, 11000 Belgrade

ZAIRE. La librairie, Institut national d'études politiques, B P 2307, Kinshasa; Commission nationale de la Rép du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'éducation nationale, B P 32, Kinshasa

Jorge Enrique Adoum - Al-Biruni - Jorge Amado - Samir Amin - Miguel Angel Asturias - Ba Jin - Tahar Ben Jelloun - P.M.S. Blackett - Victor Bounak - Daniel Bovet - Lord Boyd Orr - Anthony Burgess - Alejo Carpentier - Radhika Coomaraswamy - Antoine Dakouré - Basil Davidson - Ding Ling - Cheikh Anta Diop - Jean Marie Domenach - Marguerite Duras - Gilberto Freyre - Dan George - Nilüfer Göle - Amadou Hampaté Bâ - Bernardo Alberto Houssay - Julian Huxley - Pero Ivacic - Alfred Kastler - Mstislav Keldych - Otto Klineberg - Camara Laye - J.M.G. Le Clézio - Alexei Léonov - Claude Lévi-Strauss - Lu Xun - André Malraux - Amadou-Mahtar M'Bow - Marshall McLuhan - Albert Memmi - Yehudi Menuhin - Alfred Métraux - Joan Miró - Alberto Moravia - Charles Morazé - Takashi Nagai - Lewis N'Kosi - Tordis Örrjasaeter - José Ortega y Gasset - Linus Pauling - Octavio Paz - Carlo Pedretti - Satyajit Ray - Augusto Roa Bastos - Abdus Salam - Nikolaï Semenov - Haroun Tazieff - Paul-Emile Victor - Albert Wendt